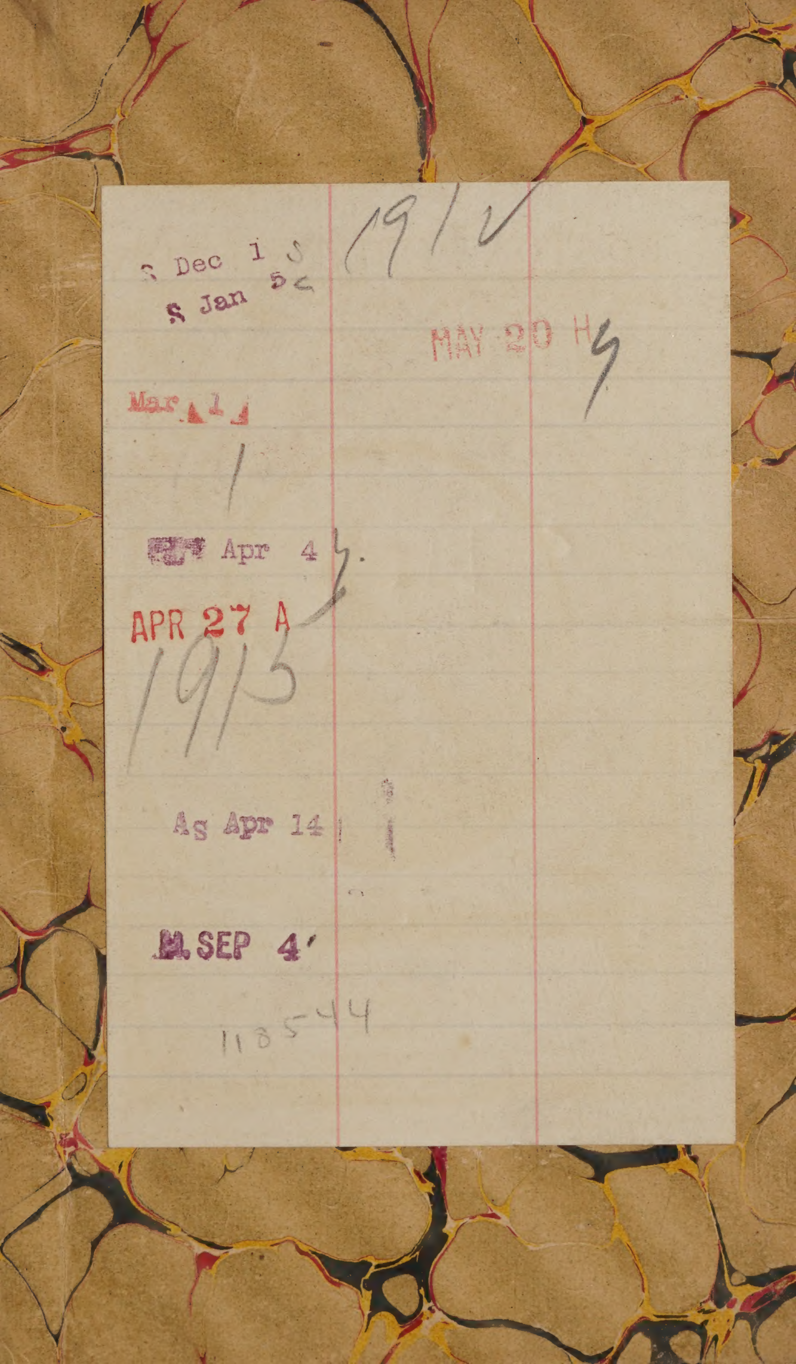




·BOSTON·PUBLIC·LIBRARY·
1819·ROBERT·CHARLES·BILLINGS·1899
From the income of the
Robert Charles Billings
Fund
S·L·S MAY 1903



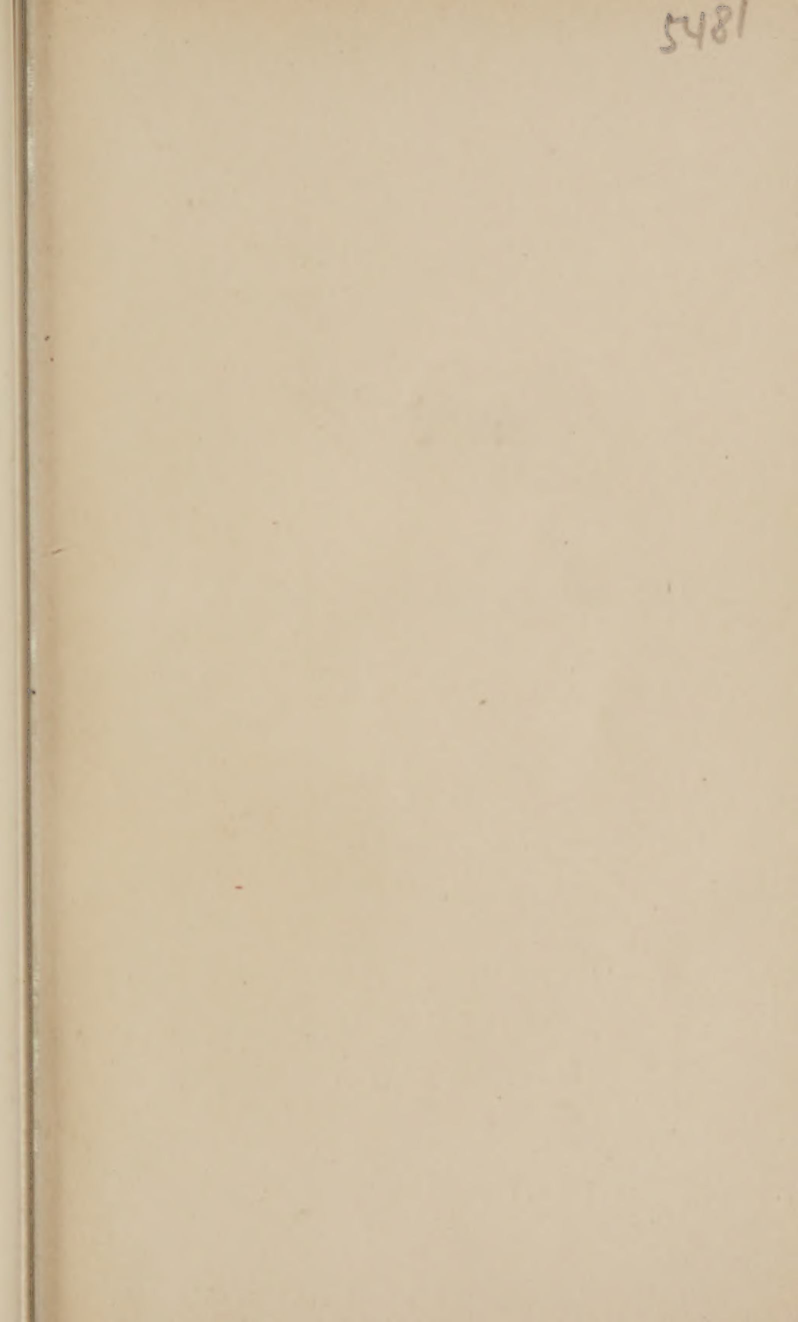
1912
Dec 1
Jan 5
MAY 20
Mar 1
Apr 4
APR 27
1913
Apr 14
SEP 4
11854


HIPPOLYTE BALAVOINE

Dans les Alpes et le Jura

Souvenirs d'un Alpiniste

Genève, R. Burkhardt, Editeur. | Paris, Librairie Fischbacher.



Dans les Alpes et le Jura

HIPPOLYTE BALAVOINE

Dans les Alpes et le Jura

Souvenirs d'un Alpiniste



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, Rue de Seine, 33.

GENÈVE
R. BURKHARDT, ÉDITEUR
2, Place du Molard, 2.

1911

GENÈVE
IMPRIMERIE ALBERT KÜNDIG

PRÉFACE

Au moment de livrer au public qui aime les Alpes ces quelques souvenirs, deux regrets me viennent : l'un d'avoir négligé de noter tant de rencontres avec la nature et les hommes, qui furent vivantes; et maintenant toutes sont tombées dans cet au-delà où, réalités sans consistance et surtout sans formes distinctes, elles sont encore, mais de l'immense peuple des ombres indécises et flottantes. Mon second regret provient de l'amer sentiment que souvent, cheminant dans la montagne ou la vallée, je n'ai su que passer à côté.

H. B.

15 août 1910.

Le Col de la Vanoise.

Le Col de la Vanoise est un de mes souvenirs.

Je veux essayer de dire ce qu'il en reste, avant que le temps ne le décolore ou ne le transforme tout à fait.

C'était vers la fin de juillet 1879. Je faisais à Brides en Tarentaise une cure sérieuse et de grandes promenades. De tous les sommets voisins successivement visités, j'avais contemplé à distance les larges glaciers de la Vanoise, lorsque quelques baigneurs genevois me proposèrent d'aller avec eux en voiture jusqu'à Pralognan, village situé au pied même de ces glaciers; et je me décidai sur-le-champ par un motif qui n'était peut-être pas aimable. Il se dévoilera plus loin à qui ne le devinerait pas déjà.

Le temps étant au beau, il convenait d'en profiter. Deux jours après nous partions, après avoir accompli tous nos devoirs de baigneurs mais de bonne heure, car il fallait revenir le jour même et Pralognan est encore assez loin de Brides, 15 kilomètres de montée presque continue. Nous étions en tout la dizaine, dans un grand break à capote; il y avait des dames, il y avait des messieurs, une aimable société. On causa beaucoup chemin faisant; on regarda aussi le paysage; la vallée de Bozel est si gracieuse; on entra sans y penser dans le défilé étroit et sauvage qui conduit à Pralognan. quelques rhododendrons apparaissaient déjà çà et là et vers dix heures du matin, le défilé entr'ouvrant ses parois tortueuses, nos chevaux apercevaient l'écurie, nos touristes, la salle à manger. Tout allait bien.

Le vallon de Pralognan (1424 m.) mérite d'être vu. Il a tout à fait le cachet « Grandes Alpes » et en même temps, ce qui est la première condition de la beauté, un caractère simple et défini. Il paraît sans issue, car du village, le défilé par lequel on est arrivé ne se voit plus, de toutes parts un mur immense enferme le vallon. Ici, ce mur rocheux est couronné de sommets qui, sans atteindre aux neiges éter-

nelles, dominent pourtant Pralognan de mille mètres au moins; et c'est déjà quelque chose [1]. Là, s'élève la chaîne même de la Vanoise, dont partout, sauf vers quelques pentes brisées qui facilitent l'accès du Col, les monts se redressent vivement, fièrement en tours et en créneaux à pic. Les grands glaciers, planant là-haut à 2000 mètres au-dessus de nous, débordent sur ces cimes hardies en franges étincelantes de blancheur et de majesté.

Dans cet encadrement sublime, tout au fond, encaissé, s'étale le vallon frais, presqu'en plaine, vert d'un vert parfait, vert et tranquille. Sans doute, autrefois, un lac était là. Les torrents de la montagne lui versaient leurs flots empressés. Ils lui apportaient la vie, en éternel renouveau, mais avec la vie venait aussi la mort. Les graviers entraînés par l'onde comblaient lentement ses sombres profondeurs, un limon fertile se déposait peu à peu sur ses bords et diminuait sa surface. Un jour vint, le lac avait disparu; aux poissons succédèrent les hommes, au clapotement des vagues le son de la cloche; comme Moïse et comme Vénus,

[1] Roc du Plat : 2865 m.; Mont-Blanc de Pralognan : 2685 m.; Roc de la Pêche : 2783 m.

Pralognan était sorti des eaux. Ainsi vont les choses : la mort est inséparable de la vie, mais la mort même n'est qu'un nouvel enfantement et quoi qu'en ait dit le sceptique Salomon, chaque jour en se levant, le soleil voit du nouveau.

Pour ma compagnie, Pralognan était la fin de la course; pour moi, c'était le commencement. Je déclarai mes intentions; je voulais aller jusque sur le Col de la Vanoise et, s'il le fallait, faute d'un compagnon, j'irais là-haut tout seul. Tout seul! les dames se récrient : c'est dangereux! ce n'est pas aimable! ce n'est pas gentil! Les messieurs m'objectent l'heure et la distance, la grande chaleur, la nécessité de dîner, le chemin déjà parcouru, suffisant pour une ambition réfléchie, les charmes de cette Capoue alpestre où nous venons d'arriver. Rien n'y fait, je persiste. Enfin tous me tiennent pour un peu fou.

Etais-je sage ? Etais-je fou?

L'événement devait montrer, en dépit de la logique, que j'étais à la fois l'un et l'autre.

Cinq minutes après, muni d'un morceau de pain, de deux tranches de jambon, d'une gourde, je m'échappais, je courais vers l'in-

connu, heureux de planter là le monde et ses pompes, plus heureux encore d'être seul, bien seul, libre de mon allure, de mon temps, de mes pensées.

La solitude ne devait pas me manquer.

De Pralognan à la Glière la montée du Col ne m'a rien laissé. Ce dut être un travail ingrat, mêlé de sueur et d'énergie aveugle. Sur un mauvais chemin de mulets, à 11 heures du matin, en juillet, par un soleil implacable, entre deux murs secs et quelques pauvres champs d'orge ou de pommes de terre, on n'a le temps ni de penser, ni de sentir, ni de regarder. L'homme reste animal et devient machine. Je me rappelle vaguement quelques fontaines rustiques avec lesquelles rivalisait toute ma personne. On ne sèche pas, au soleil de midi, quand on monte vite. Puis quelques chalets se trouvèrent au bord de ma route; ils étaient hermétiquement fermés; tous leurs habitants avaient émigré vers les alpages supérieurs. Enfin la montagne s'accentue et jusqu'à la Glière je ne rencontrai pas âme vivante, ni gens, ni bêtes. La solitude était complète.

La Glière est à 2000 mètres d'altitude (2017 mètres) entre la montagne d'en bas, celle de l'homme, et la montagne d'en haut, celle de

Dieu. Il était midi et demi lorsque j'y arrivai. Je me vois encore là, assis, tout pensif, les jambes pendantes, sur un large mur de pierres sèches qui forme autour du chalet une vaste enceinte où les vaches viennent passer la nuit. La Glière était solitaire, absolument inhabitée. Délabrée, dépenaillée, indigne de recevoir une créature humaine, entourée d'un amas infect de saletés dégoûtantes, cette pauvre masure abandonnée portait encore les traces récentes des bergers et de leurs troupeaux divers; ils avaient vécu là quelques jours, pêle-mêle, puis ils étaient allés plus haut, l'un portant l'autre, les gros charriant les petits; tant mieux. En attendant une tasse de lait aurait bien fait mon affaire et il fallait m'en passer. La solitude aussi a parfois ses inconvénients.

Sur mon mur, assis, je délibérai assez longuement.

Deux traces se présentaient : laquelle suivre ? et même fallait-il aller plus loin ? Le paysage n'était pas encourageant. De la Glière on ne voit que maigres pâturages montant de toutes parts et, devant soi, l'Aiguille de la Vanoise (2812 m.), immense bouteroue écorné, sans majesté, sans grâce, sans attrait; et plus loin, à gauche de cette aiguille sans pointe, la

moraine d'un glacier invisible semble fermer le passage et promettre un interminable défilé de pierres au voyageur assez courageux pour aller chercher au delà des lieux plus intéressants.

Je méditais donc, hésitant. Une heure après, l'Aiguille, les éboulis, la moraine, tout était traversé, contourné, surmonté et, parvenu enfin sur le Col (2527 m.), je choisissais, pour faire une halte nécessaire, quelques dalles de schiste ardoisé, bien ensoleillées, une oasis au milieu de la neige.

Il n'en est pas ainsi toutes les années, je le sais, mais en 1879, vers la fin de juillet, le grand plateau du Col de la Vanoise était encore tout couvert de neige. A peine apercevait-on, en regardant vers la Maurienne, sur une longueur de plusieurs kilomètres[1], quelques rochers, quelques points ici ou là, noirs sur le blanc. Dans de telles conditions, ce beau col était magnifique.

Je ne me doutais guère de ce qui devait bientôt m'arriver et, sans souci de l'heure, tout entier au charme du repos, du doux soleil, de

[1] La plaine des lacs (4 lacs) est longue d'une heure et demie.

l'air pur et de la vue, je me pris à considérer béatement la grande solitude qui dormait là devant moi.

Tout près, sous les pentes mêmes de l'Aiguille, que je venais de traverser, un lac noir et profond [1], reposait tranquille. A la blancheur de ses bords neigeux et à la sombre couleur de ses eaux répondaient les teintes bleuâtres des glaces immobiles sur sa surface et les cascades interminables des glaciers supérieurs contemplant d'en haut sur ce tombeau liquide leurs pauvres et tristes débris. Involontairement mon regard allait du lac aux glaces flottantes, des glaces aux glaciers, des glaciers aux sommets imposants des Grands Couloirs (3860 m.) et de ces cimes au ciel bleu. Bientôt, et d'un saut, par ces précipices affreux je retombais sur le plateau du Col, tout blanc, tout blanc, immense brèche large d'un kilomètre, longue de six, dominée d'une part par ces Grands Couloirs, dont je viens de parler, et de l'autre par Chasseforêt auquel je viens. Du Col on ne voit guère le dôme même de Chasseforêt (3597 m.), mais de grands glaciers arrivent de ce sommet caché. Ils étendent leurs longs bras

[1] Le lac Long.

éclatants sur les pentes précipitueuses comme s'ils voulaient fermer un jour le passage ici creusé par la nature; ils meurent avant de l'atteindre.

Avec cet entourage imposant, le Col de la Vanoise est bien un col entre les glaciers, en toute saison plus ou moins accessible aux bêtes inoffensives et aux animaux malfaisants, hommes, mulets, vaches, moutons... et tutti quanti.

De cela, rien ne s'y montrait à l'heure que je décris. Nulle trace, même sur la neige, et, sauf les poteaux plantés de loin en loin pour guider le voyageur à travers cette étendue, il ne paraissait point que personne eût jamais passé là depuis la création du Monde. Tous ces glaciers, tous ces sommets, tous ces rochers, tous ces champs de neige, tous ces lointains, tout, tout jusqu'au ciel bleu sans nuage, tout était là devant moi, immobile, silencieux, solitaire.

Alors mon esprit commença à travailler.

— Eh quoi! me disais-je, n'y aurait-il donc personne ici ? ce beau séjour serait-il vraiment inhabité ?

— Ces routes glacées qui vont se perdre de toutes parts entre les parois à pic, n'ont-elles pas leurs voyageurs ? ces cavernes inconnues

de cristaux étincelants, leurs habitants ? ces sublimités, leurs témoins ?

— Je ne les vois pas, mais ils existent certainement... ils sont, je vais les voir peut-être; il me sera donné de les surprendre, allant et venant dans leur brillant domaine, ces êtres mystérieux qu'au temps de son enfance l'antique humanité sentait partout, voyait souvent, surtout aux lieux solitaires, et dont la moderne fatuité ne sait que rire et plaisanter.

Je restai là tout rêveur et... sérieusement... un instant j'espérai voir l'invisible.

L'invisible n'apparut pas. En le disant je vous soulage ou je vous déçois. Vous vous demandiez déjà jusqu'où était allé mon délire. Je serai franc, je ne vis rien; si j'avais vu ou seulement entrevu quelque chose, je vous l'aurais dit de même... mais... autre aventure m'arriva.

Le sentiment de mon impuissance à pénétrer jusqu'à cet Invisible vivant autour de moi et qui crée en se jouant les beautés de la nature profonde, le regret de n'être qu'un homme, le désir d'être davantage, la douleur de me sentir éphémère, incomplet, insuffisant au milieu de cette plénitude des choses, révélation de l'Esprit éternel, je ne sais quelle influence en-

core, agissant sourdement sur mon cœur, il me vint une grande, une immense tristesse, je crois même que quelques larmes s'échappèrent de mes yeux... pourquoi ne l'avouerais-je pas ?... je n'en ai nulle honte... ces pleurs ne me diminuent point. Quiconque a sur la montagne ou ailleurs trempé ses lèvres à la coupe des méditations solitaires, a des souvenirs comme celui-ci.

Soyons franc tout à fait. Je pleurai, je sanglotai tant que je pus... et cela me fit un grand bien.

Etre seul en face de ces glaciers qui sont immobiles et qui, pourtant, marchent sans cesse, de ces rochers toujours les mêmes et que, pourtant, chaque seconde diminue d'un atome et ramène au néant; entendre seul ces grands craquements sourds, ces canonnades, ces sifflements de pierres, ces effondrements d'avalanches, qui ne troublent le silence que pour mieux le faire sentir après, quel moment solennel! L'homme est trop grand pour que tant de majesté ne parle pas à son âme; il est trop petit pour que tant de grandeur ne l'écrase pas impitoyablement. De telles heures lui apportent une amertume qui devient douce au souvenir et une douceur qui, plus tard, se

change en amertume par le regret. Je me rappelle distinctement que, à demi-couché sur ma pierre, le dos tourné au soleil pour sentir le doux frisson de la chaleur, magnétisé par la montagne, je regardais, j'écoutais, je ne bougeais pas, je buvais à cette coupe enchanteresse et maudite, je souffrais et je jouissais tout à la fois, je ne pouvais m'arracher de cette place.

La sagesse à la fin l'emporta. Le temps avait marché, le retour devait être long, d'autant plus qu'un coup d'œil jeté vers la droite et en arrière m'avait suggéré l'heureux caprice de revenir, non sur mes pas, mais en faisant, par le lac des Assiettes, le tour de l'Aiguille de la Vanoise. Il fallait partir sans retard.

Je me levai et, déposant religieusement sur une pierre mon pain et mon jambon auxquels je n'avais pas touché, offrande à l'inconnu, je me mis en route. En quelques minutes, le bord d'un autre lac était atteint et, dans ce site nouveau, le Refuge alors inachevé du Club Alpin français, puis les premières pentes d'un large cirque abandonné[1]. Le paysage de tout à

[1] Vallon de l'Arsolier.

l'heure avait déjà disparu. La neige n'occupait plus que de rares enfoncements au milieu des rochers, des gazons et des rhododendrons touffus. Quel dommage qu'il fallût aller si vite, regarder à peine ces gracieuses soldanelles, ces éclatantes primevères de la montagne, ces auricules jaunes suspendues aux rochers mouilleux, quel dommage de n'en récolter aucune pour le portefeuille du souvenir, de courir ainsi à grands pas avec le petit ruisseau gazouillant qui semblait dire : Allons! saute avec moi!

Il sautait, en effet, le folâtre, gracieusement, de pierre en pierre, de bloc en bloc, de paroi en paroi, parfois il glissait légèrement sur les rochers en pente et je le suivais, m'aidant des buissons, des pieds, des mains, des corniches, des petites terrasses vertes. Mais le jeu devenait dangereux, compliqué, surtout long; il fallut le cesser. Un petit ruisseau des hauteurs, si gentil soit-il, n'est jamais à la descente un bon compagnon de route. S'il arrive toujours, lui, ceux qui le suivent peuvent ne pas arriver et moi, je ne voulais pas, ce jour-là, rester en chemin.

Par prudence, pauvre prudence humaine! je tourne à droite, je m'impose l'escalade d'une

arête rocheuse descendant de l'Aiguille de la Vanoise et qui sépare ce vallon-ci de celui par lequel je suis monté. Après quelques mauvais pas, je rentrais enfin tout content dans le sentier du Col, un peu au-dessous de la Glière.

Maintenant le tour est joué. Il ne s'agit plus que de racheter le temps donné aux contemplations solitaires. Mon retour était annoncé pour trois heures, il en est plus de cinq. En route, au pas de course et tout va crânement bien jusqu'au moment où, voulant éviter un contour du sentier, je prends sur le gazon ras, je glisse d'un pied, je retombe sur l'autre et me voilà par terre avec une horrible entorse.

Adieu l'idéal! Adieu la poésie! Adieu les rêves enchanteurs de l'esprit! Nous sommes en pleine réalité et ce n'est pas commode du tout. Comment nous en tirer ? Pralognan est à plus d'une heure et personne, absolument personne dans cette montagne. La solitude est belle, mais elle est triste aussi, parfois. Quand j'essaie de me relever et d'appuyer sur mon pied, si peu que peu, je vois à l'instant toutes les étoiles du firmament. Aïe! Quelle sottise d'aller si vite où les vaches vont si lentement! Aïe! Aïe! Si jeunesse savait... Après tout, il ne s'agit ni de philosopher, ni de gémir, il faut mar-

cher. Je me remets sur ma jambe valide et du pied, de la canne, un cheminement commence, lent et pénible. Douleur! tu n'es qu'un nom pour ceux qui t'ignorent. Si j'arrive à Pralognan, quelle entrée! et si, vu l'heure tardive, Pralognan était déjà évacué par notre troupe joyeuse, que ferais-je de ma personne et de mon pied ? Toutes ces inquiétudes ne m'avancent guère. Enfin, voici les premiers hameaux... déserts comme ce matin; voici les fontaines... elles vont toujours leur petit train, sans fatigue et sans arrêt; voici un dernier replat d'où je dois entrevoir le village et le sort qui m'attend.

O bonheur! j'aperçois vers Pralognan un groupe; il s'agite à mon apparition, il me fait des signes, il me hêle avec impatience.

— Oui! oui! mes amis, on y va. Je voudrais bien vous y voir. Un peu de patience! Tout vient à point. Rome n'a pas été bâtie en un jour.

J'approchais, dissimulant par vanité mon allure.

— Allons! dépêchons-nous, flâneur, nous voulons partir. Il est tard. Mais comment marchez-vous donc ? Vous êtes blessé ?

— Je marche, Mesdames et Messieurs, je

marche comme un homme qui n'a plus qu'un pied. Excusez-moi, je suis confus de votre dérangement et de votre attente amicale, je suis tombé bêtement sur le sentier des vaches et j'ai rudement besogné pour arriver jusqu'ici. Je viens d'un train d'escargot et je suis tout en nage.

— Vous êtes là, c'est l'essentiel. Qu'importe le retard ? Vizioz nous servira bien quand nous arriverons. Prenez notre bras. Maintenant, asseyez-vous sur ce banc. Alors, c'est bien vous. Savez-vous, montagnard indomptable, que vous nous avez mis terriblement en peine; nous finissions par être tout à fait inquiets. Vous voyez ce que c'est que de courir comme cela la montagne tout seul, par des endroits dangereux et pour voir... pour voir, quoi ? Voyons, qu'avez-vous vu ? Des chalets ? de l'herbe ?

— Oui.

— Des pierres ? de la neige ? de la glace, peut-être ?

— Oui! Oui!

— Et après ?

— J'ai vu encore le ciel bleu.

— Et après ?

— Je suis tombé.

— Et après ?

— Je suis revenu.

— Mais est-ce au moins gentil, là-haut, est-ce gracieux ?

— Gentil! non, pas gentil. Gracieux! pas davantage.

— Alors, il ne valait pas la peine d'y aller! N'y retournez pas dans ces pays perdus, c'est bon pour vous casser bras et jambes. Faites comme nous. Nous avons dîné d'abord; nous avons dîné : du bouillon gras, des sardines, de l'excellent beurre frais, du bon vin de St-Jean, des saucissons chauds, du gigot, des poulets, des pommes frites, de la salade... un vrai régal! Vous ne savez pas comme on dîne ici!

— Ensuite nous avons fait la sieste et une petite promenade à travers les prés jusque là-bas, sous ces grands rochers. C'était très gentil, cela! Nous avons cueilli pour ces dames les jolis bouquets de marguerites et d'églantines que voici. Il y avait bien un peu trop de mouches, par exemple. C'est curieux qu'il y ait tant de grosses et de petites mouches dans ces pays de montagne.

— Enfin, le temps a passé comme un charme et l'appétit nous revient déjà... tandis que vous, vous voilà tout défait, éreinté, estro-

pié, dans l'état le plus piteux, vous ne mangez pas seulement... Ah! vous avez fait une rude folie, avouez-le franchement; entre amis, vous ne la referez plus, celle-là, hein ?

Depuis longtemps, je suis revenu de Pralognan, je suis revenu de Brides et d'ailleurs, je suis revenu de mon entorse, tout a disparu, il ne me reste que le souvenir, un souvenir qui s'effeuille et tombe... Eh bien! en mémoire de cette folie de la Vanoise, je m'engage solennellement à la recommencer tant et si souvent que faire se pourra. Qui a bu boira. J'ai soif de l'Alpe solitaire, soif des glaciers endormis, soif des jardins perdus dans la montagne inconnue, soif de ces lieux inhospitaliers où règne en maîtresse la sauvage énergie de la nature immense; j'ai faim et soif de cet infini mystérieux, de cet idéal, de cet Invisible vivant qui m'apparurent si nettement sur le Col de la Vanoise. Je m'en nourris alors, je ne m'en rassasierai jamais.

Heureux qui dans ces lieux peut longtemps s'arrêter
Heureux qui les revoit, s'il a dû les quitter[1].

18 novembre 1883.

[1] Guiraud, *Le petit Savoyard*.

Belledonne à la course.

Le 24 juillet 1882, à 7 heures du matin, nous venions d'arriver au sommet du Rocher Blanc ou Pic de la Pyramide (2931 m. selon l'Etat-Major qui s'y connaît, 3200 m. selon Ferrand qui y est allé et ne se diminue point en relevant la montagne). Cette cime domine directement les Sept Laux; d'un peu plus loin la Ferrière et Allevard en Dauphiné. D'où nous venions ? J'ai raconté cela quelque part. J'ai dit aussi que nous étions dix-sept et que nous nous trouvions bien là.

Un magnifique panorama s'étendait devant nous et nous-mêmes, étendus devant lui, sur les dalles brisées de la protogine, tout entourés de neiges et de glaces, librement groupés autour du dernier sommet, une véritable ruine,

nous ajustant assez pour que la brise légère du matin ne gâtât pas trop l'œuvre utile d'un soleil bienfaisant, nous regardions tranquillement autour de nous. A l'occident, dans le vaste ensemble des Alpes, un point s'imposait spécialement à notre attention par sa proximité plus grande, un massif bien détaché, quelques dents hardies.

— Quel est donc ce beau groupe si près d'ici ?

— C'est Belledonne, répond l'un des porteurs qui sont venus avec nous des Sept Laux. Voici le Pic. Voilà la Croix. Les autres sont pour ainsi dire, leurs satellites.

— Ah! Belledonne! Un col profond nous en sépare.

— C'est le pas de la Coche (1979 m.).

— Bien nommé. Cependant cet endroit célèbre, Belledonne, fait encore partie de la chaîne où nous sommes, il en est pour ainsi dire le dernier chaînon. Si... Voyons, nous partons pour Genève, demain mardi, vers 4 ou 5 heures du soir, par le train de Chambéry. Nos places sont retenues en billet collectif, donc il nous reste 33 ou 34 heures. Si... si cela suffisait pour gagner et traverser Belledonne à la course. Qu'en pensez-vous, pêcheur ?

Le porteur était l'un des pêcheurs des Sept Laux.

— Peut-être.

— Vous ne dites pas oui.

— Je ne dis pas non.

— Comment pourrait-on mener au mieux cette entreprise ?

— D'ici, deux itinéraires sont possibles. Ou bien suivre les crêtes par la Coche et ces relevés qui suivent.

— Ce doit être bien long.

— Peut-être. Alors vous pourriez aussi des Sept Laux descendre au Val d'Allemont, dans ces fonds plus à gauche, jusqu'au Rivier. Là, prendre un guide en passant, ce qui assurerait mieux le succès, remonter au refuge de Belledonne, faire l'ascension d'un des sommets...

— Oui, et nous jeter enfin sur le Graisivaudan par quelque vallon conduisant à l'Isère les eaux occidentales du massif. Et il nous faudrait pour cela ?

— Ah! ce serait long! Descendre! Monter! Descendre encore! Monter! Descendre tout à fait.

— Enfin, combien ?

— Ah! ce serait long!

— Vingt-quatre heures ?

— Vingt-quatre heures! D'ici ? Oui, sans s'arrêter. Oui, vingt-quatre. Plus longues que larges.

— Hé bien ?

Quatre des voyageurs se lèvent! Ainsi soit fait! C'est décidé, nous allons à Belledonne.

A l'instant même nous partions, sans guide, sans ce porteur qui était de la caravane et qui d'ailleurs savait et ne savait pas. La passion de la montagne nous tenait. Il le fallait. Sans plus d'informations, ignorants des vraies distances, indifférents aux pronostics très significatifs de l'atmosphère. En avant. La chaleur insolite de l'air, le mordant du soleil matinal, tout fait présumer quelque orage possible. Tant pis, autant de pris! qui vivra, verra! *Fara da se!* traduction libre : Ça ira tout seul. Ah! jeunesses! jeunesses! mais que penser de celles qui avaient quarante ans ?

Pour commencer, il nous faut d'abord redescendre aux Sept Laux d'où nous arrivons en ce moment même. Si ce n'est pas intéressant, ce sera court. Nous connaissons le chemin; allons vite.

Mais déjà, au pied du dernier sommet, se

présente une complication. Sur l'arête, entre le Rocher Blanc d'où nous nous dévalons et la Pyramide inaccessible qui le regarde, nous trouvons un docteur de Grenoble et sa fille, nos compagnons à la montée. Ils se sont blottis là, dans une anfractuosité, n'osant ou ne pouvant aller plus haut, ni davantage redescendre. Manifestement la Providence nous envoie vers eux, nous les cueillons en leur jurant fidélité; impossible de les abandonner, ils sont si gracieux, si aimables. A ce sauvetage intéressant va d'ailleurs s'en joindre un autre bien moindre. Ce matin, dans un moment de berlue, l'un de nos amis a lâché son plaid enroulé qui a glissé le long des grandes pentes de neige sur lesquelles au retour nous filons maintenant à notre tour. Nous avons promis de recueillir ce bien perdu, mais ce n'est pas si facile qu'on l'eût pu croire. Roulant, roulant, le plaid est allé plus loin qu'il n'y paraissait; enfin, voici notre épave. Et de deux! Nous n'avançons pas vite, mais deux bonnes actions ne nous porteront-elles pas bonheur. Puisqu'un bienfait n'est jamais perdu, comment deux pourraient-ils l'être ? En effet, ils ne le furent pas... cette fois.

Parvenue aux rochers éboulés, amas sauvage et désolé par lequel, du névé des Pyra-

mides, on revient péniblement au vallon des Sept Laux, notre petite troupe ralentissait le pas et se divisait en deux bandes. Les gens de la prose, il en faut, pour gagner du temps prennent les devants et vont commander le dejeuner; les gens de la poésie, il en faut aussi, plus insouciants et plus sages, privilégiés de toute manière, jouissent du beau chaos où ils se trouvent engagés et que la nuit, ce matin, nous avait plus ou moins dissimulé. Ils cheminent tranquillement au milieu de ces blocs, vrais séracs de granit. On s'attend, on se guide, on va à la découverte, on se retient, on se soutient aux endroits scabreux, car il ne ferait pas bon tomber dans ce labyrinthe de rocs brisés. Et tout cela ne manque ni de piquant, ni de grâce. Apercevant de loin en loin, au sein de ces affreux pierriers, des touffes fleuries, gros soucis dorés, rhododendrons éclatants ou légères fleurs inconnues et surprenant dans les yeux de leur jeune compagne les éclairs de l'envie impuissante, nos alpinistes se font un vrai plaisir de partir en quête et de combler ses désirs. Il leur en coûte si peu de montrer leur force et leur agilité. Un gracieux merci, le charme d'un contentement aussi sincère que naïf les ravissent. Jolis moments de familia-

rité, d'abandon, de douce réciprocité où chacun met ce qu'il a, fleurs délicates et passagères du sentiment humain, vous êtes trop rares et trop rapides! Le bouquet devint vite embarrassant, les rochers s'aplanirent, le chalet des Sept Laux s'approcha et la « prose » fut contente parce que ces flaneurs arrivaient encore avant le déjeuner. Hélas! trop tôt!

Lorsqu'ensemble on a fait route pendant 5 à 6 heures de temps (je compte la montée et la descente), lorsqu'ensemble on vient de cueillir un gros bouquet, on peut bien aussi déjeuner côte à côte. Nous voici à la même table, en plein air, le docteur, sa fille et les quatre amateurs de Belledonne. Rien ne manque à notre installation, nous allons jouir paisiblement de ce beau site. La chaîne des Pyramides, bien haut, se détache dans le ciel bleu, le pâturage s'étale doucement devant nous, jusqu'au lac de Cos, à trois minutes, dont les eaux scintillent, tranquilles, sous un soleil éclatant. Une friture de truites a été promise à nos fourchettes impatientes d'un troisième déjeuner et cette perspective ne gâte rien, absolument rien à notre béatitude, qui est complète, mais complète.

Autre perspective, maintenant. Tout à coup,

sans transition et sans bruit, débouche devant nous, sur le lac même, à 500 mètres de l'auberge, un mur coupé franc, mouvant, un véritable mur de brouillard, régulier, perpendiculaire, gris-noir, haut de 300 à 400 mètres, décor vivant, front de bataille gigantesque. Il se développe rapidement, occupe déjà toute la largeur du vallon des Sept Laux, de l'une à l'autre montagne. Au-dessus de nos têtes le ciel est toujours bleu, pas un souffle ne ride la surface de l'onde, mais l'étrange apparition avance, avance, cache peu à peu tous les sommets et la moitié de l'horizon. Qu'est-ce que cela ? nous n'avons jamais rien vu de pareil. Dans le doute, il faut agir. Mettons toujours la table, le déjeuner et les convives à l'abri. Ah! c'était bien le moment. Au même instant un éclair court et zigzague sur ce front de bataille, le tonnerre roule dans la montagne, le brouillard se brise et nous enveloppe, le vent s'élance, un torrent de pluie s'abat sur le chalet. Nous tenons un bel orage. Inattendu! Superbe! Sublime! Mais quelle rincée à fond si nous nous fussions trouvés déjà sur la direction du Rivier, en pleine montagne découverte. Comme notre retard, dont on connaît les causes, se trouve là bien à point. Un bon ange a veillé

sur nous. Quelle abondance de rétributions! Ce n'est plus du cinq pour cent; c'est de l'usure, ma foi, du cent pour cinq. Et tout cela parce que nous avons cherché un châle perdu sur la montagne, parce que nous avons prêté nos bras, notre main à une jeune fille tremblante. Egoïstes! instruisez-vous ici! en ne pensant qu'à vous, vous gâtez toujours votre « présent », vous compromettez souvent votre avenir. Vous vous plaignez des autres, y songez-vous ? c'est de vous-même qu'il faut vous plaindre. En vous, en vous-mêmes, se trouvent la victime et le bourreau. Ah! profitez, profitez, en les bénissant, de toutes occasions pour faire du bien et du bonheur, il n'y en aura jamais trop, et vous, vous n'y perdrez jamais tout. Loin de là! les vrais égoïstes sont ceux qui ne pensent plus qu'à autrui; ils ont trouvé la formule du dernier raffinement, ils l'appliquent. Je vous la livre.

Nous goûtions largement tout ce bonheur si peu mérité quand un incident regrettable vint nous le faire apprécier davantage en montrant trop bien que nous n'en étions vraiment pas dignes. Deux malheureux touristes arrivaient par le chemin de la Ferrière, ruisselants, dégouttants, plus mouillés que la pluie

même, car celle-ci admet au moins des intermittences d'humidité. L'un d'eux, gros, gras et court, s'avance en bras de chemise, son habit encore sur l'épaule, tel qu'il a été surpris par le torrent qui vient du ciel; de l'autre main il porte un mouchoir et, dans ce mouchoir soigneusement noué, un pain de froment bien trempé. A son chapeau s'étale la belle décoration du Club alpin français, qui n'a pu détourner de lui l'épreuve, qui va même l'aggraver. Notre docteur, bon homme au fond, mais qui est des Touristes du Dauphiné et qui est malin, sourit en le considérant et ne peut retenir un vieux calembour : « On ne pourrait dire aujourd'hui, le Club alpin sec. » C'est vrai, les voici bien mouillés, et ce club et ce pain. A ce mot léger, déjà secoués par cinq heures de marche, nous ne pouvons tenir notre sérieux; tout âge est sans pitié. Le pauvre inondé s'aperçoit de quelque chose et nous regarde tristement avec quelque indignation. Certes, il y avait de quoi. Peut-être à notre place eût-il ri plus que nous. Il n'importe; les heureux de ce monde ne sont pas toujours à la hauteur de leurs privilèges. Ce regard m'est resté sur le cœur.

Avec cela le temps passe, le brouillard se

tient compact et la pluie continue. Onze heures, midi, une heure sonnent, nous n'avons pas osé partir. Un moment même, Belledonne risquait d'avoir définitivement tort, lorsque bien à propos une légère éclaircie intervint et fournit à notre honneur anxieux le prétexte attendu pour se mettre en route. Il fallut alors se séparer, quel regret! Mais c'était inévitable. On comprend que nos deux compagnons de rencontre ne pouvaient s'associer à nos ambitions, encore moins en accepter le sacrifice. Un petit bouquet, légèrement fané déjà, par là d'autant plus intime et sincère, nous est remis discrètement. Ainsi s'adoucit un peu la dure brutalité d'un moment si pénible et demain, c'est bien convenu, de Grenoble un œil charmant, armé d'un bon télescope, essayera de nous retrouver tous sur les solitudes de Belledonne. Tous! N'y aurait-il aucune préférence ? Mais savez-vous que c'est presque un roman qui se brise là ? Hélas! pourquoi dans les cœurs violents une passion ne souffre-t-elle point de partage ? Quand on vibre si fort pour la montagne, ne reste-t-il donc rien, mais rien, pour un autre amour ? Tout va-t-il finir ainsi ? Vraiment ?

— Adieu.

Sous tant de force il me semble sentir une grande peine.

— Adieu.

Dans cette douceur n'y a-t-il pas quelque tristesse et quelque regret ?

— Dites donc : Au revoir.

L'ont-ils dit ?

Ils ne se sont jamais revus.

Des sept Laux au Rivier, on compte deux heures et demie; il nous en fallut cinq par la faute d'autrui.

Au moment du départ le ciel pleurait encore. Baroz, tenancier des Sept Laux ou maître, ce qui donne un calembour ravissant, Baroz maître s'affuble d'un grand manteau et ouvre son parapluie; il doit nous accompagner jusqu'où cela paraîtra nécessaire. Malheureusement, après dix minutes de marche, cet homme se récuse, il a trop à faire au chalet, il faut absolument qu'il y retourne. D'ailleurs, d'ici, déclare-t-il, on ne peut plus se tromper. La gorge du torrent étant impraticable, pour descendre au Rivier il suffit de remonter là-bas vers un petit col à droite, qui se découvrira plus loin, bien dessiné contre le ciel. Après l'avoir passé, on doit cheminer horizontale-

ment de l'autre versant de la montagne. Puis, dès que le Rivier sera visible en bas dans la vallée, il ne restera plus qu'à y descendre tout droit par de grandes pentes où deux passages se présentent naturellement, celui de l'homme et celui de la vache. Les deux sont bons. Qui manque l'un, trouve l'autre. Tout cela nous paraît embrouillé, mais Baroz est inflexible, il veut retourner chez lui. Nous restons seuls, responsables de nous-mêmes.

Pour commencer déjà, avant d'atteindre le passage qui vient de nous être indiqué au delà de l'arête visible, il nous faut nécessairement prendre un petit couloir très raide, par moments abrupt. Comment un tel couloir conduirait-il à un passage « de la vache » ? Jamais gros bétail n'a passé par ici. Et maintenant, sur la hauteur, le Rivier est immédiatement visible. Serions-nous au col déjà ? Mais tout cheminement horizontal se trouverait supprimé de la sorte. Ce Baroz s'est mal expliqué. Que faire ? Nous ne descendrons pas. Toutes ces gorges, et il y en a tant qu'on en veut, vont en bas évidemment, et toutes également gentilles, toutes également gracieuses pour commencer. Mais nous connaissons ces manières d'entonnoir. Une fois qu'on y est, et bien de-

dans, on y a. Petit à petit toutes ces facilités se dérobent; il vient des rapilles, il vient des sauts. Flairant ces difficultés encore dissimulées, nous ne nous décidons qu'au bout d'une heure à tenter l'aventure. Les fonds se sont peu à peu relevés, les pentes sont plus visibles jusqu'en bas. Essayons. Ce fut encore fort difficile. Tout se rencontra pour nous dans ces parages, si anodins vus d'en haut, grandes et petites parois, gazons lisses, couloirs caillouteux qui entraînent le pied, buissons perfides qui suivent la main, tout, mais tout, vint jusqu'au moment où vers 6 heures du soir seulement le Rivier (1280 m.) fut atteint après une descente de 900 m. à l'aventure.

Tout est sauvé... fors l'honneur, car le résultat n'est pas brillant. Il est 6 heures du soir! En onze heures de temps, depuis le Rocher Blanc, nous n'avons fait encore que cinq heures de notre programme. A ce compte-là, quand arriverons-nous à Belledonne ?

Tant pis, un repos est bien gagné; il le faut prendre quand même, avec un souper et un guide, si le Rivier peut nous les fournir. Apparemment, ce village est assez grand. Voici une centaine de maisons habitées (245 habitants); les enfants sont par les chemins, ils nous re-

gardent comme des bêtes curieuses; les vieilles femmes sont sur les portes et derrière on entend les jeunes qui chuchotent; les hommes ne doivent pas être loin.

— Où est l'auberge, Mesdames ?

— Un peu plus loin, Messieurs.

Cinq minutes après se présente un nouveau groupe.

— Où donc est l'auberge, Mesdames ?

— Encore un peu plus loin, Messieurs.

Force nous est de continuer, De loin en loin, enfin, voici l'auberge. Dans une vaste cuisine, une grande vieille pointue file au rouet. C'est la maîtresse. Elle nous fait servir du mauvais vin, du mauvais pain, du mauvais fromage, puis, comme nous n'avons pas l'air contents, là, au bout de notre table, et que, par plaisanterie, nous avons dit : Toutes les bêtes du Rivier ne sont pas à la montagne, elle nous fait encore un mauvais œil, elle nous regarde de travers.

— Dites donc, bourgeoise, nous aimerions trouver un guide pour l'excursion de Belledonne; en connaîtriez-vous un ?

— Oh! là, non! Messieurs, on n'en connaît pas. (C'est un siège à faire.)

— Vous avez eu bien du monde, hier, sur le

soir; ils venaient de là-haut, des Sept Laux, de la fête. Ils sont partis vers les trois heures. Vous les aurez bien vu passer, n'est-ce pas ?

— Oh! là, oui; qu'on les a vu passer.

— Les avez-vous reconnu ? Il y avait là le président du tribunal, des avocats et aussi des avoués, des notaires et des dames, enfin de ces gros de Grenoble, quoi! du joli monde. Qu'en dites-vous ?

— Oh! oui, pour sûr c'était du joli monde, pas les premiers venus, ceux-là. (Ouf! la méchante!)

— Eh bien! vous ne savez pas, c'étaient de nos amis. Nous avons dîné là-haut avec eux, avec Monsieur l'abbé. Ce sont eux qui nous ont engagé à descendre au Rivier; ils nous ont dit : C'est un beau village, c'est une jolie vallée. Ils ne nous ont pas trompé. Savez-vous que c'est très bien votre Rivier.

— Oh! voilà, pas tant (elle est évidemment flattée).

— Parions que c'est encore plus riche que beau.

— Oh! comme ça, comme ça! le pauvre monde a assez de peine à vivre par ici; on n'est pas si heureux que vous autres, nous!

— Comment! pas si heureux! Nous sommes

aussi de la montagne, nous. Et les montagnes de chez nous sont plus hautes et plus terribles que les vôtres. Nous sommes de la Suisse, et encore décorés comme vous le voyez. (Nous avions la décoration du Club alpin suisse.)

— Pas possible. Tiens, c'est, ma foi, vrai.

Tout cela commence à l'intéresser en lui inspirant du respect pour nos personnes.

— Ces gros messieurs de Grenoble, avec leurs dames, qui sont de nos amis, nous ont dit que nous trouverions au Rivier de bien braves gens.

— Ils vous ont dit ça... (Elle se déride, c'est le moment de la faire parler.)

— Et complaisants, aussi. Et encore très intelligents. Ils ont ajouté même qu'il y en avait beaucoup qui connaissent très bien les montagnes et pourraient nous conduire partout où nous le voudrions.

— Oh! pour ça, c'est sûr. Ah! ce n'est pas ce qui manque, il y en a assez qui vont par les montagnes.

— Mais... vous nous avez dit tout à l'heure que vous ne connaissiez pas de guide.

— Oui, je n'en connais pas... et j'en connais. Ça dépend, vous savez; on n'ose pas avec des messieurs comme vous. Des guides! il *y* en a

pas; des gens qui pourraient conduire le monde, il y en a. J'en sais bien un, moi, et qui ne vous tromperait pas.

— Oui, eh bien! bonne femme, redonnez-nous de cet excellent vin, de ce pain délicieux, de ce fromage parfait et faites chercher cet homme-là par la fille, nous voulons lui parler.

Quelques instants après arrivait l'homme de confiance, un petit brun, yeux noirs, moustache déliée, figure intéressante, corps mince et nerveux; il nous plaît. En quelques mots nous concluons avec lui. Ferdinand Bouvet (c'est son nom) nous mènera ce soir au refuge de Belledonne où nous arriverons à minuit, et demain, par le chemin que nous choisirons, à travers le massif, en Graisivaudan, il nous déposera dans une gare. Le tout pour 15 francs. Bouvet demande un quart d'heure pour s'équiper. Accordé; les provisions sont complétées et, à 7 heures précises, nous saluons la bonne vieille et son auberge.

Grand émoi dans le Rivier. Pour ce village, perdu au fond d'un vallon écarté du Dauphiné, à 1300 m. d'altitude, notre arrivée a été un événement. Notre départ l'est plus encore. Nous avons pris Ferdinand Bouvet, nous allons avec lui à la montagne, chacun le sait

déjà. Mais où allons-nous ? chacun l'ignore. Un brave homme, debout dans la dernière ruelle que nous suivons, s'est arrêté pour nous voir passer, il nous souhaite cordialement bon voyage.

— Vous allez à l'Etendard, je parie.

D'ici l'on fait parfois la belle ascension des Grandes Rousses.

— Hélas! non, avons-nous répondu, nous n'allons qu'à Belledonne.

Alors commença une marche vraiment typique. Le soir est là, un couchant splendide rougit encore les sommets des Grandes Rousses et nous avançons à grands pas. Nous courons contre le flanc de la montagne, sans monter ni descendre, doublant les arêtes, contournant les ravins. A droite, invisibles, sont les sommets que nous allons chercher; à gauche, de moment en moment, le Val d'Allemont se creuse, s'enfonce; bientôt même, quand les taillis s'ouvriront et laisseront place aux prés rapides, on n'apercevra plus ni le torrent de la vallée, ni la route du chef-lieu, ni les villages. Ils sont trop bas, maintenant; ils sont cachés par les grandes pentes au-dessus desquelles nous, nous sommes comme suspendus

sur les bords d'un vide profond et ténébreux. Peu à peu notre piste commence à se relever à travers les derniers bois; Bouvet conduit à coup sûr, c'est son pays, il ne saurait se tromper d'une semelle. A mesure que nous montons, la nuit descend. Elle est depuis longtemps établie quand, vers les neuf heures et demie, d'une ingrate région de buissons et de ravins, nous débouchons sur les pâturages alpestres.

Paysage.

Paysage de nuit, bien entendu, paysage mystérieux et saisissant.

La lune, qui n'éclairait pas les pentes que nous venons de gravir en écharpe, va tout à l'heure disparaître. Ici, elle jette encore sur le sentier et sur l'herbe de la montagne découverte une lueur vive et rasante. Lorsqu'on avance le pied dans cette clarté, on s'attend presque à y rencontrer avant le sol quelque solidité. Il n'y a absolument pas de lumière diffuse en ces lieux, l'atmosphère est trop pure, et la réfraction trop nulle; tout est blanc ou noir. Devant nous, par delà la pente claire que nous gravissons, à une distance absolument indéfinissable, le profil audacieux du pic de Belledonne et de ses satellites se dessine noir mat sur le noir transparent du ciel. On dirait une

gigantesque ombre chinoise dans une obscurité moins noire qu'elle. Vers la ligne des sommets seulement, où se brisent encore les rayons lunaires, court partout une légère frange de clarté. Entre nous et ces immenses silhouettes noires, tout est sombre, c'est le néant.

Derrière nous, également invisible, le Val d'Allemont gît toujours au sein des abîmes. Quelques nuages argentés par la lune, flottant dans les bas, nous permettent d'en sentir la profondeur et, par delà cette nuit, les sommets des Grandes Rousses avec leurs neiges éternelles s'élèvent au milieu des étoiles, majestueux, blancs et purs.

Quel ensemble! quel tableau! Partout l'ombre et la lumière, sans nuances, sans gradations. Partout le mystère, le mystère évident, le mystère saisissant et insaisissable. Depuis ces étoiles qui scintillent à travers la pure atmosphère de la nuit jusqu'au brin d'herbe qui se détache idéalement sur le frais pâturage marqué par lui d'une longue raie noire, rien n'est vu, ce qui s'appelle vu, tout est entrevu. L'œil ne livre à l'esprit qu'un cadre, mais un cadre grandiose, et l'esprit provoqué peuple involontairement ce cadre; il y entasse le vu, le rêvé, le fantastique, l'impossible, l'écrasant;

il le remplit, en un mot, de son idéalité. Voir c'est beaucoup; entrevoir, souvent, c'est plus encore, c'est voir deux fois, voir ce qu'on voit et voir ce qu'on ne voit pas. Ah! quels délicieux moments on pourrait rencontrer ici s'il était possible de ralentir la marche; mieux, même, de faire halte et de laisser parler toutes les voix intérieures, en face de ces grandeurs mystérieuses, entre ciel et terre, dans le silence éloquent de la nuit. Mais il est dix heures du soir, nous sommes couverts de sueur, haletants; le froid est tout à fait venu et le Refuge, bien loin; encore cinq ou six cents mètres à monter, deux heures de forte lutte.

Une petite halte chez un pâtre provençal releva bien à propos notre courage; ce fut un épisode. De très loin déjà le chien de ce berger aboyait, aboyait, percevant nos voix à travers la montagne endormie. Plus nous approchions, plus il faisait tapage.

— Hé! de la cabane!

— Qui est là ?

— C'est moi!

— Ah! c'est toi, Ferdinand, on va t'ouvrir.

Un bel homme, à barbe noire, aux traits mâles et résolus, s'encadre dans la porte éclairée. Le chien s'est tu.

— Entrez, Messieurs, entrez un moment. Il fait froid dehors; venez vous chauffer. Où allez-vous comme ça ?

— Nous allons au Refuge.

— Vous êtes un peu tard par la montagne, mais Ferdinand connaît bien le chemin. Vous trouverez tout en ordre là-haut. Seulement, il n'y a pas de petit bois préparé pour le fourneau. Je vais vous prêter ma hache pour en faire. Tu la cacheras derrière le toit, Ferdinand; les moutons sont justement dans les rochers du Pic et j'y vais presque tous les jours.

— Dites donc, pâtre, sommes-nous encore loin ?

— Voilà, pas trop. Vous avez encore une bonne heure, oui, une bonne heure.

Que cette bonne heure fut mauvaise, quelle fut pénible, surtout la fin, je frémis quand j'y pense. Il faisait noir comme en un four, la lune était depuis longtemps couchée, tout à fait, bien loin, et nous traversions un atroce clapier. Un kilomètre durant, il fallut patauger dans les pierres invisibles, absolument invisibles, grosses comme la tête, comme des potirons, comme des tonneaux. La variété fait le plaisir et les heureuses surprises. Patauger;

il n'y a pas là trace d'humidité, mais ce mot se présente à moi parce que, de nuit noire, en un tel éboulement de montagne, on ne sait jamais quand le pied rencontrera le solide. Exactement comme dans la « patauge » et en même temps bien pis, car en passant du tendre au dur, rien ne s'est amélioré. La jambe se porte-t-elle en avant, le soulier s'accroche par-ci, se cote par-là à des reliefs inattendus, le tibia va s'appliquer contre des arêtes et des corniches; bon, le pas se perd dans le vide, plus rien. On ne marche qu'à tâtons, en trébuchant. Du reste, seul bénéfice, tout est propre, pas de boue, ni poussière, ce n'est pas le pantalon qui se salit, c'est la peau qui se marque. Quelle souffrance! quel travail, surtout lorsque, à la nuit et aux contusions, viennent s'ajouter encore l'impatience de l'inconnu. A chaque instant :

— Dites donc, Bouvet, arrive-t-on ou n'arrive-t-on pas ?

— Oui, Messieurs, on arrive.

— Oui, Messieurs, bientôt.

— Tout à l'heure ?

— Nous y sommes.

— Vrai ?

— Pour sûr.

Il le démontre en frappant du pied. Le sol frappé rend un son sonore.

— Vous voyez. Nous sommes justement sur le toit.

Bouvet a sauté, je ne sais où. Une porte crie, une bougie s'allume. Il est minuit.

Malgré l'heure si tardive, il ne s'agit pas du tout de se mettre au lit ou seulement à table. Avant de manger un souper, il faut le faire. Que chacun s'aide. Bouvet fend du bois, sort et, à tâtons, va puiser de l'eau au lac de Belledonne qui est invisible dans la nuit sombre; un autre encourage le feu et, au premier bouton, jette dans la marmite les plaques de soupe aux pois, bien brisées et bien écrasées... par un troisième. Les deux derniers font les lits, relavent les ustensiles déjà très propres, préparent la table, ouvrent des boîtes de conserves, débouchent des bouteilles et, le moment venu, il s'ensuit, entre minuit et une heure, un repas charmant.

L'appétit est monté avec nous, jusqu'ici. Il a trouvé le chemin. On savoure avec délices, au chaud, dans ce bon Refuge bien fermé, la soupe qui, toute fumante, passe directement de la marmite à l'assiette et emporte tous les suffrages. Elle désaltère, elle ôte au pain sa sé-

cheresse un peu rude pour les gorges irritées, elle communique au corps une chaleur nécessaire et bienfaisante. C'est ici une cabane splendide, un vrai bijou, rien n'y manque.

— Maintenant, qu'allons-nous faire ?

— Ah! il faut dormir un peu.

— D'accord, mais ensuite.

— Eh bien! lorsque le jour sera venu, nous ferons l'ascension de la Croix, selon notre programme.

— Mais le Pic ?

Deux proposent le Pic; la Croix, plus facile, de quelques mètres moins élevée, leur paraît méprisable. Ferdinand aussi est pour le Pic; en partant vers 3 heures, après deux heures de repos, on arriverait au sommet vers 6 heures. On reviendrait prendre les sacs vers 9 heures et, par le Col de Belledonne, on pourrait atteindre ensuite, vers 4 ou 5 heures du soir, quelque gare en Graisivaudan, Domène ou le Lancet.

Ces beaux projets, fils de la cupidité alpestre, nous auraient mené bien loin, la nature allait se charger de tout arranger au mieux.

Il faut toujours se méfier dans la vie. Donnez le doigt, on vous prend la main. Et c'est

vite fait avec les gens sans délicatesse. Tel est le sommeil pour les marcheurs fatigués. Trois heures, quatre heures, cinq heures vinrent; tout dormait encore dans le Refuge de Belledonne. A 5 heures et demie, le plus alerte ouvre enfin les yeux, voit le grand jour à la fenêtre, appelle ses compagnons; mais il est trop tard, le Grand Pic est enfoncé! Restent le Col et la Croix et il faut se hâter même, non pour la longueur des distances à parcourir, mais à cause de certains vilains pronostics. Malgré le froid de la nuit qui a gelé le petit lac, maintenant devant nos yeux, l'air est déjà très doux, à 6 heures du matin! On sait ce que cela signifie. Vers les grandes Alpes du Dauphiné, le ciel tranquille paraît chargé de longues traînées, les rayons du soleil sont pâles, les rochers et les neiges qui nous entourent ont une couleur spéciale. Il serait possible que, aujourd'hui, nous ne pussions pas même faire l'ascension de la Croix. Hâtons notre départ, puisque, coûte que coûte, il faut passer la montagne.

Mais quel site que celui-ci ? Il est affreux. D'immenses rochers précipitueux, sillonnés d'une multitude de couloirs en demi-cercle du côté du nord. Ils ont subi l'effort des dia-

clases les plus compliquées. Et tout se termine là-haut par des aiguilles dont quelques-unes, le Pic, la Croix et d'autres, sont tout à fait vertigineuses. Ici nous sommes sur des débris qui couvrent tout. Aucun terrain compact, des pierres, des pierres, partout des pierres. Le fer des piolets et des piques, en frappant le granit sonore, révèle les vides profonds qui s'étendent sous les surfaces. Ni terre, ni plantes. Absolue désolation. Comment Bouvet a-t-il pu rencontrer hier soir cette petite cabane, adossée à quelques blocs, au sein d'une aussi profonde obscurité ? D'où vient ce petit lac sombre dont la présence ne s'explique pas facilement au milieu de ces rocs entassés. Comment allons-nous escalader ces précipices éraillés, sans verdure, sans bonnes parois, qui nous dominent de si près et de si haut ? Si le passage se prend par là, il ne pourra manquer d'être intéressant.

En effet, pour aboutir entre la Croix de Belledonne et la Grande Lance d'Allemont, on aborde tout de suite les rocs solides par un cône d'éboulis très raides, mal tassés. Quelques vieux névés assez doux nous conduisent de là par des pentes toujours plus relevées jusqu'à l'entrée d'un couloir; c'est le seul chemin pos-

sible. Ici, la neige est dure et rapide, à droite et à gauche arrivent des à pic; le passage n'est que le fond d'une fissure, partant une sorte de corridor, qui monte obliquement et en écharpe le long des parois, caché par un feuillet libre.

Mais un vent chaud souffle déjà dans les hauteurs, paraît-il, et la montagne nous envoie, de minute en minute, en décharges matinales, une grenaille invisible qui siffle et fume sur le rocher. De la sorte ce couloir est en activité, peut-on dire; ce n'est pas gai. Nous nous hissons lentement, pas à pas, en appuyant toujours à gauche, tout contre le mur de granit; c'est le côté le plus abrité de la mitraillade. Autre avantage, la neige, là, plus exposée au soleil, est plus rugueuse, plus accessible; elle offre plus volontiers, sans tailles, à nos pieds, une assiette tranquillisante.

Bouvet, qui comprend la situation, cherche à nous distraire.

— C'est ici, dit-il en s'arrêtant, que l'an dernier deux messieurs de Vizille qui descendaient du Col, ont glissé...

— Cela se comprend. Allez toujours, Bouvet.

Il continue, immobile :

— Faute de précautions ou pour quelque

autre cause. Une fois lancés, ma foi, ils sont allés jusqu'en bas.

— Tués sur le coup ? Allez toujours Bouvet.

— Oh! non, la chute a été plus heureuse que ça! On n'y comprend rien, même. Un gros lot, quoi! L'un n'a eu qu'un bras cassé et l'autre, qu'une jambe. Ils s'en sont joliment tirés. Par exemple, il a fallu mille peines pour descendre ce dernier en Allemont, sur un brancard. Leur guide du Graisivaudan les avait quittés sur le Col en leur disant que la descente irait toute seule et très vite. Ah! il ne s'était pas trompé, même il a été condamné pour avoir eu trop raison.

— Mon Dieu! que c'est long.

— Et ça n'a rien raccommodé du tout, ni le bras, ni la jambe, ni son honneur, ni sa bourse.

— Que c'est long!

— Maintenant, Messieurs, je crois presque qu'il nous vaudrait mieux traverser ce couloir, qui devient impossible, et prendre là en face, sur les rochers. Tenez-vous bien pendant que je taille quelques pas sur cette pente et prenez patience. Ne pensez pas trop à ce que je vous ai dit.

— Mon Dieu! que c'est long.

— J'ai eu tort peut-être de vous en parler. Excusez-moi.

— Mon Dieu que c'est long. Rester ainsi arrêtés à la queue les uns des autres, les pieds dans des niches glacées, sur une pente de 60 degrés, les mains accrochées au rocher sans aucun espoir de se retenir, cas échéant; — pour entendre toutes ces histoires réconfortantes; et, à chaque instant, entendre aussi passer la mitraille.

Pauvre Bouvet! maintenant il taille les pas avec un piolet de l'autre monde, un piolet du temps où l'on n'en avait pas. Que c'est long! Si nous avions une corde au moins; pour l'imagination.

Enfin les premiers mettent la main sur le rocher d'en face. La paroi offre quelques bonnes prises. Nous l'escaladons avec l'espérance de ne plus rentrer dans le couloir malencontreux.

En effet, à la rigueur, d'ici, moins dangereuse et moins raide, l'ascension devient facile contre le flanc de la montagne. Plus de pierres à redouter, plus de neige, du bon rocher. Quelques petites plantes même végètent çà et là. Bouvet en arrache une et nous l'offre en souvenir.

— C'est, dit-il, du genépi bleu.

La fleur, peut-être même la feuille, ont une odeur délicieuse. L'endroit était encore scabreux; je glissai la plante dans ma poche, je ne l'ai jamais retrouvée.

Tout le périlleux est fait maintenant. Les précipices deviennent des pentes; après les rochers, il faut longer un grand névé qui, progressivement s'adoucit et forme enfin le sommet du Col. De là, sans nous arrêter, par des passages toujours plus commodes, nous parvenons, vers 8 heures et demie, au sommet de la Croix, 3000 mètres à peu près.

Ce sommet domine le Col de 200 mètres à peine.

Sur la Croix de Belledonne, il y a une croix, c'est de rigueur; puis place pour cinq ou six personnes. De tous côtés les précipices sont vertigineux, excepté vers l'étroit passage par lequel on arrive. Vue superbe. Dans cette région, un belvédère à 3000 mètres est dominateur. Le morceau le plus original et le plus curieux du spectacle, c'est le Grand Pic de Belledonne, distant, semble-t-il, de 250 à 300 mètres. Cette aiguille, hardie, bien plantée, paraît

absolument inaccessible. Par sa grande proximité et sa hauteur un peu dominante, elle masque un coin de l'horizon, justement le Mont-Blanc. Mais la perte est petite, car, de ces parages, le Mont-Blanc, saisi de profil, fait peu d'effet. Par contre on voit très bien, de notre Croix, les montagnes de la Chartreuse avec leurs gigantesques rubans de calcaire, horizontaux. Au nord, de jolis aperçus s'ouvrent aussi sur le Graisivaudan, visible de çà et de là, entre les sommets secondaires, surtout vers Grenoble où il s'élargit en s'associant à d'autres vallées. La ville même reste cachée; nous y perdons une dernière compensation, le plaisir d'être vu sans voir, le prétexte de palpiter sous l'œil d'un télescope ami. D'autre part, au sud, c'est le haut Dauphiné, les Grandes Rousses, l'Oisans, des vallées profondes, quelques glaciers étincelants, des cimes de premier ordre. Enfin toute notre attention s'arrête sur les précipices même qui nous entourent, agrémentés de nombreux couloirs et d'aiguilles secondaires jusqu'aux névés, aux lacs, aux pâturages occupant, à 500 mètres plus bas, les premiers plans visibles de la montagne. Bouvet prétend que ces lieux si intéressants sont riches en chamois, il s'étonne qu'on n'en

puisse apercevoir aujourd'hui, il voudrait nous en montrer, il cherche... et... il trouve. Là! Ils sont trois, un gros rouge et deux noirs. Ces jolies bêtes pâturent tranquillement à 200 mètres au-dessous de nous, à droite du lac Blanc, dans les rochers gazonnés. On les voit cheminer, sauter, brouter, monter, redescendre, surtout monter. Bouvet nous assure qu'ils gagnent ainsi peu à peu, par une échancrure qui se dessine encore plus à droite, leur passage favori vers des pâturages du soir où souvent les chasseurs vont s'embusquer. Spectacle charmant! Il est seulement regrettable que ces alpinistes à quatre pattes soient un peu trop loin, car la jouissance, ici, est en raison inverse de la distance.

Les chamois disparaissent, broutant, et nous laissent le désir de manger aussi; affaire de sagesse plutôt que d'appétit, manière de profiter du repos en le prolongeant. Mais qu'il est pénible de manger! La transpiration d'hier et celle d'aujourd'hui nous ont littéralement desséchés; les muqueuses de la bouche et de l'arrière-bouche refusent de coopérer à la déglutition, littéralement le pain nous reste au cou. A chaque bouchée il faudrait boire, et boire de l'eau qu'on n'a pas, car, en l'occurence,

le vin ne saurait suffire. Ce repas fut une souffrance.

Ainsi se passa notre temps sur la célèbre Croix de Belledonne. Un instant elle avait paru nous échapper; elle n'en avait que plus de charmes. Sachons en jouir; l'air est bon, le soleil chaud; la béate somnolence des cimes vaincues nous berce doucement. C'est un plaisir de vivre ici. Si bas, si loin que le Graisivaudan paraisse, pour y tomber, il ne reste plus qu'à descendre, après tout. Bien sot qui partirait trop tôt.

Toutefois, vers 11 heures, il fallut se décider. On s'équipe. On va se mettre en route. Mais où aller, au juste ? Au Lancet ? à Domène ? Bouvet préférerait le Lancet par le lac Blanc ; nous, sans insister, nous croyons pouvoir préférer Domène. Rude sottise, nous devions l'apprendre à nos dépens.

Pour commencer, tout va bien cependant. Au lieu de descendre directement sur le lac Blanc par les rochers rouges et le col de Freydane, il faut traverser des névés considérables, d'abord horizontaux et fatigants, puis en grande pente et *rigolants,* tout sillonnés de petits ruisseaux, car la chaleur est excessive.

Marchant, courant, glissant, roulant, riant, enfarinés et mouillés, nous nous dévalons par ces neiges jusqu'en un vallon fleuri, déjà très bas, aux bords du Grand Domeynon (2300 m.). Nous avons déjà descendu 700 mètres. Ce joli lac de Domeynon dort devant nous, agrémenté de gros glaçons blancs et bleus qu'un sommet voisin, la Grande Voudène (2789 m.) lui envoie par-dessus quelques parois à pic. D'enthousiasme, et puisque la descente a été si rapide, un repos sera pris en cet endroit si délicieusement encaissé, pour cueillir des fleurs et pour jouir encore un peu de la montagne chérie. Que cette halte est bien choisie! L'eau du lac, d'une extraordinaire limpidité, reflète la montagne et le ciel; sur sa surface des glaçons voguent doucement au gré de la brise, l'herbe du rivage vient de reverdir, toute nouvelle; des soldanelles et des crocus entourent les plaques de neige qui se meurent à deux pas; toutes rouges de plaisir, les petites primevères farineuses, les pieds dans l'eau, dressent leurs têtes droites au soleil. Profitons! Profitons! Laissons nos infatigables jeter tant qu'ils voudront de grosses pierres sur les glaçons flottants. Ni l'argent, ni la gloire ne récompenseront leurs efforts, mais ils s'amusent, n'est-ce donc rien ?

Oui, amusez-vous, encore une fois; la dernière sonne; d'ici nous allons tomber tout de suite dans la montagne inférieure, qui intéresse à la montée mais ne saurait consoler à la descente ceux qui s'en vont, le cœur tout occupé de glace, de neiges, de lointains infinis, de hauts sommets.

De là aussitôt un joli sentier nous prend et nous conduit rapidement le long de la vallée descendante. Nous filons, filons tout droit sans plus rien dire, non que le temps presse, mais pourquoi cheminer doucement. Vers une première bifurcation de la vallée, le guide nous fait prendre à gauche; par la droite, paraît-il, on irait encore au Lancet. Eh bien! prenons à gauche. Bouvet, il l'avoue, n'a fait ce chemin qu'une fois. C'est assez. Voici La Praz, refuge élevé par le Club Alpin français, au bord d'une pelouse mouilleuse. Un énorme chien, vrai cerbère à crocs, à grognements, garde la maison. L'idée n'est pas heureuse; la sentinelle que voilà pourrait devenir un grand inconvénient pour les touristes désireux d'user en passant de ce qu'on a bâti là à leur intention. Quant à nous, cela nous est bien égal. Vient une seconde bifurcation de vallée. Là, à gauche, un sentier bien tracé, remonte

légèrement, il va passer un col, Bouvet présume que ce sentier sera celui d'Uriage par l'Oursière; il croit plutôt que pour Revel et Domène nous devons, cette fois, rester à droite. Comment ? Il croit, il présume!

— Ferdinand, n'avez-vous point passé une fois par ici ?

— Oui, mais... pas précisément, non, plutôt, quoique beaucoup mieux. Un de mes amis, une fois, m'a expliqué le pays, je le reconnais, je me reconnais très bien.

— Enfin, vous ne savez pas où vous en êtes, quoi! Quelle route connaissiez-vous donc ?

— Celle du Lancet par le lac Blanc.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit là-haut, tout simplement, au lieu de nous laisser le choix ?

— J'ai cru voir que ces messieurs préféreraient beaucoup descendre à Domène, et je n'aurais pas voulu les contrarier.

— Merci! en attendant, nous voilà jolis si nous sommes égarés! La locomotive, elle, n'attend pas. Ce n'est pas tout de courir pour avancer, il faut être sur la bonne route. Une autre fois, soyez donc plus contrariant, Bouvet, et vous serez plus gentil. Enfin, qui sait, peut-être cela ira-t-il *tout de gô* quand

même et, puisque vous croyez, restons sur la droite.

Ici, la pente s'accentue, le torrent que nous suivons commence à tomber en cascadant et nous, sans conviction, de nous glisser comme nous le pouvons, le long des rochers, car il n'y a plus de sentier. Une légère trace se présente; mais elle s'éloigne du torrent; faut-il la suivre ? Après vingt minutes, elle nous ramène plus bas vers l'eau dans une prairie que l'un de nous croit reconnaître.

— J'ai déjà vu cet endroit, dit-il. Oui, c'est bien ça. Savez-vous où nous sommes, messieurs ? Nous sommes au-dessus de la cascade de l'Oursière, et c'est sûr, cette fois.

Doute. Consternation, car au même moment le vent nous apporte un grondement sourd et continu comme celui d'une chute d'eau, plus bas dans la montagne.

— Hein! l'entendez-vous ? C'est l'Oursière. Nous voilà jolis. Quelle heure est-il ? Une heure!

— Une heure! eh bien! prenons du loisir! admirons la belle nature! car nous sommes flambés, nous n'arriverons pas au train

— Que dites-vous là ? Pourquoi ?

— Parce que d'ici, on va à Uriage, parce

qu'il faut quatre heures pour y arriver, parce que d'Uriage il en faut encore une pour la gare la plus rapprochée, parce que un plus quatre font cinq et cinq plus un font six; avez-vous compris ? Parce qu'à six heures le train ne part pas de Grenoble, mais qu'il est à Chambéry. Pourquoi ? dites-vous; je réponds : parce que. Halte et repos! Rendons-nous.

— Bien parlé! Mais si nous ne voulons pas nous rendre, nous ? Si nous trouvons qu'un mauvais procès vaut mieux qu'un bon arrangement. Si nous voulons plaider, tout perdre ou tout gagner. En avant, marche! Ah! que c'est ennuyeux, que c'est *embêtant,* quel tour tu nous as joué, pauvre Bouvet! Prenez donc des guides, ils sont bons pour vous mener perdre! Tout allait bien, maintenant tout est gâté; le plaisir de la course va se changer en regret. Tant pis, puisque Uriage est si loin à gauche, nous n'avons plus qu'un programme : A droite et en bas!

A ce moment-là, il semblait bien que, raisonnablement, tout fût perdu; mais, nous allions le constater, ni la science, ni l'expérience, ni les mathématiques ne sauraient dominer toute la vie. Un horrible mécompte, présentement, nous vexait; il allait devenir, par

notre tentative désespérée, une source de rares et abondantes jouissances. Tout homme aime courir l'impossible. Revenir en gare après une course de montagne, est-ce assez monotone, assez ennuyeux à l'ordinaire; y revenir avec l'idée qu'on joue une partie compromise, une partie pis que chanceuse, est-ce assez piquant ? Les grandes jambes prennent la tête, Bouvet reste en queue; on l'a chargé comme un baudet; vilaine vengeance. Le pauvre homme n'ose se plaindre, il est ennuyé; trop de bonté nuit, c'est son cas; il essuie même quelques bordées superflues. Nous ne marchons plus, nous courons; nous ne courons plus, nous volons! Arrive le pavillon où, au nom et par la grâce de l'Oursière, on écorche honnêtement les baigneurs d'Uriage qui se sont décidés à faire un exploit et sont venus jusqu'ici. Le tenancier nous explique que nous pouvons encore gagner Revel en trois heures et Domène, en quatre. Il faut pour cela quitter la route qui mène à Uriage et prendre sous bois des chemins de traverse. A droite et en bas, sera notre programme. Et ne point manquer le bon chemin surtout, mais le vrai moyen sera de ne pas le chercher. La nature, à laquelle rien ne supplée, peut suppléer à tout. A droite et en bas.

Toute cette explication n'a pas duré une minute. La course recommence, des buissons elle tombe dans une forêt de sapins et, après avoir hésité dix secondes devant trois ou quatre chemins de dépouille, elle s'engage à l'aventure dans un cinquième. Un secret instinct nous guide et semble ne nous avoir pas trompé. La bonne direction se maintient jusqu'à la lisière du bois; depuis là commencent à se montrer quelques maigres cultures, des châtaigners, des noyers, des chalets, solitaires heureusement, leurs habitants pourraient encore nous égarer. Il n'y a ici qu'une chose à faire : aller droit devant soi.

Moment héroïque. Plus le pays descend, plus la chaleur monte; les pieds sont endoloris et le chemin pierreux; oui, tout pierreux. La fatigue d'hier commence à revenir, mais qu'est-ce que cela ? Nous sommes comme au tapis vert; à la fois joueurs et billes, nous courons, nous roulons à fond de train vers une espérance douteuse. Le cadet de la troupe excite l'admiration. Petit et vigoureux, ce marcheur intrépide réussit à passer premier; il « tricote » avec rage et quand, après tant d'efforts, il se retourne pour voir ce qu'il a gagné et sent venir aussitôt à son visage le souffle échauffé

d'une arrière-garde implacable, son regard humide étincelle; il est reparti. Ainsi passent les secondes, les minutes, les forêts, les chalets, les sapins, les châtaigniers, les noyers. Revel doit venir; Revel n'arrive pas. Il se laisse enfin apercevoir en face de nous, de l'autre côté d'un grand vallon; pour y aller, il nous faudra descendre et *remonter*, quarante minutes au moins et des bonnes. Et Revel n'est pas Domène et deux heures et demie ont sonné! Renonçons, c'est fini, nous sommes battus.

Mais où sont les joueurs qui veulent poser leurs cartes. Une femme s'est présentée.

— Dites voire, bonne femme, pour aller à Domène, faut-il nécessairement passer par Revel ?

— Oui, oh! oui; là, c'est le mieux. Pourtant, si vous n'avez pas peur, vous pourriez faire comme nous autres, prendre ce petit sentier qui vous mènera droit aux écluses, de là tout le long de la montagne, puis par les lacets en descendant jusque vers la papeterie et vous seriez en ville. Comme ça, ça gagne trois quarts d'heure au moins.

C'était le mot de la fin. Nous, avoir peur! Grâce aux progrès de l'hydraulique moderne

et aux sociétés anonymes, nous voilà dans un admirable raccourci, hardie création de l'homme, propriété de la papetèrie de Domène, et, vers trois heures et demie, nous entrons dans la plus jolie auberge de cette petite ville. Le train ne passera qu'à 5 h. 50 minutes. Deux heures d'avance et le temps de dîner. Ce ne sera pas de trop quand en quatre heures et demie d'horloge on a descendu deux mille huit cents mètres d'altitude sur sept lieues de pays. Enfin, c'est fait.

Grand nettoyage à fond. Soupe à l'oignon, côtelettes de veau, salade à l'ail. Sur cette descente folle, on avait tout oublié; la faim et la soif sont à point. Bouvet, bon et fidèle compagnon, se met à table avec nous. Il a senti notre inquiétude, il partage notre satisfaction. Le malheureux, qui, tout le long du chemin et surtout depuis la cascade de l'Oursière, portait une forte charge, n'en peut plus.

— Comment cela va-t-il, Ferdinand ?

— Cela va bien, Messieurs, mais, je l'avoue, je suis éreinté. De ma vie je n'ai tant couru.

— Ah! Ah! Que voulez-vous ? Nous aussi, nous avons notre compte, il le fallait absolument. Nous devons coucher ce soir à Genève. Cela vous fera un souvenir. Seulement prenez

vingt francs et non quinze. Ils sont bien gagnés. Avez-vous péché ? c'est par complaisance. Voyez en nous des amis qui ne vous oublieront pas. Si nous revenons au Rivier pour faire les Grandes Rousses, c'est à vous que nous nous adresserons. Allons! buvons aux chamois qui courent là-haut dans la lumière et la liberté! Que Dieu nous donne de revoir ensemble, encore une fois, toutes ces grandeurs.

A 5 heures et un quart, l'omnibus, oui l'omnibus, qu'on nous pardonne cette faiblesse, nous emportait de Domène à la gare.

Notre entrée fit sensation. Là, sur le quai, sont quatre ou cinq voyageurs, gens de la plaine, gens de l'endroit peut-être, petits hommes, petites cervelles. Nous détonnons dans ce milieu. Sac au dos, le corps raide, la jambe tendue, la figure enluminée par le vent des hauteurs, les yeux échauffés, les souliers rouges et boueux, piolet en main, tout à l'avenant, nous partons tout à coup, comme des fous, en grands éclats de rire, au souvenir de quelque incident grotesque. Nous clignons de l'œil parce que « ça y est »; puis nos traits deviennent subitement rêveurs, un souffle d'idéal nous a

touchés, une larme d'émotion ou de regret vient perler sur nos paupières.

Un naturel :

— Ces gens ont bu.

— Qu'est-ce que vous dites, bonhomme, nous avons bu ? Ecoutez la réplique.

— Hier soir, *vers 10 heures,* lorsque après un piquet fait au Cercle vous passiez un bonnet de coton et gagniez le lit conjugal, nous arrivions, *nous,* chez le pâtre provençal enveloppés de silence et de solitude, doucement caressés par la reine des nuits. *Vers minuit,* lorsque, bien repu, vous ronfliez en rêvant de poulets et de melons cantalous, nous entrions, *nous,* à tâtons dans le Refuge de Belledonne, affamés, altérés; nos coups de hache couraient le long des parois du Pic et réveillaient leurs échos endormis. Ce matin, *vers 6 heures,* lorsque vous luttiez contre la vie pour accorder un dernier somme à votre corps alourdi, nous étions, *nous,* suspendus dans les couloirs, en équilibre sur la neige, le talon immobile et raide pour ne pas glisser, défendant notre vie contre la nature aveugle. A *neuf heures,* lorsque vous preniez le café au lait, dans votre salle à manger, remplie de mouches, fixant votre œil vide sur un plafond sale et quatre murs

enluminés, nous étions assis, *nous,* sur la Croix de Belledonne; bien au-dessous broutaient les chamois et plânaient les aigles et, dans l'immensité vivante du ciel et de la terre, s'en allaient nos regards de terreur, de confiance, d'admiration, de tristesse et d'amour. Vers *onze heures,* lorsque vous vous faisiez raser, laver, pommader, pomponner, en avalant les cancans de la localité, nous glissions, *nous,* sur la neige fondante, de l'idéal à la réalité. A *une heure,* lorsque vous preniez votre second repas, tranquillement, au frais, avec les stupidités de la gazette du jour, *nous,* nous luttions contre la distance, contre la chaleur, contre la fatigue, contre nous-mêmes, déchiffrant à la course le livre divin de la nature, tout embaumé de poésie et de vérité. Et nous voici, maintenant, vous et nous, côte à côte sur le quai d'une même gare, vous, tout confit de votre importance, de votre moustache cirée, de vos gants, de votre badine, de votre cravate, de votre joli linge, de votre cure-ongles en écaille, nous fiers de porter la grossière livrée de la montagne, la cocarde de l'Alpe. Nous avons bu parce que nous rions, parce que nous pleurons, parce que nous rêvons... Oui... nous avons bu... d'une eau que vous ne goûterez ja-

mais. C'est une eau pure qui enivre. Nous avons bu à la source de la solitude, de la liberté, de l'énergie, de la montagne éternelle... Ces gens ont bu... Vous n'avez jamais trempé vos lèvres à cette source-là, vous, hein! que diraient les petites maîtresses si votre nez était brûlé, si vos mains étaient rouges, si vos souliers étaient sales ? Vous êtes plus sage que nous... C'est vrai! à chacun son lot, ne regardez pas plus haut que votre esprit, cela vous donnerait le vertige. Voici du feu; allumez votre cigarette et... fichez-nous la paix.

Ainsi se termina notre Belledonne. Toute une vie en deux jours, une vie, image de la vie qui, elle aussi, après les préliminaires inévitables, s'éveille sur la hauteur, à 20 ans, dans les splendeurs de l'espérance, de l'idéal, de l'amour, dans les élans d'un sang généreux et chaud... qui, elle aussi, par les émotions passagères, par les rencontres aimables, les occasions manquées, les erreurs funestes, les fatigues indicibles, les triomphes éphémères, se précipite, va sombrer tôt ou tard froidement sur un lit solitaire (le mourant est toujours seul) et se dissoudre enfin, selon le monde et l'apparence, dans l'enfouissement du tom-

beau... qui, elle aussi, commence de la sorte bien haut, finit bien bas mais pour recommencer, plus exactement pour continuer ailleurs. Telle fut notre Belledonne à la course. Ici, le tombeau fut un wagon. Mais depuis longtemps il a lâché sa proie. Et petit bonhomme vit encore.

Tout est vrai dans le récit que nous venons de faire. Tout, sauf en un point où l'exact et le vrai ne pouvait s'accorder. A ceux qui le voudront, nous le laissons deviner. Ce n'est pas bien difficile. Mais là n'est qu'un détail. Qui ne reconnaîtrait le vécu en toute l'évolution que nous venons de suivre. Une volonté humaine venant on ne sait d'où, aussitôt l'Adversaire se lève, pour la rendre à la fois plus énergique, plus vivante et plus récompensée. Une contradiction s'établit entre l'homme et les choses, entre l'homme et l'homme. L'Adversaire ici, c'est l'orage, c'est Baroz, c'est la vieille, c'est la nuit, c'est le sommeil, c'est la douceur du matin qui mitraille, c'est une fantaisie maladroite, c'est Bouvet lui-même, auxiliaire d'abord, trompeur ensuite, c'est l'heure du train supposée, c'est le moqueur sur le quai. Pour faire cueillir le fruit à celui qui a

voulu l'arbre, il faut que tout cela contrarie, complique, compromette l'entreprise. La vie est dans la lutte, sa joie est dans la victoire. Rien ne s'affirme bien que ce qui a été d'abord nié. Voilà le cachet du vrai, la marque du vécu. Ce n'est pas ainsi qu'on invente. L'expédition vive, énergique mais nullement surnaturelle, ni même extraordinaire, a été faite telle quelle par quatre alpinistes qui ne sont pas davantage des extra, un étudiant, un fabricant de registres, un *idem* de boîtes à musique, un de ces hommes noirs qui disent parfois de bonnes choses. Ces gens, assez bourgeois, pourtant, ces gens... ces gens... n'ont jamais regretté leur tentative, leurs fatigues, leurs souffrances... quelle chance ils se sont faite... ils ont bu.

18 décembre 1884.

Un coucher de soleil au Salève.

Le 21 juin 18..., le jour m'est resté, l'année m'échappe — j'étais jeune alors, et j'errais sur le Grand Salève, montagne si chère aux Genevois qu'ils en prennent, ainsi que des pommes de terre, à toute sauce. Et toujours elle leur paraît bonne : toujours la montagne; la sauce, pas toujours.

En 3 heures, de leur ville, les plus alertes atteignent ce sommet et se trouvent là, comme suspendus à 1400 m. d'élévation, hauteur déjà sensible, entre le Jura et les grandes Alpes. Par un temps propice, ils distinguent tout dans leur petite patrie, villes, villages, eaux, forêts, champs, routes poudreuses; avec un bon télescope, ils reconnaîtraient sûrement leurs amis sur le quai des Bergues ou sur celui du Léman.

Dirigent-ils plus haut leurs regards, ils relèvent aussitôt d'innombrables sommets sur des lieues et des lieues carrées d'étendue; oui, mille lieues carrées peut-être si nous comptions 50 sur 20. Un vaste horizon, n'est-ce pas ? qui, joint aux gazons alpestres seuls établis sur le plateau large et découvert de la montagne isolée produit l'illusion d'une altitude bien plus grande et le plaisir s'élève d'autant.

Les pentes du Salève sont très variées. Douces et buissonneuses vers le sud et l'est, elles se transforment, vers l'ouest et le nord, en gorges inabordables, en précipices affreux qui, par étages successifs, vont rejoindre directement la vallée du Léman et les lieux cultivés. De ces abîmes sort un parfum de terreur et de mystère qui attire la foule; plus d'un imprudent y a déjà perdu la vie. Bref, au Salève, on en a pour tous les goûts. Aussi, par les beaux jours d'été, par les nuits étoilées, par les brouillards de l'automne, par les neiges de l'hiver, aux premiers éveils du printemps, quand fleurit ou la gentiane, ou le muguet, ou l'orchis, plus tard, quand dans la plaine la grappe vient tomber au pressoir, par les routes et par les sentiers, par les rochers, par les buissons, partout et toujours, le Salève est pris d'assaut :

Salève rôti — en friture — au bouillon — au vin — à la sauce blanche — à l'étouffée, servi chaud ou froid, sur commande, impromptu, aux bandes, aux solitaires, aux bons papas, à leur nichée, aux amoureux.

Ce 21 juin, j'étais sur le Salève, tout seul.

Un gros orage venait de s'effondrer sur la montagne et, comme il arrive volontiers en cette saison-là, s'était presque aussitôt si complètement dissipé que mon oreille entendant encore les derniers roulements du tonnerre, déjà il ne restait plus de toute cette tempête qu'une sérénité incomparable de l'atmosphère et sur le gazon bien vert d'innombrables gouttelettes, étincelant aux rayons du soleil couchant. La plaine et les Alpes étaient parfaites; pour ouvrir les grands horizons, rien ne vaut un peu de tapage, un bilan déposé, une bonne liquidation. Ce soudain revirement du temps me surprit et me tenta. Comprenant qu'il y avait en cette occasion quelque chose à faire, je me détournai de ma route et m'acheminai tranquillement par la pelouse vers le point culminant du grand mont. En 25 minutes, il était atteint. Le roc jaune, ailleurs gris ou noir, affleurait en certaines places. Je choisis un en-

droit où, sur la pierre déjà essuyée, il fût possible d'échapper à l'humidité, et, moitié assis, moitié couché, je m'y installai le plus commodément possible, décidé à rester là tranquille jusqu'à ce que nuit s'ensuivît.

Je réalisais ainsi une vieille pensée. Idée malencontreuse, idée bizarre, toquade si vous le voulez. Chacun prend son plaisir où il le trouve. J'aime le coucher du soleil; je l'aime parce qu'il me fait mal. Encore une fois, on ne discute pas des goûts. Bien d'autres que moi, errant sur les hauts pâturages, attardés dans les rochers de quelque cime périlleuse, loin de la maison, plus loin encore de la patrie, ont prêté une oreille pieuse aux adieux du jour qui s'enfuit. Quelle mélodie! J'allais l'entendre à mon tour, moi tout seul, loin de tout et de tous, sur ce Salève aimé, sur ce sommet que j'avais déjà si souvent foulé jadis en douce et joyeuse compagnie, dispersée aujourd'hui pour jamais. Des souvenirs allaient me revenir en foule, avec eux les émotions profondes qui font rire et pleurer l'âme. Comme un écolier qui secoue la branche du pommier inclinée vers le chemin et regarde si « l'homme » le voit, j'avais surpris l'occasion propice, longtemps rêvée, et je jouissais, rien qu'à penser, que

peut-être ainsi je trompais la destinée par un larcin bien pardonnable. J'allais avoir, enfin, mon coucher de soleil, à moi, à moi seul, à loisir, sans être importuné par des gens que le souper préoccupe, que la route du retour inquiète, qui prennent peur des ténèbres parce qu'elles vont couvrir la montagne et cacher le chemin. Et après ?

Mais suis-je bien seul au moins ? Vérifions.

Oui, ma solitude est complète. Aussi loin qu'on aperçoit les croupes herbeuses de la montagne, jusqu'au chalet en apparence inhabité à l'ouest sud-ouest, jusque vers les grands précipices du nord qui tombent dans la vallée; et plus près, ici, vers cet entassement de rochers sidérolithiques, personne, absolument personne pour gâter mon plaisir, pas un être vivant. Ah! la bonne affaire! je ne serai pas dérangé. Trompé par l'apparence, me voilà donc assis de nouveau, content, sur mon rocher.

Immobile, le soleil au dos, les Alpes en face de moi, attendant le moment suprême, je contemplais. Mon regard allait sans hâte et sans cesse d'une cime à l'autre, de la Tournette au Charvin, à la Pointe percée, au Mont-Blanc; de là, descendant à droite, je touchais Tréla-

tête, le Miage, l'Aiguille de Saussure; revenant à gauche, j'effleurais celles du Midi, de Charmoz, de Blaitières, du Géant, je restais accroché à la Verte, qui est blanche et grise, tout cela brillait, scintillait, s'élevait, éclatait d'or et d'argent dans le ciel bleu. Fait étrange, inattendu, tout cela ne me disait rien. J'avais compté sans mon hôte; l'inspiration ne venait pas. Quand on dit à la nature : je t'écoute, alors bien souvent elle se tait. Cherchez les émotions, elles s'enfuient. Singulière contradiction des choses et de l'homme. Mon regard courait en vain à travers cette étendue pour l'instant et pour moi vide, vide de tout, de toute vie, vide de Dieu et le dirai-je ?

Faute de mieux, je me sentais attiré peu à peu vers ces grimaces que tout alpiniste connaît; on se penche un peu, encore un peu davantage, encore plus. On finit par avoir, sinon les pieds en l'air, du moins la tête en bas. A chaque position le flux du sang se modifie au cerveau, le paysage alpestre change de couleur, de profondeur, de sens. Mais se donner à ces singeries-là, ne prouve qu'un point : le charme est rompu. Rien n'attire plus que ce qui est grand, rien ne fatigue plus vite. J'en faisais l'expérience. Et plutôt que de tomber

dans une aussi basse profanation, je préférai détourner mes regards de ces Alpes sublimes ou trop belles ou trop froides pour mon cœur et je m'aperçus... que je n'étais plus seul.

Dans le rayon de soleil qui rasait mon épaule et encadrait en passant mon chapeau, là, à peine à un mètre de moi, sur la droite, était venu se ranger un escadron de petites mouches, moucherons plutôt, éphémères en tout cas : qu'y faisaient-ils ? Suspendus immobiles sur la prestesse de leurs ailes invisibles, ils fixaient le soleil. Tout à coup les uns tombant, les autres s'élevant avec une inconcevable rapidité, ils échangeaient leurs positions et reprenaient leur immobilité. Ils jouaient et regardaient tous et toujours à l'Occident. Telle me paraissait du moins la direction de ces petits êtres car, en toute vérité, je ne savais bien ni où était leur tête, ni où se trouvait leur queue, ni même s'ils en avaient. Je ne distinguais que des points microscopiques filant, se fixant sans méthode, sans ordre et c'était tout. Evidemment, ils buvaient à la source de vie. Impuissants à suivre le soleil qui, le matin, les avait éveillés du grand sommeil, loin duquel ils allaient retomber au néant, les yeux grands ouverts, ils le regardaient fuir devant eux. Igno-

rants des ténèbres, instinctivement ils cherchaient, mais en vain, à saisir une dernière goutte de lumière qui les illuminât pour toujours à travers l'obscurité sans fin. Inconsciente, inutile aspiration! Tout retourne en son lieu.

La poussière est à Dieu, le reste est au néant[1].

Déjà, de minute en minute, les premiers touchés par le destin traçaient une dernière droite vers le gazon mouillé. Que devenaient-ils ? Encore vivants sous les brins d'herbe verte ? ou morts au cœur de la gentiane bleue, reine de la montagne, déjà presque fermée parce qu'elle aussi ne veut pas voir la nuit ? Pauvres insectes! Pauvre fleur! vous n'êtes que des éphémères, éphémères pour moi qui suis éphémère également, et ces solides rochers, et cette montagne antique et cette vieille terre et ce soleil immuable, éphémères aussi! Tous éphémères pour Dieu, devant qui mille ans, mille siècles sont un jour. Ah! durée éternelle en qui le temps entier s'absorbe comme au désert la goutte d'eau, que penses-tu de nous tous qui passons en un instant ?

[1] Lamartine : *Le Désespoir*.

On le comprend. Il me fallait une diversion. Les Alpes ne m'avaient rien dit; ces insectes, cette fleur m'en disaient déjà trop. Je me levai... trop tard, un nouvel acteur me saisissant entrait en scène. C'était... mon ombre.

Sur la montagne, là, devant moi, se profilait nettement une silhouette d'homme à la tête découverte. J'avais ôté mon grand feutre gris pour chasser l'émotion et sentir mieux l'air frais du soir. Cette ombre, encore ferme dans ses contours, s'allongeait et cotonnait d'instant en instant. On se voit toujours plus grand qu'on n'est. Plus on se regarde et plus ça pousse. Et plus on se voit grand, moins bien l'on se distingue.

Ceci m'intriguait spécialement : autour de la tête de ce fantôme rayonnait sur l'herbe humide et verte comme une auréole de lumière blanche, disons le mot : une auréole de saint.

Je vous étonne; tout d'abord je fus moi-même étonné.

Pourtant ce phénomène n'avait rien en soi que de naturel. Effet de contraste, de réfraction, il se réalise souvent et s'explique ainsi. Les gouttelettes de rosée, d'humidité, accrochées aux brins d'herbe verte, renvoient au

spectateur la lumière blanche, d'autant plus blanche qu'elles sont à proximité de l'ombre de sa tête et qu'elles se trouvent plus rapprochées ainsi de la ligne droite qui, partie du soleil, passe idéalement par ses yeux pour aboutir au sol. De là, la symbolique orientale. La tête à auréole est celle du prêtre, du prophète, du médiateur, du saint, qui se dessine d'autant plus brillante qu'elle se trouve plus au centre entre le soleil et la terre, entre la source de la lumière et le séjour de l'obscurité, entre le monde et Dieu. Cette théorie m'est venue depuis en reproduisant le phénomène, en approfondissant ses conditions. Je vous la livre aujourd'hui.

Retournons. Sur le Salève, je ne songeais guère à tout cela. Portant ailleurs mes pensées : C'est ainsi, me disais-je, qu'on se voit volontiers une auréole que les autres ne voient jamais.

L'ombre s'allongeant rapidement : Après tout, ajoutais-je, qu'importe l'auréole de la gloire, de la vanité, de l'illusion. L'ombre et l'homme aussi, qui n'est qu'une ombre, s'en vont où toute auréole disparaît. Cela ne compte pas, cela passe trop vite.

La mienne n'était déjà plus. Déjà mon ro-

cher obscurcissait tout l'alpage. Et moi ? et mon ombre ? où suis-je ?

Encore quelque part, sans doute. Au loin, géant immense, dessiné sur le Roc d'Enfer, ou la Pointe Marcelly, ou le Buet, que sais-je ? peut-être déjà là-bas, là-bas sur l'infini du ciel. Illusion! nulle part. Au loin ce qui est grand, grandit encore; ce qui est petit disparaît bientôt. Dans l'entrecroisement de la pénombre envahissante, seule la logique me retient, la réalité me repousse sans retour. Là-bas, là-haut, je ne suis plus.

Et le soleil! où en est-il ?

Coup d'œil en arrière.

Il a bien marché; il va toucher, à l'horizon, les crêtes du Jura. Mais! Mais! d'où vient sur ma propre montagne cette apparition fantastique ? Un char! un train de char rustique, aux roues basses et sales, traîné par deux bœufs qui s'en vont à pas lents. Là-dessus, ni paille, ni fumier, ni foin, chargement ordinaire d'un tel équipage, mais une caisse de cabriolet ou quelque chose d'approchant et, trônant sur les coussins, une statue triste et pensive à la dernière mode de Paris, sous un grand parasol rouge. Un bouvier en sabots, armé d'un aiguillon, conduit la marche.

Rêve ou réalité, cet ensemble bizarre passe-t-il ainsi chaque soir sur la montagne inhabitée, image de la vie humaine qui grimace et grince, traînée par la bêtise, conduite par la grossièreté, vêtue à travers le temps et l'espace d'oripeaux, de caprices et, malgré tout, nourrie aussi d'esprit et d'idéalité ?

Mascarade silencieuse et parlante, ce tableau vivant cheminait lentement, avançait vite; déjà s'approchant du soleil, il entrait dans l'éclat du couchant. Je le regardais encore et quand j'aurais voulu le mieux voir, je ne le voyais déjà plus. Il me fallut fermer les yeux, les couvrir de ma main. Lorsque je me hasardai de nouveau, ce char et le soleil avaient tous deux disparu!

J'ai vu cela de mes yeux. Là, tout vrai, je l'ai vu; le conteste qui voudra! J'en ai bien vu d'autres et vous aussi. Seulement nul ne dit tout.

A cette fois, quoique immobile sur mon rocher, j'étais parti. Mon être intérieur, tout à l'heure insensible, vibrait de sentiments tristes et plaisants. Un rire nerveux, sarcastique, s'ébauchait en moi avec des larmes. Où les Alpes n'avaient rien pu, ce char, cette auréole,

ces éphémères avaient jeté l'étincelle. Debout, depuis que j'avais regardé fuir mon ombre, je devais rester encore longtemps en cet endroit, je ne devais plus m'y rasseoir.

En vain je voulus revenir au spectacle tranquillisant des Alpes éternelles.

Horreur! elles vont mourir.

Toujours belles! oh! oui! toujours belles, plus belles que jamais. Seulement, il est trop tard pour jouir encore d'elles. Les glaciers empourprés relient partout au violet sombre des vallées le bleu profond du ciel. Mais ces couleurs sont celles de la danseuse épuisée que la valse emporte aux bras du bien-aimé; elle tourne, elle tourne enivrée, elle croit tourner longtemps encore, elle veut tourner toujours et déjà celui qui mène la danse a frappé son lutrin d'un petit coup sec et répété : la fin a commencé. Ce qui éclate là-bas c'est la fièvre où, pour finir, la vie s'exalte et s'exaspère. Ah! le moment vient... voici les chaudes lueurs remontent, le violet, le blanc gagnent, gagnent... Seule la dernière cime... Silence.

La rougeur reparaît, court partout en frissonnant du Pelvoux aux Diablerets. Va-t-elle durer ? Non... c'est fini. L'éphémère a disparu comme une ombre, la gentiane est fermée,

l'Alpe dort froide et décolorée. C'est fini, bien fini, cette fois pour longtemps.

Et moi, moi qui dure plus que ce qui passe vite, moi qui passe plus que ce qui dure longtemps, entre tous ne suis-je pas le plus malheureux ? Je les sens durer, je les vois périr. Je sais, ils ne savent pas.

— Eh bien! non, cela me va, je suis content. Tout périt! tant mieux, puisque je dois périr moi-même. Bravo, maître du monde, hasard ou molécule, un jour la débâcle sera générale, rien ne survivra, bravissimo, qu'il y ait au moins égalité, s'il n'y a pas justice. Entendez-vous, pauvres humains, mes frères, dont j'entrevois au loin dans la plaine les humbles abris, vous qui luttez, vous qui souffrez, vous qui pleurez là-bas, laboureurs qui, rompus de fatigue, le gilet au bras et l'outil sur l'épaule, retournez à pas lents vers le grabat qui va vous refaire pour le supplice de demain — vous, mères de famille, dont les regrets et les soupirs s'en vont lentement avec la fumée du foyer familial, s'évaporant au gré de la brise du soir — et vous, morts chéris que je sens vaguer autour de moi dans l'ombre comme tout à l'heure les éphémères dans les rayons du jour, vous dont la beauté n'est plus, dont

l'éphémère réalité s'est évanouie, vous dont un jour j'ai baisé les joues froides et décolorées, violettes et blanches comme ces immenses glaciers, vous qui, comme eux, m'avez quitté, me regardant mais sans rien dire, écoutez : Votre revanche viendra, nous passons, mais tout passe, nous tombons mais tout tombe, nous périssons mais tout périt. Cette nature, qui doit fleurir un jour sur vos tombes, elle aura sa tombe aussi. Ces Alpes éternelles! La consomption les dévore, elles s'en vont par pièces et morceaux. Ce soleil éclatant! chacun des rayons qu'il nous lance épuise sa vie, abrège son avenir. Ces étoiles même! soleils de l'espace, tomberont du ciel, « on les cherchera, elles ne seront plus ». Le ciel et la terre seront pliés comme un manteau. Elle vient, la nuit des nuits qui doit bientôt tout parfaire dans le néant. Vive la mort! Gloire à Dieu!

— Qu'ai-je entendu ?

Un son monte de la vallée, il vient de la Mure; c'est l'angelus.

O homme, écoute et comprends. Ce qui passe affirme et démontre ce qui ne passe pas. Le fleuve affirme l'Océan; le rayon démontre le soleil, la nuit fait éclater le jour. L'Océan, le soleil, le jour posent Dieu. Et l'homme ? Si

l'esprit sort de la matière, la matière est donc sortie de l'esprit. Les extrêmes se touchent : l'être pensant est le dernier mot du monde. Mais l'Alpha est plus grand que l'Oméga. Il commence tout, il vaut mieux que tout. Que la fin se prosterne devant le commencement, l'homme devant Dieu. C'est l'angelus.

La foi est plus que la vue. La foi c'est la vue de l'esprit. Ouvre les yeux, crois, espère, lutte, accepte. Si tu ne peux autrement, être éphémère et pensant, n'adopte aucune religion; mais vivant, crois, espère, accepte, reste fidèle à la religion même. Dans un matin, non dans la nuit, tout commença; dans un matin, non dans la nuit, tout s'accomplira. Tout passe et tout reste. Rien ne se perd. Ni les molécules de la matière, piédestal du monde visible, ni les âmes, molécules du monde invisible, enfantées à travers le temps par l'Eternelle Volonté dont la croissance, l'accumulation, la libre communion réaliseront un jour l'apothéose de l'Univers entier. C'est écrit dans ce grand Livre et, cherche bien, dans ton cœur.

L'angelus avait fini. La nuit accourut toute sombre; avec elle, touchant appel, les lumières des plus lointains villages, commencèrent à scintiller sur le noir mat et triste des coteaux

et, touchant symbole, les étoiles, toujours plus nombreuses, pointèrent vivement sur le noir transparent et riant du ciel. Elles me disaient avec tendresse : Oui, crois-nous, crois-toi toi-même, c'est la nuit qui passe, le jour est éternel.

Je crus, ne suis-je pas né pour cela ?

Longtemps encore, je fus là, debout et pensif. Après la crise, le repos. Je n'osais pas m'asseoir devant la grande nuit étoilée et les petites lumières du hameau. Oh! comme j'aurais voulu pourtant avoir un bon manteau et, personne ne m'attendant nulle part que Dieu dans le ciel et mes morts au tombeau, m'envelopper bien, me coucher avec le sommeil et dormir là jusqu'à l'aube du jour, du jour nouveau de la terre; encore mieux, du jour éternel. Impossible; il fallut partir, le froid de la montagne commençait à me prendre.

Me voilà donc chancelant d'engourdissement, d'exaltation, de mélancolie et descendant à travers les buissons qui me fouettaient le visage, et par les sombres sapinières. Je glissais parfois sur l'herbe du sentier invisible. Mon fardeau était lourd, j'emportais en moi tout un monde et je n'en voulais rien perdre.

Au premier village, quelle heure était-il ? dix heures, onze heures peut-être, un bruit de tabagie vint jusqu'à mes oreilles, il me dégoûta. Plus loin, sur les escaliers de la montagne par lesquels j'allais entre deux précipices, celui d'en haut et celui d'en bas, un cri retentit; je m'arrête : c'est l'appel de la chouette. Elle appelle, elle crie, elle ne sait rien, elle n'a rien vu, ni de la vie, ni de la mort. Qui viendra ?

Plus bas commença le bruit continu d'un gros torrent, l'Arrrrv — disaient, il y a trente siècles, les Celtes enfants — qui, des glaciers du Tour, d'Argentières, de Talèfre, du Géant, des Bossons, emporte au Rhône et à la mer l'usure du Mont-Blanc.

Une heure après, je rêvais dans mon lit. Un cimetière! un convoi funèbre! de la tombe un papillon magnifique s'élevait qui disparaissait dans les cieux!

Je m'éveillai.

Minuit sonnait.

Le temps de compter, de me retourner et... ce fut fait jusqu'au matin.

18 juillet 1885.

A travers les Bornes.

Pauvre pays que les Bornes! à deux pas de Genève, entre le Salève et les Grandes Alpes, un coin perdu! Quelques routes maintenant, mais pas plus de voyageurs que naguère; des habitants mais pour ainsi dire point de villages; tout est en maisons isolées de çà, de là; encore de vraies chaumières, sous le chaume; des chiens hargneux et pelés qui font regretter les loups; partout la pauvreté; beaucoup de bois chétifs, sauf les sapinières qui, par places, prospèrent; le terrain est froid; des bruyères, de mauvais gazons, ceux qui végètent bas sans jamais donner une vraie pâture; quelques maigres cultures; pas de pittoresque, au milieu de la Savoie si belle; nulle grandeur que, l'hiver, dans les montagnes de l'horizon. Enfin, quoi! ce sont les Bornes. Les villageois des alentours

méprisent ces lieux déshérités; ceux qui y vivent, n'y tiennent que par habitude, un rien les entraîne ailleurs, à la recherche du mieux. Et il y en a, comme cela, une dizaine de lieues carrées.

Qu'allions-nous chercher, dans les Bornes, en avril 1887, le jeudi de la foire aux agneaux? Chercher! mais rien; uniquement une promenade, au petit bonheur, en pleine liberté, pour l'air, la distraction, moins encore, pour le simple mouvement. Un programme était pourtant dans notre tête, c'était de passer tout à travers le pays, de Chévrier près la Roche, halte du chemin de fer P.-L.-M., jusqu'à quelque col marqué dans la chaîne du Salève, d'où l'on aperçoit la grande vallée du Rhône et le canton de Genève.

Et qu'avons-nous trouvé ?

On va le voir; peu ou beaucoup, selon les goûts.

De Chévrier à la Chapelle Rambaud, première étape, ce fut court. Pour ce trajet, un lièvre bien lancé ne mettrait que 5 ou 6 minutes, guère davantage; un loup en prendrait 15; des hommes y resteront facilement une heure et demie. Du reste, en fait, par un vrai

pays de lièvres et de loups; des haies, des bois, des ravins. Pas de chemin direct; il faut se jeter à travers les pentes, car la Chapelle Rambaud est le point culminant des Bornes. Et aujourd'hui que le ciel est gris et le brouillard par-ci par-là, l'on ne sait bientôt plus ni d'où l'on vient ni où l'on va; le nord est perdu. A qui n'est pas trop dégénéré de la sauvagerie primitive, il reste le flair de la direction. Et à chacun d'ailleurs la liberté et le plaisir de s'égarer — certainement, pour avoir celui de se retrouver — peut-être.

Ce jour-là ce fut délicieux, dans l'inconnu et l'inconnaissable, le long de ces pentes, à travers les prés froids, les bruyères éraillées, les maigres jachères, les bois sans profondeur et sans mystère. Vers certaines haies, orientées au midi, des primevères s'étalaient déjà. Fleur un peu lourde, dont le jaune soufre tourne facilement au jaune pâle et sale, la primevère pousse ragote sur une grosse touffe verte où les corolles ouvertes font vite paquet. On la regarde pourtant et on l'aime parce qu'elle est la première et crie, en la devançant, l'arrivée du printemps. Mais les scylles qui se dressent à côté, encore rares, sont mieux, décidément mieux. Fleurs tristes, chétives, mélancoliques,

lilas qui passe au rouge-lie par ici, et là, au bleu, des couleurs pâles, une tige frêle, un air penché, leur tiennent lieu de beauté.

Plus intéressante encore est aujourd'hui la ramure des arbres. Les lourdes frondaisons ne sont pas encore venues. On saisit nettement la branche dans son profil et son caractère, tantôt légèrement parée par la fraîche verdure du renouveau qui pointe, tantôt encore interprétée par les témoins jaunis de l'automne, qui n'ont pas voulu s'en aller, tantôt burinée sec et dur, comme un dessin de Michel-Ange sur l'acier d'un ciel brumeux, avec cette légende aussi invisible que claire : dans la mort, je vis.

Quel poème en ces lieux déserts! quelle richesse sous cette pauvreté! quelles voix au sein de ce silence!

Ah! la nature, ici comme ailleurs, comme partout, parle à l'homme qui sait la regarder, si bien que sans plus de bruit qu'elle, au fond cet homme aussi lui répond. Que je voudrais savoir seulement tous les dialogues inconnus qui, dans ce seul et nul pays de Bornes, se sont jusqu'ici tenus entre la Grande Mère et son pauvre Benjamin, depuis que le Monde est Monde et que l'homme est au milieu. Ce serait bien curieux, bien poétique et bien révé-

lateur surtout, car les habitants de ces solitudes, qu'on les nomme Bornands, Bornés, Bornards ou Borniclars, n'en sont pas moins, sinon toujours des hommes comme les autres, ce qui devient fatigant à la fin, au moins assez souvent des hommes comme eux-mêmes et cela vaut beaucoup mieux.

Nous allions nous en apercevoir.

Une heureuse veine nous avait amenés tout droit à la Chapelle Rambaud, drôle d'endroit dans un drôle de coin. Il n'y a que trois maisons au « chef-lieu », une façon de cabaret, dite auberge, appuyé contre un bois, deux minutes au delà la petite chapelle et le logis du desservant. Quelque part dans le voisinage, une école a poussé récemment; je dois l'avoir vue une fois. Total trois ou quatre toits. Tout le reste du pays s'égrène dans les bois.

La chapelle, elle, ne compte plus maintenant; pour la réparer on l'a tout à fait gâtée; mais naguère! quelle chapelle!

En vieillissant toujours elle était devenue superbe. La nature et le temps avaient tout fait. L'édifice trapu, lourd, bâti comme un escargot, aux contre-murs massifs, aux fenêtres étranglées, s'était peu à peu transformé en un sanc-

tuaire étrange, d'autant plus beau peut-être qu'il avait été plus laid. Question de parure, affaire de toilette.

A l'extérieur, de sa main patiente, le temps avait jeté sur le crépi grossier, au grain fort, comme on n'en fait plus, toutes les nuances du gris, du gris blanc, du gris noir, non sans calcul et non sans charme. Ailleurs il avait fouillé la vieille surface et mis à nu le squelette de l'édifice, cailloux roulés venus de partout et de nulle part s'enchâsser là dans le mur tranquille, comme des moines fatigués de rouler sur la terre, s'arrêtent définitivement en une chartreuse contemplative. Ailleurs l'artiste génial avait gratté le grain des grès et mollasses et, à la longue, creusé le long des jointures, des cavernes pour les fils infiniment petits de la grande nature. Celle-ci, accourant, avait tout peuplé d'araignées, de cloportes, de vers, d'invisibles. De place en place elle avait planté son lierre, dont les premières pousses étaient peu à peu devenues d'énormes bras noueux et qui montait, maintenant, arrondissant, cachant les angles ébréchés, encadrant vert les vieilles et ridicules fenêtres, dissimulant où il fallait les outrages du temps. Çà et là, où manquait une pierre, on voyait sortir

une touffe d'herbe, le mal était réparé. Jusque sur le vieux chaume rapiécé, car cette chapelle était aussi une chaumière, reverdissait chaque année quelque promesse vaine de futures moissons. La voyez-vous cette chapelle ? Elle n'est plus; on a changé tout cela.

Tout autour, sur le tertre sacré, contre le saint lieu et comme montant à l'assaut du sanctuaire, du clocher, du ciel, les croix de bois noir marquaient la dernière étape ici-bas des adorateurs d'autrefois. Croix encore droites, croix déjà penchées, croix vermoulues, croix anonymes, que vous étiez parlantes, tantôt joyeuses, tantôt mélancoliques, symboles de ceux qui, après une seule mort, sont *arrivés au delà,* guidés, portés par la souffrance, la leur et celle du Christ et qui ne renaîtront plus au sein de cette nature, qui meurt toujours et renaît sans cesse, mais n'arrive jamais.

A l'intérieur de la chapelle, comme au dehors, tout était misère, harmonie et beauté. Vieux bancs disjoints, vieilles dalles usées, vieil autel fleuri, sous le Christ, en papiers roses et blancs, vieux tableaux-enluminures, le tout essuyé de loin en loin par une main distraite, l'enfant de chœur, ou une main pieuse, le prêtre. Il n'y avait pas de sacristain à la

chapelle Rambaud. Ah! cet intérieur ombré! Quoique je ne sois point catholique, en de tels vieux sanctuaires, toujours Dieu parle à mon cœur. On s'assied là, seul, au bout d'un banc, on fait silence, on s'étudie à calmer les voix intérieures et, tout de suite après que les bruits du monde, cessant leurs derniers échos, se sont perdus et retirés de l'âme, un hymne éclate, une prière murmure, descendue du ciel, s'élevant de la terre, *Natura abhorret a vacuo.* Dieu est venu remplir la place qu'on lui a faite.

Alors, parfois, entre le prêtre qui a vu passer l'étranger. A la sourdine, il va, il vient dans la petite chapelle. A-t-il craint quelque profanation ? Chercherait-il l'occasion de rencontrer un homme ? Mais quand, à la dérobée, il a pu considérer enfin la pâle figure, immobile et douce, du croyant de Dieu, cette figure dont les yeux regardent sans voir, dont les oreilles n'écoutent ni n'entendent, dont les lèvres tremblent sans parler, cette figure sur laquelle coulent des larmes silencieuses, erre un sourire d'intime épanouissement, alors saisi par ce qu'il a vu, il justifie maladroitement son entrée en bougeant une chaise, en plaçant mieux un vase sacré, puis se retire; il se sent

de trop. Dès que Dieu parle à Samuel, Héli devient superflu.

Telle était autrefois la chapelle Rambaud; prise par le mouvement du siècle, elle n'est plus, tandis que le cabaret, lui, singulier contraste, n'a pas encore changé à l'heure où j'écris.

Entrons au cabaret. Toujours la même salle, petite, basse, sombre, avec un trappon au milieu, qui conduit à la cave.

L'aubergiste, toujours Moussy Vouasson, un grand « dépondu », une vraie « ficelle ».

Pour toute décoration, contre le mur, à droite, en entrant, une enluminure encadrée où se trouvent des têtes de républicains célèbres.

— Qu'est-ce donc que tous ceux-ci ? disions-nous un jour à Moussy.

— Ce sont les républicains. Voici Carnot, celui qui règne aujourd'hui, et voilà l'autre Carnot, son père.

— Son père ?

— Ou son grand-père. Quant à ceux-ci, Messieurs, ajouta-t-il en nous montrant Danton et Robespierre... ils ne pratiquent plus.

Ce mot nous est resté : ils ne pratiquent plus;

joli. Chacun a sa manière de pratiquer. Celle de Robespierre et de Danton était... Au reste, citoyen des Bornes, Moussy Vouasson ne sait rien de leurs procédés spéciaux, sait-il seulement qu'ils sont morts ? On le lui a dit. Ces bons vieux ne pratiquent plus et voilà tout.

Moussy Vouasson et ce tableau font, pour qui les connaît, tout le charme de la bicoque. Malheureusement ce jour-là Vouasson se trouvait absent, ou plutôt, nous l'apprîmes plus tard, à la cave, dormant, retour de la foire aux agneaux. Et la mère de toute cette... fabrique d'enfants, car c'en est une aussi, était allée « *aux dents de lion* » laissant tous ses numéros à la garde d'une fille aînée. Pauvre fillette, elle voudrait nous bien recevoir, mais elle ne peut donner que ce qu'elle a et elle n'a rien. Des œufs, des saucisses à quatre sous! Pas même du vin, seulement du marc, trois-six assaisonné.

Un gros paysan, jeune encore, de passage comme nous, est assis dans l'unique chambre du cabaret. Devant lui un verre d'eau-de-vie. Nous nous installons à côté de lui en attendant notre omelette et le reste. Voilà bien du monde

pour un si petit local! Ce solide compagnon a l'air bon enfant, un peu casseur, par exemple; tout à fait le Savoyard entre 25 et 30; quand il est lancé, on dirait qu'il va tout manger, il se contente de boire. Les pantalons dans les bottes, un grand feutre noir et mou coté sur l'oreille gauche, une blouse bleue qui cache tout, tenue du dimanche, celui-ci vient probablement aussi du marché de la Roche. Il ne dit rien; des yeux, il gobe amoureusement son eau-de-vie, puis, lentement, la boit à petits coups, en homme qui ne s'en paiera pas un second verre. Le premier va durer deux heures.

Avec l'omelette et les saucisses que la fillette apporte bientôt de la cuisine, entre du dehors un autre paysan, panier au bras, sur le retour, plus petit, plus mince, qui a déjà perdu le rempli de la première virilité, vrai type aussi. La figure est sèche, affinée, un peu rusacière, Savoyard de 50 et quelques en qui les contacts de la vie ont détruit les pousses de crédulité, vieux cep qui a gelé au printemps mainte et mainte fois, il ne donne plus ni sarments, ni surgeons, jamais.

Cet homme vient évidemment du marché de la Roche, comme l'autre. Moins soigné, à son

âge on ne pense plus à plaire aux filles ou l'on en sait mieux les moyens.

— Bon appétit, Messieurs. — Ah! te voilà, Fanfoué! *te revin de la fouara.* — Jeannette, donne-moi du krik[1].

C'est un causeur. Bon.

Comme j'ai dit sans conséquence : Eh bien! puisqu'il n'y a pas de vin, nous allons boire de l'eau, il se retourne avant de s'asseoir et commence le feu.

— Ça vous gêne, Messieurs. Vous autres de la ville, vous avez l'habitude de boire du vin, mais, chez nous, on est trop pauvre.

— Comme ça, gourmands que vous êtes, en fait d'eau, vous préférez l'eau-de-vie, hein! Vous ne buvez pas tant d'eau non plus, je crois, à preuve que vous nous en envoyez tous les jours à la ville beaucoup, tandis que nous ne vous en retournons jamais.

— Bah! Bah! vous la passez bien aux autres quand même.

Jolie réponse.

Et cela dura deux heures.

Cet homme était plein d'esprit. *D'inducation!* comme ils disent aux Bornes, non. Ni

[1] De l'eau-de-vie.

lire, ni écrire, il ne savait que ce que la nature et la vie lui avaient appris.

Je n'ai pas retenu tout ce qui se dit alors dans le petit cabaret, et j'en aurais souvenance que je me garderais bien de le rapporter ici. Tout n'est pas bon réchauffé.

Je demanderai patience pour deux ou trois détails seulement.

Nous avions abordé la grande politique.

Quand il revient de la foire, le paysan savoyard aime à remâcher cela. Il sait que Bismark est à Berlin; il sait aussi que le Tonkin n'est pas encore pris. La grande guerre de 1870 est toujours dans son esprit. Nous avions dû redire à ces hommes que les Prussiens, alors, selon nous, ont vaincu par la science et la discipline, deux mots un peu grands pour eux. Ils n'en restent pas convaincus; Bazaine a trahi; les chefs étaient des imbéciles; et voilà tout. Seul, le peuple eût été vainqueur. Touchante assurance, pour qui veut la prendre bien et non s'en moquer. Quand un peuple a perdu la foi... en Dieu, il est bien malade, quand il a perdu la foi... en lui-même, il est fini. Fanfoué, le jeune, nous déclare sans broncher qu'il y a par chez eux des hommes, des

hommes des Bornes, quoi! qui n'ont pas tant étudié... et qu'on verrait bien qu'ils ont toutes les capacités dans une affaire comme ça...

— Tenez, ajoute-t-il en m'envoyant mystérieusement et fortement un coup de coude dans les côtes... de quoi je me serais bien passé...

— Tenez, c't homme qui est là devant vous, c'est un malin celui-là, il ne saurait ni lire, ni écrire, mais je vous réponds qu'il mettrait Bismark dedans et qu'il s'en tirerait mieux que Bazaine; quand on connaît le pays...

Le malin, lui, veut bien de la discipline. C'est une bonne chose, il en faut. Il trouve pourtant que le soldat qui vient de tirer à Bonneville sur son lieutenant a eu raison puisque l'officier avait tort. Seulement il ne fallait pas le manquer.

En vain cherchons-nous à lui faire comprendre qu'en bonne discipline, l'officier ne peut jamais avoir tort et que, comme l'infaillibilité du pape est nécessaire à la religion, l'infaillibilité du caporal est indispensable à l'armée. Il ne saurait aller jusque-là.

Peu à peu nous avions remonté le cours du temps jusqu'à l'annexion de 1860, jusqu'à Badinguet.

Le vieux a un souvenir :

— Je l'ai vu, Messieurs, moi, Napoléon III. Nous allions à la foire à Annecy. Arrivés au faubourg de Bœuf avec quelques-uns d'Arbusigny, voilà-t-il pas que les gendarmes nous disent : Courez, courez vite, courez.

— Et pourquoi ?

— Il va passer, il vient de la gare.

— Qui ?

— L'empereur, parbleu.

— Alors on a couru comme des fous. Il y avait là tous ces beaux messieurs d'Annecy, les avocats, les avoués, les procureurs, les juges, les gens de bureau. Ils avaient amené leurs dames, toutes belles aussi et bien mises; ils voulaient les montrer à l'empereur... avec leurs rubans, je crois... qui arrivait en voiture. Et les messieurs ôtaient leurs chapeaux, et les dames agitaient leurs ombrelles. Napoléon était comme ça, tranquille, un vilain nez, un œil... je ne lui aurais pas acheté une chèvre. Avec lui, il y en avait une, toute pâle, c'était *la Jenny* (Eugénie). Et tout ce monde criait : Vive l'empereur! Vive la France! cela faisait un tintamarre comme les baraques n'en font pas à la foire aux cochons, la foire de novembre; ces Messieurs savent bien. Et voilà qu'on entend quelque chose, un cri en l'air de quelqu'un qui

appellerait : I... ou qui éternuerait : Tiou... I... tiou. Chacun lève la tête. Il y avait un vieux à une fenêtre de grenier, vous dites une mansarde, un vieux pelé, mais de la barbe et la moustache à la piémontaise, blanche, un peu jaune sous le nez, une figure dure, par à peu près méchante, un vrai vieux de la vieille, pas *tant* vieux, qui sait ? Quand il a vu que tout le monde le regardait; comme attendant, alors, d'une voix forte : Oui, vive nous! vive nous!

— C'est ce qu'il avait déjà dit. Par apparence I Tiou; en réel : Vive nous.

— Tais-toi, vieille bête, que lui fait un de la *secrète* de Paris.

— Il retape : Oui, vive nous, vive nous.

— C'était comme quand les pompiers font aller le jet sur un chien qui jappe; il file sans rien dire, la queue entre les jambes; il ne fait plus le malin. Fallait voir tout ce monde au faubourg de Bœuf, tout calme, plus rien; le vieux avait éteint les feux, il connaissait la manœuvre. Il avait bien dit, sans rien dire : Vive nous.

— Et Napoléon... embêté.

— C'est nous qu'on disait tout bas : Hein! c'est vrai, ça, vive nous, voilà l'affaire. Vive nous! c'est ce qu'il faut, qu'importe le reste ?

— Brave vieux! je ne l'ai jamais revu. C'est moi qui lui aurais dit : Viens voir par ici, allons boire un verre.

— Il y en a bien qui l'ont nommé. Lavaurel! Cusin! Chevallier! Je ne me rappelle pas. Il paraît que c'était un vieux de Novare, il avait été au feu avec Charles-Albert. Il savait ce que c'est qu'une veste, mais il n'aimait pas changer d'habit.

Ce récit nous avait alléchés.

— Et vous, dis-je à mon gros voisin, vous ne vous rappelez rien, vous ? Vous ne vous rappelez pas l'annexion ? vous étiez trop jeune, si vous étiez de ce temps-là, vous ne seriez pas si joli garçon.

— Oh! que si, M'sieu, qu'on s'en rappelle. La dimanche qu'on a voté, on avait tous été à la messe à Menthonnex. Moi, j'étais grand comme ça, comme cette gamine, j'avais d'abord dix ans. Le curé n'en finissait pas; il tapait sur la chaire, il roulait des yeux. Quand on est sorti je m'étais mis à côté de Bochaton, le grand — tu te rappelles bien, toi, Jean-Marie — le grand des Frênes. C'était ça, un homme, il se baissait, prenait la table entre ses dents et il la levait toute d'aplomb, ah! le bel homme! Je

m'étais mis à côté de lui pour voir ce qu'il m'en manquait encore et lui, qui connaissait mon père, me caressait comme ça, en sortant, sur la tête... ah! le bon enfant.

— Voilà qu'à la porte de l'église le petit vieux, le sacristain de Menthonnex qu'on lui criait : Bi! Bi! et il nous courait après, s'était arrêté là, avec sa vieille redingote noire, la tête en avant, pauvre petit vieux, il se levait sur ses pieds, il agitait les bras et, pour sûr le curé avait prêché là-dessus, il piulait de sa petite voix claire : Vive l'impéré! Vive l'impéré! Vive Napoléon!

Bochaton se retourne, tout rouge, droit contre le vieux, il lui plante sa grosse main sur l'épaule et lui crie, comme s'il avait été vers la tour du Salève, à une lieue :

— Vive le pain! sancr...e...e de fou! Puis il s'en va.

— C'est tout ?

— Je crois que Bochaton m'avait fait peur, avec cette grosse voix.

— Depuis, j'ai souvent pensé que Bochaton avait raison. Qu'est-ce que ça nous fait, à nous des Bornes, les rois, les empereurs ou madame la République. Règne qui veut. Notre affaire, c'est d'avoir du pain. Vive le pain qui nous fait vivre! et pas tant de politique.

Nous étions restés deux heures, là, au cabaret de la Chapelle Rambaud. Je pensais en sortant que si, pour la justice, il faudrait toujours, le cas venu, être jugé par ses pairs, comme le voulait le Moyen Age, pour le plaisir de la vie, il faudrait toujours frayer non avec ses pairs, comme le veut la mode et le qu'en dira-t-on, mais avec ses impairs. On comprend le mot. Jamais le temps ne passe si vite dans un salon où se rencontrent parfois, hélas! des gens contrefaits par la société et moralement difformes, hommes et femmes, que dans un cabaret, quand s'y trouvent des gens nature, sans feinte et sans détour.

— Alors!...

— C'est dit, je ne le retire pas.

Et voilà justement que, passant par la porte, au grand jour du soleil, le plus vieux de nos paysans est pris d'une idée, se retourne et nous regarde.

— Ça vous amuse, Messieurs, d'écouter notre *rustricité* ?

Que répondre ? Nous protestons hautement, cela ne nous amuse pas, cela nous intéresse et nous charme.

Leur chemin, c'est le nôtre. Nous ferons

route ensemble, car ils vont dans le haut de la commune d'Arbusigny, à une heure de la paroisse, et nous devons justement passer là pour atteindre quelque Col qui nous ramène à la vallée du Léman.

Vers la petite chapelle Rambaud, toujours sainte, maintenant trop proprette, nous voyons le presbytère; et dans la cour le curé qui nous paraît en train de faire sa lessive tout seul. Il n'a pas de quoi se payer une servante. Qu'on se représente une telle situation, simple desservant dans une commune aussi petite que grande, grande en pays et petite en humanité, avec trois ou quatre cents francs d'appointement officiel. Combien de casuel par le temps de misère et de République qui court. Je m'imagine que lorsqu'un abbé est trop raisonneur, Monseigneur l'évêque d'Annecy, qui dispose des desservants comme un général, de simples soldats, n'a qu'à l'envoyer à la chapelle Rambaud pour y apprendre la science pratique, gardienne des antiques institutions et servante des vieilles doctrines. Le stage est vite fait par la famine et l'isolement; voilà un philosophe de moins et un prêtre de plus. L'évêque a ce qu'il veut. Il faudra bien qu'une fois nous fassions la connaissance de ce brave curé qui

aime le blanc du linge et probablement le noir de la soutane. Il faut l'espérer pour lui. Enfin l'excellent homme, il respire le bon air. Pour l'heure, nous n'abordons pas Jocelyn; nous nous contentons de ses paroissiens, ceux d'Arbusigny sont presque les siens.

Au delà de la chapelle, le pays tombe peu à peu, les chemins sont passables; par moments, jolis. Nos Bornands se mettent de plus en plus à l'aise maintenant que nous cheminons côte à côte.

Le jeune finit par nous confier qu'en nous voyant arriver tout à l'heure à l'auberge de la Chapelle, à travers champs, mais en costume de ville, la fille et lui nous ont pris pour des rats de cave. Bon rire. Le vieux n'y était pas, mais il ne s'y serait jamais trompé. — Etait-il pas bien facile de connaître tout d'abord que ces Messieurs sont des vrais ?

— D'ailleurs, vous, ajoute-t-il en se tournant vers mon camarade, vous savez, il n'y a pas longtemps que je vous ai vu à Bonneville.

Bonneville est la sous-préfecture du pays, siège de tribunal et tout ce qui s'en suit. On voit qu'il nous cote haut. Pas rats de cave, oh! non; mais pour le moins chef des rats de cave.

— A Bonneville! je n'y suis pas allé depuis dix-huit mois.

— Hé! il n'y a pas si longtemps que ça — clignant de l'œil : Vous y êtes bien allé depuis, voyons.

— Non.

— Que si. Enfin — sans offense au moins — et branlant la tête et toujours les yeux petits pour les avoir fins — enfin, je vous y ai vu.

— Mais pas du tout.

— Ah! c'est bon.

— Mais je vous dis que non.

— Vous savez, vous n'êtes pas obligé de dire oui.

— Mais c'est une erreur. Vous vous trompez.

— Je me trompe. Je me trompe. Non, non, c'est bien vous que j'ai vu. D'ailleurs, ça ne me regarde pas, naturellement.

Il est impayable, ce bonhomme. Comme Galilée, têtu; avec cette différence que voulant que la terre tournât, Galilée avait raison, semble-t-il, tandis que celui-ci a tort. Mais il a vu le monsieur à Bonneville, on ne le lui ôtera pas de la tête. Le bon Dieu voudrait lui prouver le contraire, qu'il le mâtinerait.

Ce qui n'empêche pas que le monsieur n'a

pas avoué, il n'a pas voulu *dire*. Et voilà que, sans rancune et sans y penser, nos paysans ne veulent pas *dire* non plus; ils ne veulent pas dire le prix des agneaux.

A propos, leur ai-je fait, car cela m'intéresse, vous venez de la Roche. Fin avril, c'est le temps des agneaux, y en avait-il beaucoup ?

— Oh! ma foi, oui. Il y en avait bien un millier avec leurs mères.

— Allaient-ils cher ?

— Comme ça.

— Voyons, était-ce cher ou bon marché ?

— Pé! c'est toujours trop cher quand on achète.

— Mais, à votre idée ?

— Vous savez, il y en a des petits, il y en a des gros.

— Eh bien! les petits ?

— Cela dépend de la race. Il y a ceux de la bonne race, il y a aussi ceux qui n'en sont pas.

— Qu'appelez-vous la bonne race ?

— Ah! ils sont d'abord gros, ceux-là.

— Eh bien! qu'est-ce qu'on les vendait ?

— Ça dépend, voyez-vous, il y en a qui mangent d'abord de l'herbe, ceux-là sont plus chers que les autres qui veulent toujours teter à la mère.

— Eh bien! les meilleurs ?

— Il n'y en a pas toujours des meilleurs; et puis on ne les connaît pas sur la foire. Ils ont le nez gris, on peut s'y tromper. C'est dans les maisons, quand on sait à qui on s'adresse, alors on n'est pas coquiné.

— Eh bien! dans les maisons, le prix de la bonne race ?

— Ça dépend s'ils sont gros ou petits.

— Eh bien! les gros ?

— Ça dépend de ceux qui achètent.

— Pourquoi ?

— Il y en a qui veulent y mettre le prix.

— Eh bien! quand on y met le prix ?

— Ça dépend si c'est à des amis, vous savez; une main lave l'autre.

Quelle souplesse! Impossible d'avoir le prix des agneaux, impossible. Rubriqueurs, va! Apparemment, nos hommes en ont à vendre, ils nous soupçonnent d'en vouloir acheter, la vérité de la foire ne leur serait pas favorable; ils voudraient seulement faire avec nous un marché d'amis.

Tout cela nous amène non à une transaction mais vers une maison isolée, vrai château des Bornes, couvert de chaume et de misère; les chiens font les diables, puis s'apaisent au son

des jurons. Ici, c'est chez le jeune, il ne voudrait pas nous quitter comme cela.

— Voyons, on n'a pas de vin, Messieurs. Mais ces Messieurs ne prendraient-ils pas un verre de krik avec nous puisqu'on est amis.

— Ah! oui, fait le vieux.

— Non, merci; vous êtes des braves gens. Nous trinquerions volontiers avec vous, mais nous n'avons pas le temps. Jugez; le soleil baisse déjà tant soit peu; vous savez que pour rentrer chez nous ça va encore loin, car nous ne sommes pas de Bonneville, au moins. Ainsi, adieu, à une autre fois.

Ici le vieux prend à gauche; le jeune s'arrête puisqu'il est arrivé, et nous continuons seuls, regrettant la compagnie. Il ne nous en coûte rien de l'avouer. Les Bornes sans les Bornands, subitement, perdent beaucoup de leur charme.

Au reste, c'était le jour des réussites, nos plaisirs n'étaient pas finis.

Sauf le bel horizon des montagnes, alors toutes blanches vu la saison, qui entourent le plateau déshérité, rien ne vint d'abord briser la monotonie d'une marche à travers les prés

et quelques maigres cultures, qui marquaient mieux le mérite du laboureur que celui de la nature.

En une maison nous avisons des longeoles, raides et droites, qui ont passé tout l'hiver suspendues à l'intérieur d'une cheminée. Elles sont démesurément allongées, longues environ de 50 centimètres, et d'une dureté! Des bâtons! Chacun de nous en achète une et se la passe, avec une ficelle, en bandoulière. Le goût de ces saucisses doit être spécial; il le fut en effet.

Ailleurs, en causant avec une ménagère, mon camarade remarque sur la table une assiette de vieille faïence. Il est connaisseur à peu près. D'un coup d'œil, il flaire une rareté, il l'achète.

Tout cela passe le temps.

Alors nous mettons le cap sur une maison, encore lointaine mais bien visible, près d'un sommet; de là nous pourrons nous orienter sur une encoche de la montagne, pour le retour. En approchant se rencontrent quelques amoncellements de neige derrière de grandes haies. Nous sommes au moins à 900 mètres d'altitude. Plus loin travaille une charrue attelée de taureaux, fait rare et sauvage. Près de la maison surviennent d'énormes

chiens furieux qui font un tapage et, bien à propos, un garçon de ferme. Il les chasse à coups de trique et, très obligeant, nous escorte à travers la large cour et le long de superbes charmilles. La grande masure est couverte de chaume. Mais ces charmilles, et les proportions de cet édifice délabré ? Serions-nous parvenus à quelque ancien séjour de plaisance et même de noblesse ? Le garçon n'en sait rien. Il est bouvier, il est du village voisin; c'est ici chez le fermier son maître; il sait encore le chemin de son *natal* et il va nous le montrer. Droit; là, au nord; pour passer la montagne, c'est un peu plus à gauche, à travers le vallon supérieur du Viaison. Autre chose, rien.

Il n'y a toujours ni route, ni pont pour aller où l'on va, mais nous avons déjà franchi les bas-fonds en une demi-heure à peine; et nous voici tout à fait en montagne, dans un véritable défilé, entre rocs et taillis, seuls. Je me retourne et j'aperçois un individu qui nous suit à la piste, allongeant le pas. Il paraît et disparaît dans les replis de la gorge, à 200 mètres au plus; il va nous rattraper bientôt. Tout de noir habillé, bizarre accoutrement en ces parages! Au reste, qui vivra verra.

Je prends mon chemin à quelques mètres à droite, contre les pentes. Mon compagnon, qui ne se doute de rien, suit tranquillement le fond du ravin. Déjà l'homme noir est à deux pas; il semble se ralentir un peu, il ne dédaignera pas notre société, paraît-il. Ses pantalons sont enfilés dans ses bottes, mauvais type. Il a des lunettes; un homme à lunettes ne saurait être ni un assassin, ni un voleur, ce qui ne se serait jamais vu. Un homme en noir, passe encore, Alors, quoi ? Un fou, c'est possible, ou un savant! ou, s'il ne parle pas français, un Allemand, docteur en philosophie; ou encore...

Oui, c'est cela. J'en sais déjà plus qu'il n'en voudra dire, probablement. Essayons de le confesser.

— Vous marchez bien vite, pour un instituteur.

— Monsieur me connaît ?

— Mais non, je vous devine. Voyons, avec vos lunettes, tout de noir habillé, sur un chemin comme celui-ci, à ces heures, que voulez-vous paraître ? Médecin ? Les médecins ne vont pas tant à pied, plutôt à cheval par ici, et ils ne sont pas assez crânes pour montrer ainsi leurs bottes. Avocat ? Les avocats ne vont pas chercher le client, ils sont trop malins

pour cela, ils l'attendent. Juge ? Un juge en tournée ne marche guère sans son greffier. Curé en civil ? Le fait serait rare en ce pays; puis, encore une fois, s'ils ont des bottes, les curés ne les montrent pas. Enfin, il y a le physique de l'emploi. Je n'oserais vous dire que vous l'avez. Je sais trop que si les curés font le bien, les régents cherchent le mieux et que le mieux est parfois l'ennemi du bien. Donc, de ma propre autorité, je vous ai fait instituteur et, pour ma récompense d'avoir ainsi touché, vous allez me dire ce que vous venez faire ici quoique je le sache déjà.

— Vous le savez!

— Oui, mais que cela ne vous gêne pas pour le dire. Ce sera à charge de revanche. Tenez, regardez ce que nous avons acheté et vous saurez bientôt vous-même qui nous sommes et ce que nous sommes venus faire aux Bornes.

Sur ce, je sors de mon filet, où elle était soigneusement enveloppée entre deux habits, la vieille assiette de faïence, avec enluminures, que mon compagnon a dénichée et enlevée, moyennant 50 centimes. Très jolie, cette assiette, et bien vieille aussi, et fendue également.

— Vous savez qui nous sommes, maintenant ?

— Hé! bien sûr, vous voyagez pour le Musée.

— Tout juste, monsieur l'instituteur, pour notre Musée. Et regardez bien cette assiette. C'est de la vieille faïence italienne (c'était du vieux Rouen, mais, enfin, nous étions sincères, et le morceau valait 50 francs). On le connaît à ceci que, vu son habitat, l'artiste ayant à représenter des ciels chauds et n'en connaissant pas le moyen, il s'est abstenu d'en faire aucun. Et très antique! car voyez cet oiseau à longues pattes, il a aussi des appendices sur le dos, mais ne croyez pas trop vite à une grossière faute de dessin, ce sera un ancêtre du héron. Darwin nous autorise à le croire, l'usage des pattes dorsales étant insensé, elles tendaient déjà à s'atrophier fortement; depuis lors, elles ont disparu. Par ce détail, l'assiette est datée; vous le voyez, très antique, peut-être même antédiluvienne. Et ces eaux vertes au bord, jaunes au milieu, et... que de détails... je vous les épargne.

— Je vois bien que monsieur est un savant. Mais il peut se tromper quand même.

— C'est vrai, et cependant... tout à l'heure, hein ? Eh bien! qu'allez-vous donc faire par là-haut ?

— Je vais me promener.

— Hé! Hé! et cueillir en avril les roses dont les boutons ne paraîtront qu'au mois de juin, n'est-ce pas ? Allons, monsieur l'instituteur, vous n'avez point de franchise.Vous promener, oui. Mais tout me dit que vous venez ici, aussi, tout exprès pour rendre visite à votre collègue.

Embarrassé et faisant un pas en arrière :

— Monsieur, vous êtes sorcier!

— Non, pas le moins du monde. Mais votre tenue, votre élan, votre air leste, l'heure tardive m'ont fait présumer que vous aviez par ici un vieux collègue qui fume tranquillement sa pipe, qui fait volontiers sa partie de domino ou de dames, et que, soit plaisir, soit bon cœur, vous arriviez comme cela pour une partie de dames, après la classe, prendre un peu de distraction.

Il s'arrête encore, il me regarde, il ne sait pas bien démêler la fable et la vérité qui se rencontrent dans mes paroles, mais il se sent vaincu et veut se venger.

— Ma parole, Monsieur, vous êtes sorcier, peut-être pis. Je vous admire et m'étonne que des vieux comme vous ne craignent pas de se hasarder dans ces mauvais chemins pour l'amour de la science.

— Vous entrez à l'école ?

— Non, je vais avec vous au cabaret. Je suis monté trop vite, il faut que je me reprenne.

Il demande un verre d'eau-de-vie; c'est la boisson du pays. Nous, deux grogs. La causerie va, mais sans intérêt. Il n'y est pas, l'instituteur. Il se lève, il s'assied, il s'approche de la fenêtre, il revient. Jusqu'à trois fois il demande si l'aubergiste est là; il laisse ensuite échapper qu'il l'a rencontré aux Fagos, vers les Bornes. Il dit qu'il va s'en aller, il se rassied. Cela m'amuse, cela me chagrine aussi; seul, car, pour tenir son secret, je ne l'ai pas encore trahi. Il paraît se décider à nous quitter. Comme s'il voulait nous bien disposer, il nous invite à lui rendre visite quand nous passerons par Arbusigny. Enfin, brusquement : Je vais voir mon collègue, adieu! Puis, sans montrer aucun empressement, il ouvre la porte, il sort et se dirige vers la petite école; il disparaît dans l'escalier.

— Malin! On est aussi malin que toi; ton noir est cousu de fil blanc... Et j'éclate de rire.

— Qu'est-ce qui vous fait rire, demande mon compagnon.

— Vous ne savez pas ?

— Ma foi! non.

— Alors, devinez. Avez-vous vu son embarras, le pauvre garçon ? Son collègue est... une jeune et jolie régente à croquer, il n'y a pas d'autre instituteur ici. Il ne pouvait dire : ma collègue, ce qui serait d'un français douteux, un instituteur n'a pas le droit de faire des fautes de grammaire. Il a dit : mon collègue. Avez-vous remarqué comme il a rougi sur la montagne quand je lui ai lancé ce mot : Je sais ce que vous venez faire ici. Et comme il a paru soulagé lorsque, par pitié, avant de parler du jeu de dames, j'ai parlé d'un vieux. C'est le jour de la déclaration, mon cher, je le parie; ce beau veston noir... Voulez-vous voir la demoiselle ?

— Mais tout de même.

— Suivez-moi, allons regarder le pays des Bornes.

Au sortir de l'auberge, rien dans l'école. On a attendu ce moment, sans doute; on s'est caché pour nous laisser passer; on est bien d'accord. Premier indice grave.

— Venez toujours. Admirez ce panorama : La Chapelle, Menthonnez, Arbusigny, tout à nos pieds, les pauvres communes, les bois, les landes, les maisons perdues; en paix, car leurs chiens ne nous aperçoivent plus. Ici et là, des

rubans de fumée montent en s'inclinant vers le S.-O., à cause de la bise. C'est le soir! l'heure de la soupe aux choux et de l'amour jeune. Quand tout va bien, l'un brûle sans fumer, comme ici; l'autre fume et sans brûler je l'espère, comme là-bas.

Maintenant partons pour tout de bon.

Et ce mouvement nous ramène vers l'école, où, nous croyant bien loin, on ne se méfie plus de nous. Vers une fenêtre se dessine la silhouette des collègues, qui lisent à la même page du même livre, le même mot apparemment. Et comme ils sont myopes tous les deux, leurs têtes se touchent.

Plus prompte que l'éclair, la collègue a déjà disparu.

Pourquoi fuir, jeunesse, ce sont des bons vieux, ces vieux qui passent. Ils ne veulent de mal à personne, surtout point aux amoureux.

Le collègue paie d'audace, il ouvre la fenêtre.

— Ah! bonsoir, lui crie mon compagnon, vous prenez l'air, nous partons maintenant. Nous avons voulu voir encore une fois tout le pays. Bonsoir.

Et s'approchant, plus bas :

— Bien du plaisir. Faites nos amitiés, là-haut, il paraît que ça va.

Et s'approchant encore et dans sa main, comme un murmure :

— A quand la noce ? Invitez-nous donc, nous paierons du bouché.

L'instituteur est trop civilisé et en même temps trop simple, trop « entre deux ». Il ne sait que répondre.

Alors, comme nous descendions rapidement sur le chemin du retour, courant, glissant, tombant avec la nuit ici et là sur la neige, nous retenant aux branches, il nous vint une grande reconnaissance d'avoir vécu ce jour-là, et une profonde mélancolie qu'il fût fini.

Le 7 juillet de la même année, à 3 h. après-midi, c'était un dimanche, j'étais assis devant cette même auberge, dans ce même hameau.

Des paysans jouaient aux quilles. L'un dit : *Penchâ vos d'aller à la vella, au Tir fédéra ?*

— Eh! répondit un gros jeune qui me rappelait l'autre, ce n'est pas *la fêta qué nos baillera deu pan.*

Mais je n'écoutais cela que d'une oreille, je ne regardais cela que d'un œil; où étaient l'autre œil et l'autre oreille ? Je ne sais pas bien; vers les choses invisibles, peut-être, lorsqu'un

léger bruit se fit. Au premier étage de l'école, droit en face de moi, une fenêtre s'ouvrait. Une charmante jeune personne, jolie brune, air candide, figure fraîche, un peu triste, s'accoudant, se prit à regarder aussi les paysans.

— Hé! demoiselle l'institutrice, lui fit une façon d'ivrogne, vous devez bien vous ennuyer toute seule là-haut; pourquoi n'allez-vous pas vous promener un peu par là, par les bois, en compagnie.

— Mais... je n'ai pas le temps.

— Ecoutez, demoiselle, l'Etre suprême qui a établi le monde, a établi du temps pour tout. Vrai! c'est dommage que vous vous ennuyiez comme ça.

— Mais... je ne m'ennuie pas, puisque je me mets à la fenêtre pour me distraire. Je pense à chez nous; il y a si peu de temps que j'y étais encore.

L'ivrogne ne dit plus rien; évidemment, il n'était pas digne.

La fille de l'auberge survenant :

— Alors, c'est une institutrice qui tient l'école ici ?

— Oui, monsieur.

— Celle-ci n'est pas venue depuis longtemps ?

— Non, monsieur, à peine deux mois.

— Ah! à peine deux mois. Avril, mai, juin, juillet. A peine deux mois! Vrai ?

— A peine deux mois. Ils n'y sont pas même.

— Et l'autre ? Elle s'est mariée ?

— Non, monsieur, elle est allée du côté de Thonon.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Du côté de Thonon ?

— Oui, du côté de Thonon.

Du côté de Thonon! Mais ce n'est pas une fin cela. Du côté de Thonon! Il y a Brécoran, il y a les Allinges, il y a Mésinges, il y a Sciez, il y a la Rochette, il y a... il y a... Ce roman m'intéressait beaucoup. Je décidai d'aller aussi du côté de Thonon. Et puis, soit nonchalance, soit difficulté... soit crainte de quelque pénible découverte (la vie est si triste telle que les hommes l'ont faite). Tout cela est ancien maintenant... je n'en puis dire davantage.

— Aller du côté de Thonon... non... en effet, ce n'est pas une fin... mais... qu'on m'excuse... je le regrette... c'est la fin.

1er décembre 1887.

A Zinal.

Une cure de rhumatismes.

On ne parle pas de ses maux, en bonne société.

Cette maxime de politesse me paraît, à certain point de vue, admirable, mais, selon l'usage, tout en l'approuvant fort, je n'entends point du tout m'y conformer aujourd'hui.

Elle nous était parfaitement inconnue lorsque notre vénérable professeur Jean-Jacques Caton... nous la mit au nez... poliment... vers 1860, un jour que par un froid bien dur pour un vieillard de 80 ans, il se chauffait avec nous contre un grand poêle d'université, tout en càtelles. Je le vois encore, son beau jabot à dentelles, son visage pâle de galbe exquis, sur ses yeux fins des lunettes d'or et les longs cheveux

blancs ondulés qui lui descendaient jusqu'à la nuque. Quel vieillard! Il venait d'étouffer une toux râclante dans son mouchoir. Nous crûmes pouvoir... devoir même... lui demander des nouvelles de sa santé. Mais il était professeur de morale.

— Mossieu, on ne parle pas de ses maux, en bonne société.

Très bien, vraiment très bien. Il y avait en vous, Jean-Jacques Caton, plus de Caton que de Jean-Jacques, beaucoup de stoïcisme. Toutefois, voyons, ne fûtes-vous pas ce jour-là un peu raide en nous donnant cette maxime ?

Que nous n'ayons aucun droit d'importuner autrui de nos souffrances, je vous l'accorde volontiers. Mais à ce compte-là nous n'en aurions point davantage de l'écraser de nos joies, ni de lui conter jamais nos sentiments et nos pensées, ni seulement de lui parler de quoi que ce soit. De ce qui nous intéresse il se peut toujours que d'autres aient le goût ou la convenance de se trouver ennuyés. Et de la sorte la suprême politesse deviendrait ce silence triste et monotone des Peaux-Rouges qui, dans leurs réunions de famille ou de société, se contentent, sans dire un mot, dit-on, d'envoyer au ciel leur fumée, en passant la pipe à leurs

voisins. Après tout cependant, si notre prochain s'informe lui-même de nos maux avec sympathie n'est-ce pas manquer de grâce, au moins, que de lui planter une ruade ? Et encore si, en lui contant nos misères, nous n'avons d'autre but que de lui rendre service, peut-on nous blâmer ?

Tel est mon cas aujourd'hui. Aussi, après avoir rendu hommage à la vieille morale de la dignité silencieuse, vais-je prendre la liberté de passer outre pour noter un nouveau remède contre les rhumatismes, à côté de tant d'autres qui sont si obstinément efficaces.

En 1894, au printemps, un rhumatisme me tenait le genou gauche depuis dix-huit mois. Vous dire par quelle occasion, je le pourrais, Jean-Jacques m'y invite même, mais Caton me le défend. Quant au diagnostic précis, tendons, muscles ou autre chose, n'entrons pas là-dedans, c'est trop mystérieux et compliqué. Ce rhumatisme *passif*, au moindre mouvement me faisait mal, très mal, voilà le plus clair, un mal bien gênant pour qui aime la vie et la montagne avec.

Comment songer à courir la nature quand pour s'asseoir seulement il faut mille forma-

lités. On saisit d'abord le dossier d'une chaise, on se met devant une autre. On s'engage dans un lent et progressif fléchissement des jambes. Au moment critique il se produit comme un craquement intime; une faiblesse; ah! mon Dieu! c'est fait; enfin, c'est fait.

Et pour se lever c'est encore une autre machine. Souhaitons qu'une table se trouve à portée, on s'y plante des deux poings et par là, au solide, l'opération commence. Il s'agit de se dresser à la force des bras, lentement, pour adoucir le débrouillage difficile qui se fait là dedans quand peu à peu les jambes passent de l'angle droit à la ligne droite. Ah!... ça y est. Marcher ensuite n'est plus qu'un jeu. Encore faut-il y aller avec précaution, sans brusquerie, sans nulle vivacité. Et l'enflure qui vient aux chevilles n'est pas rose non plus.

Plaignons beaucoup les rhumatisants!

Il leur reste une ressource, les médecins.

Hélas! plutôt précaire.

J'en fus voir un, qui était fort entendu.

— Bonjour, mon cher docteur. Je souffre d'une douleur au genou. Par là, à peu près. Qu'en pensez-vous ? Serait-ce un rhumatisme ? Ou quelque chose de démis ? et cette enflure ? Voyez, qu'en dites-vous ?

— Hé! Hé! voilà! Montrez-moi votre langue. — Bien. — Donnez-moi votre pouls. — Bien. — Entr'ouvrez votre gilet, je voudrais vous examiner au cardioscope. — Bien. — A présent, ce genou. Oh! découvrez-le seulement. Est-ce là ?

— Non.

— Et là ?

— Oui, un peu.

— Et là ?

— Oui et non.

— Et ici ?

— Aïe!

— Ah! Ah! j'y suis, cette fois, c'est là. Mais... Et votre cheville. Vous avez passablement d'œdème, au bas de la jambe.

Le savant enfonce son pouce dans mes chairs, la marque reste profonde.

— Oui, de l'œdème.

— C'est de l'hydropisie, Monsieur le docteur ?

— De l'hydropisie! un gros mot. Enfin, c'est de l'enflure avec ce qu'on appelle de l'eau, quoi!

— Mais c'est mauvais cela, n'est-ce pas ? très mauvais ?

— Très mauvais! enfin ce n'est pas très bon. Savez-vous si vos reins fonctionnent bien ?

— Je le crois. J'ai fait faire des analyses.

— Bien, bien, alors que pensez-vous avoir comme ça ?

— Ce que je pense avoir, mais je ne sais pas trop, Monsieur le docteur, puisque justement je viens vous le demander.

— C'est vrai, c'est vrai!

— Qu'est-ce que j'ai ?

— Ce que vous avez, mais... votre cœur est normal, le quatrième bruit serait un peu faible. Toutefois cela ne compte pas toujours. On le remarque, on ne le note pas. Enfin, un peu faible, pourtant. Vous dites que les reins vont bien, vous avez fait analyser... rien ne décèle de ce côté un état morbide. Quant à la douleur, évidemment... c'est une douleur, on n'en peut douter, et quant à l'enflure... elle est là... c'est bien de l'enflure... Il faudrait peut-être essayer de vous purger un peu.

— J'ai déjà pris, pendant une vingtaine de jours, du sel de Carlsbad.

— Dans ce cas il ne convient pas de trop vite recommencer. Je ne vous ordonne pas des frictions, puisque vous êtes un collègue... en alpinisme...

— Justement, à ce propos, est-ce que je ne pourrais pas essayer de faire quelques promenades ?

— Des promenades. Ma foi! en tout état, vous pourriez essayer. Cependant il n'en faudrait pas faire plus que vous ne pouvez.

— Et des courses de montagne ?

— Oh! si vous le pouvez, vous pouvez. Seulement toujours dans la même mesure. Rien au-dessus de vos forces.

— Et un séjour dans un climat alpestre ?

— Un séjour! pourquoi pas ? Oui, à Zermatt, à Champéry, à Zinal.

— A Zinal! J'y pensais moi-même. Et ce ne serait pas trop élevé, Zinal, comme séjour, 1675 mètres ?

— Mais non! non; seulement, je vous le répète, n'en faites jamais plus que vous ne pourrez.

C'est ainsi que je partis pour Zinal, le 13 août 1894. J'ai toujours eu de la chance avec les 13, et avec les docteurs.

L'action ne commence qu'à Sierre, par une jolie rencontre.

Nous sommes deux, nous venons d'arriver en cette petite ville du Valais qui, sur la rive

droite du Rhône, se trouve si bien située, au bon chaud du soleil de midi, en face du Val d'Anniviers, où perche Zinal, notre but. A 2 heures de l'après-midi, il fait une chaleur! aujourd'hui, le 13 août. Aussi mettons-nous immédiatement la main sur la seule voiture qui se rencontre. L'instant d'après surgit un troisième voyageur qui vient rôder autour de cette voiture. Il en cherche une évidemment, mais il ne saurait plus la trouver ici.

Ce monsieur nous plait, entre deux âges, plutôt mûr, comme il faut. Tout à l'heure, dans le wagon, il nous fut donné de lui rendre service en lui nommant toutes les cimes vaudoises, si bien visibles du chemin de fer entre Ardon et Sion. Nous lui avons ensuite signalé le Wildhorn, le Sanetsch, le Rawyl. Il est notre obligé, donc il est notre ami, quoique pour la même raison, nous ne soyons peut-être pas les siens. Au hasard, comprenant son embarras, nous lui offrons de venir chez nous et tout s'arrange pour le mieux.

Nous voilà partis. Le véhicule, solide mais plutôt misérable, comme il convient sur une route aussi pénible, est aux frères F. Il va nous conduire jusqu'à Vissoye, trois heures à pied et quatre en voiture. A peine en route le

cocher se retourne et nous rappelle que, selon l'usage, les voyageurs descendent volontiers aux grandes montées! Réplique immédiate : comme la route monte tout le temps et que je suis victime d'une affection mystérieuse, en apparence rhumatismale, peut-être en réalité cardiaque ou *rénale* et que je paie en bon argent pour me soulager, je ne soulagerai pas les chevaux; ce serait renverser les rôles. Dont acte. Le cocher est navré, mais ne réplique rien. Il n'a que cette chance aujourd'hui de gagner sa vie et, faute d'une meilleure, il la préférera.

Sur ce, à Sierre même, premier arrêt, petite *buvette*[1]; du Malvoisie délicieux. On en passe une goutte au cocher pour le consoler; par suggestion cela donnera peut-être aussi du courage aux chevaux.

Après le pont du Rhône les grandes montées commencent de suite, dans la forêt de Finges. Elles vont durer deux heures de temps.

Que faire en voiture, à trois, si l'on ne cause. C'est le moment d'épâter le bourgeois. Notre compagnon improvisé en a tout l'air. Pas l'air *épatable*, non, mais l'air bourgeois seulement et même, avec ce type, se marquerait plutôt en

[1] Diminutif de beuverie.

lui une certaine désinvolture de vieux commis-voyageur, comme une amplitude de négociant en retraite, la vivacité entendue de quelqu'un qui a vécu et qui sait vivre. N'importe, c'est un bourgeois, au total; amusons-nous. En avant les théories sociales, politiques, éducatives, qui sont nôtres en ce sens, du moins, que nous les imaginons ou que nous en avons entendu parler. Ce sera un mélange, en divers dosages, selon le moment, de Proudhon, du Syllabus et de l'Evangile.

Après le premier étonnement, l'homme, qui flaire un *bateau,* essaie de plaisanter; il ne croit pas que ce soit arrivé. Son procédé ne prend pas. Les mots qu'il lance tombent dans le flot de la conversation, dédaignés, inaperçus; ils se perdent comme les cailloux de la montagne dans le grand Rhône. On lui retourne aussi parfois bonnement ses interruptions plaisantes. Sur ces jeux impuissants, les grands systèmes, calmement, se développent. Alors, devenu sérieux, il se passionne et propose des difficultés; on les résout. Plus timidement, il présente encore quelques objections; on les réfute. Dans cette voiture qui lentement gravit la montagne aride, il roule, il est roulé. Le temps passe, peu à peu les feux se ralen-

tissent; il fait si chaud dans ces réverbérations de rochers en plein soleil, car depuis longtemps la forêt maigre et dévastée de tout à l'heure n'est plus qu'un souvenir. Gagné par la somnolence de la voiture, de l'heure et de l'âge il ne demanderait pas mieux, semble-t-il, que de se rendre gracieusement, mais encore voudrait-il savoir à qui.

Aussi, descendu de voiture avec mon camarade, officier en costume civil, et sous le beau prétexte de soulager les chevaux, le voilà qui reprend immédiatement sur la route la conversation. Son intention bien marquée est de surprendre le secret de la compagnie où il se trouve. J'entends tout.

— Alors, ce Monsieur qui est votre cousin, reste dans la calèche ?

— Il n'est pas mon cousin.

— Il est malade, je comprends.

— Il n'est pas malade.

— Cependant, il se déclare tel.

— Oh! après tout, peut-être bien qu'il sera malade. Mais si peu!

— Ces avocats, ça ne prend pas assez d'exercice, excepté la langue.

— Il n'est pas avocat.

— Je l'aurais pris pour un avocat cepen-

dant, plutôt que pour un banquier. Il est vif.

— Oh! il n'est pas banquier, il s'en faut.

— Au fond, c'est ce que je pensais, il parle plutôt comme un professeur.

— Il n'est pas professeur.

Sur ce, silence assez long. Chacun reprend son souffle, sauf moi qui, bien couché dans ma voiture, à écouter et à sourire ne l'ai point perdu.

— Alors, vous venez comme ça, directement, de Berne. C'est le moment où tous ces bureaux de légation se ferment. Vous êtes bien contents de prendre un peu de congé.

— Mais nous ne venons pas de Berne, cher Monsieur, et nous ne sommes pas des diplomates.

— Oui, oui, je le pensais bien; des diplomates! Vous avez l'air de trop braves gens.

Nouveau silence.

Cette petite flatterie n'a rien donné.

Niouc arrive et avec lui la fin des grandes montées, le lieu du picotin et la reprise intermittente du petit trot. Avant de remonter en calèche, il faut cette fois vaincre ou mourir. L'homme s'arrête donc aux derniers lacets de la route; pour elle comme pour lui tous les biais sont usés. Il ira droit au but.

— Voyons! excusez-moi, mais j'ai tant de plaisir à voyager avec vous, et ce plaisir serait doublé, de savoir qui vous êtes. Laissez-moi deviner; oui, votre compagnon est un avocat. J'y tiens. Il a le don de la langue.

— Non, mon cher Monsieur, non, il est...

— Alors, ne le dites pas, c'est le don des langues. Ce sera un pasteur. Je ne l'aurais jamais cru. — Et maintenant, vous-même ? Mon âge m'autorise à vous confesser.

— Moi, je suis premier-lieutenant dans l'armée suisse, carabiniers d'élite.

— Ah! touchez là, eh bien! moi, je suis Vaudois, et j'aime le militaire, surtout le nôtre. Et puis je suis encore un ancien négociant, retiré à ma manière dans la *villa de Sans-Souci*. Il m'en reste pourtant, des soucis et des chagrins aussi, mais j'essaie d'être un homme et je me crois déjà un peu philosophe.

De tout cela s'ensuivit, lorsque le trio fut de nouveau complet dans la bonne carriole, un échange de cartes, de satisfaction réciproque et de bons procédés.

Le compagnon ainsi rencontré était en tout point remarquable, charmant, vif, alerte, sur l'âge mais point sur le retour, fin, réceptif, causeur, non saint peut-être, quoiqu'avec un

léger penchant à le vouloir paraître; en tout cas certainement très bon diable, ce qui, sur l'échelle de la sainteté, représente déjà une position sérieuse.

Il nous restait à gagner Vissoye; de Niouc la route monotone contourne, par moments en montée, force ravins, avec tunnels, précipices à droite, tout ce qui s'ensuit. Vers un retour ombreux et mouillé un amoncellement de débris encombre encore la chaussée; une avalanche de pierres et de terre a tué là tout récemment une demoiselle anglaise qui cheminait à côté de son père. Plus loin, nous rencontrons un alpiniste qui vient de tenter l'ascension du Rothhorn. De son insuccès, il est déjà consolé. Il emporte au moins, comme il le dit, le Rathhorn dans son sac. Peu après, inopinément, débouchent devant nous d'un tunnel, une belle barbe noire de notre connaissance et son *alter ego*. En descente, sac au dos, piolet en mains, ces deux compagnons, plutôt mystérieux, ont l'air tout contents de vivre.

— Cela va bien ? et d'où venez-vous ? leur faisons-nous.

— Oui, et vous ?

— Pas mal.

— Adieu! Portez-vous bien.

Court et bon. Ils n'ont rien dit.

Dès que Vissoye est en vue, le paysage devient intéressant, un vrai tableau. Encadrés par les lointains de la vallée, dans les teintes du soir, des chalets de mélèze bruns, noirs, souvent d'équilibre instable, avec des mazots, se groupent et s'étagent. Un clocher les domine. A droite, sur un mamelon tout vert, une chapelle vieille se détache contre les profondeurs du pays. Ensemble charmant.

Au premier plan, l'hôtel d'Anniviers domine la route de ses trois étages, compris le rez-de-chaussée. Nous y sommes déjà et notre ancien négociant prend ici une petite revanche. Homme pratique, bonnet de coton émérite, il a annoncé sa venue et on l'attend. Vu l'encombrement du moment, on lui a réservé le lit même de l'hôte qui se dérangera pour lui.

Quant à nous, qui n'avons rien télégraphié, il nous resterait deux canapés dans un fumoir et encore c'est par complaisance, à cause du vieux monsieur. Merci, nous n'en userons pas : nous préférerions coucher à l'enseigne de la Belle étoile, s'il le faut.

Heureusement, cette extrémité va nous être évitée. Au village même se rencontre un petit

hôtel-épicerie et deux bons lits. Tout à côté, le Bureau de poste me suggère d'envoyer à Zinal un colis de 5 kilos, en soulagement de mon sac et à cause de ce 4[me] bruit du cœur qui est plus faible que les autres et ne doit pas être tourmenté. Comme la physiologie médicale est utile à l'occasion.

Le lendemain matin, nous étions déjà bien loin de Vissoye quand le portier de l'hôtel-pension, dépêché par notre Ancien vint, paraît-il, nous prier de l'attendre. Mais se lever matin, c'est le commencement de la sagesse, surtout à la montagne, et si, ce jour-là, notre vertu nous privait d'une aimable société, elle nous donnait bien mieux. Dans la fraîcheur des heures matinales, à travers Mission, puis Ayer dit Ayère, et la longue série de mazots et chalets qui aboutit aux hôtels, les deux heures et demie qu'il faut marcher pour gagner Zinal, furent charmantes. Rien de saillant, sans doute, ni près, ni plus loin. Mais toutes ces verdures alpestres, et toutes ces maisons de mélèze, aux taches rouges ou noires, aux tons chauds et superbes, sont parfaites.

Zinal même ne fut point ce que nous pensions. Solitaire, enveloppé de sauvage et de

grandiose, des glaciers suspendus, des moraines horribles, rien de cela. Avant tout, le site est riant; un long fond de vallée étroite, toute herbeuse, droite, presqu'horizontale qui s'étend sur une forte lieue de pays. Parfois là où quelque ruisseau vient du Nord-Est se jeter dans la Navigenze à angle droit, des traînées claires de mélèzes parsemés profitent des bords rocailleux du petit cours d'eau pour prendre pied et couper en travers la longue prairie. Les pentes de montagne qui, à droite et à gauche, forment le long fossé fertile de Zinal, sont assez régulières. En bas, des bois; plus haut, vers 2300 m., de petits replats découverts ont reçu des chalets; vers 2600 m., d'autres pâturages; enfin, tout en haut, les sommets visibles déjà sérieux ont l'air de se confondre avec la ligne générale des crêtes. Seul, au fond, vers le Sud-Sud-Est, le Besso se dégage bien, se dresse et décidément représente quelque chose.

Tel est le site de Zinal.

A mi-chemin à peu près, dans ce vallon paisible, un embryon de village s'est formé autour d'un vieil hôtel, le Durand. On trouve là un cordonnier, un cabaret-bazar, des blanchisseuses, un petit oratoire fermé et trois concurrences : deux pensions, le Besso et le Trift, et

une grande caserne assez réussie, les Diablons, hôtel des frères Tabin [1].

Après quelques hésitations et réflexions, nous allons prendre gîte dans ce dernier établissement. On est bien au Durand, dit-on; on ne doit pas être mal ici. Si c'est plus moelleux *là outre*, à cause des plafonds bas, des boiseries rustiques, des salles un peu culottées comme de vieilles pipes, à cause du tout y va qui sent si bon dans les antiques auberges, il y aura certainement ici *entro* une autre moelle, la vérandah vitrée, le billard, les deux salons, les bains.

Nous n'usons pas de tout cela, sans doute, mais d'autres en usent et, pour qui comprend bien, tous en profitent. Enfin, nous ne nous sommes pas repentis de notre choix.

Sur les midi parut notre philosophe de Sans-Souci, juste assez tôt pour le déjeuner, instinct de bon voyageur. Regrets réciproques de s'être manqué ce matin, satisfaction de se retrouver maintenant.

Bien que le rhumatisme se tint coi, une petite promenade jusqu'aux moraines du glacier de Durand fut, ce jour-là, notre seul exploit.

Sur la prière du doyen qui ne peut prolon-

[1] Toute cette description, bien entendu, représente l'état de Zinal en 1894.

ger son séjour à Zinal, nous avons décidé d'aller tous trois, dès demain, s'il fait beau, au Mountet. Ce sera commencer par où d'autres finissent.

Quoique le rhumatisme n'y ait pas joué un grand rôle, il fut de la partie cependant. Si vous le permettez, je vais vous résumer cette journée, telle qu'elle m'est restée.

Il faisait un temps superbe. On partit de bonne heure, avec un porteur pour les plaids et les habits de rechange. Des provisions, non; si peu que peu. Puisqu'au Mountet, cabane du Club Alpin suisse, depuis un ou deux ans, il se trouve un tenancier, il faut bien lui faire gagner sa vie.

La première heure se fait sur l'herbe, le long de la grande prairie de Zinal, puis viennent quelques pentes, des groupes de mélèzes, des moraines. Le sentier prend de là sur une crête et glisse vers le glacier de Durand. Pendant ce trajet, un moment on a entrevu à gauche, pardessus le Moming, le Rothhorn; au-dessus d'Arpitettaz, ensuite, le Weisshorn. Maintenant, tout ce second plan s'est caché, il ne reste plus que le Besso, devant nous, à côté de nous; l'inévitable Besso.

Notre doyen, lui, depuis le départ, n'a remarqué que cette montagne, parce qu'elle seule s'avance et s'impose; il s'en est fait une idée qu'il finit par nous déclarer, non sans autorité :

— Voyez-vous, Messieurs, ça, c'est le Rothhorn de Zinal.

Et maintenant, sur cette base, il y reste. Une ou deux petites objections que nous hasardons n'obtiennent aucun succès. Bon; nous ne contesterons pas ouvertement son erreur. En croirait-il notre sottise ? D'ailleurs pourquoi, lorsque elles sont innocentes, pourquoi s'acharner contre les belles imaginations humaines. Il tient que cette montagne est le fameux Rothhorn, à qui fait-il tort ? A lui-même ? Pas du tout. A nous ? Pas davantage. Aux autres ? Pourquoi ? Encouragé par notre silence, cet homme s'ancre maintenant dans son hypothèse et voit tout selon cette pensée essentielle. C'est tout à fait amusant. Nous voilà bien distrait le long du glacier de Durand si monotone que, pas à pas, nous remontons. L'excellent homme raisonne sur les pentes vertigineuses qui descendent du Besso vers nous.

— Ah! voyez! c'est extraordinaire!

Evidemment, étant du Rothhorn, elles devaient lui apparaître terribles.

— Par où faire une telle ascension ?

Nous ne savons pas.

— Quelle folie de provoquer la mort, en attaquant ces parois vertigineuses et là-haut, ces névés qui ont bien 80 degrés d'inclinaison.

Nous opinons du bonnet. Il s'arrête pour protester contre la manie insensée qui fait de l'alpinisme un sport de casse-cous.

Nous nous inclinons plus bas.

— Tout de même, on les comprend aussi. Que ce Rothhorn est magnifique!

Un tel enthousiasme, une telle joie nous enchantent si bien que nous nous ingénions à retenir notre ami qui se pâme et s'exclame, loin du porteur, personnage rural, grossier, qui ne saurait imiter notre sympathique réserve.

Mais le malheureux vieillard va s'y heurter, pot de terre contre le pot de fer. A son premier mot, aussitôt :

— Que dites-vous, Monsieur ? Le Rothhorn! cette montagne. Mais c'est l'Obèche!

— Comment ?

— Oui, c'est l'Obèche.

— En êtes-vous sûr, porteur ?

— Bien sûr, Monsieur. L'Obèche! le Besso! le Rothhorn n'est pas une montagne à moutons.

Sans Souci nous regarde. Nous baissons les yeux. Non par embarras, sans doute, puisque en ceci nous n'avons aucune responsabilité, mais par ennui de devoir souligner la dure vérité.

Alors, tout triste :

— Dites donc! vous ne saviez pas, ce n'était pas le Rothhorn!

— Nous le savions.

— Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit, mes amis ?

— Que voulez-vous ? Pour ne pas vous faire de la peine. Et puis, vous aviez une assurance!

— Je vous comprends. Vous avez eu raison, il me semble. Merci.

Et continuant :

— C'est dommage, tout de même, pourquoi n'est-ce pas le Rothhorn? Après tout, c'est vraiment dommage. Et d'ailleurs, ce nom, l'Obèche! Bobèche! Pimbèche! Ça ne rime avec rien de joli. L'Obèche! J'aimerais encore mieux la forme italienne : le Besso! Besse! Abbesse! Bouillabaisse! La rime serait un peu plus noble!

Ce soir, mieux informé, le brave homme ne regardera même plus la pauvre montagne qu'il a tant aimée... l'espace d'un matin. Il la

croyait princesse, elle n'est que roturière; il ne ressentira plus pour elle qu'indifférence et mépris. Peut-être lui en voudra-t-il ? Injustice des hommes! Injustice des noms! est-ce elle qui l'a trompé ? En est-on moins ce qu'on est, parce qu'une étiquette a été changée ? Montagne à moutons! a dit le porteur. Soit, mais bien des moutons ne pourraient monter au sommet du Besso. D'ailleurs le Gornergrat est bien pis! Sur le versant nord, c'est une montagne à vaches. Une cuisinière sera-t-elle moins jolie ou ses mains plus diaprées parce qu'on l'aura nommée : Papillon de lavoir. De lavoir! ou de prairie! c'est toujours un papillon. Imaginations! épithètes! il en est comme des épitaphes, le faux ne change rien au vrai. Vu du bon endroit et sous un angle heureux, le Besso, tout Besso qu'il soit, est tout de même une belle montagne. De Zinal comme il fait bien avec ses fines pointes si détachées et cette arête blanche à gauche qui s'en va vers l'inconnu. Seule la grandeur des autres, quand on l'aperçoit, écrase un peu sa relative petitesse. Il compte encore 3675 mètres d'altitude. Bien dégagé, il jouit sur les Alpes d'un panorama splendide. A qui le rencontre et lui dit : Le Prince du Rothhorn, sans doute ? il peut, sans se redres-

ser ni s'humilier, répondre : Non, Monsieur, le Marquis du Besso, seulement.

Avec tout cela, nous voici arrivés à l'endroit où le glacier de Durand fait un coude, à peu près à deux heures de Zinal et, pour surmonter plus facilement là une cascade de séracs qui se présente, on aborde sur la rive, à gauche, où se trouvent des pentes et des ravins rugueux le matin, parce que le gel les tient, et, le soir, par le beau temps, sablonneux, boueux, gluants, effet de la chaleur du jour. L'obstacle surmonté, ou plutôt contourné, au niveau d'un nouveau plateau de glacier, il convient de reprendre sur les glaces une route plus facile. Mais ce n'est pas pour longtemps. A peine 20 minutes plus loin, au pied d'une autre cascade de séracs, à travers un véritable chaos de glaces abruptes, de flaques d'eau bleue, il faut encore une fois retourner du glacier aux pentes du Besso, caillouteuses, par places rocheuses, ailleurs plus fertiles qui conduisent enfin à la cabane du Mountet.

Aujourd'hui tout ce mouvement d'ascension se fait en musique, au son d'un moulin glaciaire en pleine activité, détail tout d'occasion (car de tels moulins sont éphémères), qui remplit ici la nature et notre imagination.

Un ruisseau s'est formé quelque part, près de nous, à la surface du glacier (nous ne savons où), il est descendu, perforant les glaces jusqu'à leur base; il fait tourner dans les profondeurs, sous nos pieds, quelque énorme bloc au sein d'une marmite glaciaire. Ecoutez! les coups du bloc qui va, qui va, qui tourne et ronge le roc de la montagne en se consumant lui-même; ces bruits se précipitent sans relâche et sans cesse. Puissants et sourds, ils font trembler le glacier. Une seule note, toute une harmonie; un seul rythme, toute une vie. Où es-tu, pauvre Wagner, tapageur de génie mais impuissant, pygmée dirigeant un orchestre de nains ? et toi, gong chinois, alpha ou oméga de la musique humaine. Entendez-vous ? voici l'opéra-nature, mesquin pour eux, gigantesque pour nous, dont se repaissent dans leur solitude les grands monts silencieux.

De là, encore une heure jusqu'à la nouvelle cabane du Mountet, altitude 2897 m. Pourquoi aller vite ? Le site est vraiment superbe.

Entre le Mont Durand et le Trifthorn, l'Ober-Gabelhorn fait un crâne effet. Tout à fait blanc, il s'élève haut et harmonieux dans le ciel bleu; avec sa cime carrée, décapitée d'une dernière

pointe qui n'a probablement jamais été en place, il ne ressemble qu'à lui-même, type original. Ses grands partners, le Rothhorn à gauche, la Dent Blanche à droite, restent un peu embrouillardés vers leurs sommets, aujourd'hui; ce détail ne gâte rien à l'ensemble. La pureté bleue et blanche de ce qui est visible se détache mieux. L'unité du tableau grandit de tout ce qu'il perd en richesse. L'impression s'affirme et s'approfondit d'autant. Mais, qu'on nous excuse, à la poésie du site grandiose où nous sommes ne répond plus comme autrefois la poésie du refuge qu'on y trouve. Déjà pour des raisons de moralité, de reconnaissance, très respectables, moins artistiques, le Mountet, nom local, est devenu la Constantiahutte. La construction n'est plus la même; elle se présentait allongée, basse, blottie en quelque sorte contre la montagne, maintenant elle ressemble à ces chaumières sans chaume de nos villages pauvres dans les plaines modernes, un rez-de-chaussée, un étage, des murs crépis à la diable, en son genre maison chétive de dernier ordre. Pour la poésie cela ne vaut pas. Ce n'est plus l'antique refuge en murs secs, par l'intérieur calfeutrés, dans la tonalité des lieux, ce n'est pas encore la cabane toute en mélèze, bien

fermée, bien hermétique, bien chaude également, plus chaude que celle-ci : une autre maison dans un autre monde.

En outre, pour régler certaines difficultés, de bon ordre, de bois, de provisions, on a mis cette construction en mains d'un tenancier, avec tarif officiel. Très bien; la combinaison est recevable. Chère au génie allemand, elle est fort usitée dans les Alpes orientales où nous l'avons rencontrée et se montre surtout pratique pour les refuges très fréquentés qui, par la force des choses, deviennent de petites auberges. Mais toute médaille a son revers. Où l'affluence constante et attendue des touristes diminue, le système montre ses inconvénients. Ils sont graves, parfois cruels. Nous en fîmes l'expérience à la Constantia.

Nous savions officiellement qu'un homme était là, prêt à nous livrer, moyennant finance, des conserves, du pain, de la soupe chaude, du café. A bon entendeur, salut. Tout cela est admirable, quand on ne tient pas absolument à être son propre mulet. Mais, désireux de faire gagner à ce bon gardien sa vie, nous faillîmes gravement compromettre la nôtre. L'homme y devait être, il n'y était pas. Ce jour-là étant une fête de saint, il s'en était allé à la messe,

à Vissoye, à Sierre peut-être et tous les réchauffants, tous les rafraîchissements, présumés, escomptés par nous s'en étaient allés avec lui, hors de notre portée. Heureusement que nous n'avions eu la foi qu'à demi et qu'en bien cherchant il se trouva encore par-ci, par-là, quelque brimborion, quelque croûton au fond de nos poches. Autrement l'affaire eût été tout à fait raide pour nous-mêmes et peu favorable, on le comprend, au système des tenanciers dans les Alpes suisses.

Par cette déconvenue, au Mountet, ce ne fut pas moins magnifique mais en même temps triste et froid. Ici-bas l'homme peut quelquefois, dit-on, être un corps sans âme, mais une âme sans corps, nenni, jamais. Le vent du S.-O., arrivé par le Col Durand (3574 m.) et celui du Grand Cornier (3547 m.), cascadait mordant sur le grand amphithéâtre neigeux et venait contre nous, glaciaire et glacé pour nous réchauffer. De la soupe! Ah! de la soupe chaude! enfin, n'en parlons plus. Ce tenancier n'est pas boiteux, puisqu'il fait six heures pour aller à la messe et autant pour en revenir, il a de bonnes jambes, mais l'arrangement et la promesse qu'on nous a faits ici. tout cela ne va pas, tout cela boite un peu.

L'impression reste superbe en face de toutes ces merveilles de la nature, toutefois le cœur tient à tout. Quand l'estomac n'est pas content et quand l'homme a froid, quelqu'idéaliste qu'il puisse être, il lui manque toujours quelque chose.

Après deux heures de repos, par ce mécompte, un peu douloureuses, nous voici maintenant sur le retour. Au bord du glacier, double rencontre; une caravane monte et peu après notre tenancier arrive, la conscience tranquille probablement car, s'il a gravement manqué à ses devoirs envers le prochain, du moins a-t-il rempli, pense-t-il, ses devoirs envers Dieu.

Au retour, le doyen qui partait le lendemain nous fit promettre d'aller un jour pour dîner chez lui à la campagne. Le tenancier de *Sans-Souci,* ajoute-t-il, sera à son poste pour vous recevoir.

Les jours suivants, toujours pour fatiguer ce rhumatisme inquiet et tenace, nous fîmes d'autres courses, sinon plus belles, encore bien intéressantes.

Le Roc de la Vache nous a laissé de grands souvenirs.

Temps gris, couvert. La bise noire passe.

Vers 10 heures seulement nous nous décidons à tenter la promenade avec l'intention, si le clair venait un peu, d'aller jusqu'à la pointe d'Arpitettaz. Un joli sentier d'alpage conduit d'abord aux chalets de Tracuit, fort misérables. Avertis par l'expérience du Mountet, aujourd'hui nous avons tout en suffisance, du pain, de la viande, du thé. Entre les murs secs de Tracuit et sur un tapis de bouze, sèche également, et sous un toit *surbaissé* qui nous cogne la tête, nous ne rencontrons pas la splendeur de la hutte Constantia, mais la chaleur de l'homme circule par ici et celle du cochon et celle de la vache aussi. Le service est plus réchauffé. Une marmite de lait cuit ouvre le repas; ensuite vient le solide; après, le thé digestif et stimulant. Le dos au feu, nous allongeons un peu le farniente et les jambes pour laisser aux nuages le temps de s'élever. On ne voit toujours que le bas des couloirs; à côté, quelques roches noirâtres et quelques neiges sales au pied de la pointe d'Arpitettaz entièrement cachée par cette maudite grisaille. Que voir du haut d'une montagne qui n'est pas elle-même visible. La bise court toujours comme ce matin sur les pauvres gazons pelés. Mon Dieu! que le vent voit de choses ici et là, et sans fa-

tigue. Il est plus que midi; cela ne s'arrangera pas. Laissons notre Arpitettaz et allons au Roc de la Vache.

Mais à peine sommes-nous partis dans cette direction qu'un certain remue-ménage se produit par là-haut et sur les pentes sud de la Vache le soleil vient nous chercher. Quoique le temps soit toujours le même une grande fente s'est subitement établie dans les brouillards gris et par cette fenêtre unique où passent les rayons du soleil, rencontre surprenante, nous apercevons maintenant la cime du Rothhorn, la vraie, qui s'élance blanche, gracieuse et tranquille et légère dans le ciel bleu.

De notre vie d'alpiniste nous n'avons jamais rien vu de si beau. C'est encadré! C'est inattendu. Au milieu du gris, c'est saisissant.

Les deux arêtes si élégantes et si originales qui, du terrible pic, attrayant comme une sirène, entouré de mystères et d'horreurs descendent, l'une vers le Besso, blanche et pure, d'une seule courbe admirable, l'autre vers le Col de Moming, dentelée, tourmentée, tremblante au-dessus des abîmes, sont absolument uniques de beauté. Entre elles s'élève la cime, seule dans le ciel, tout ce qui l'entoure est noyé par le brouillard, tout, les sommets, les arêtes,

les glaciers, tout un monde. Tant mieux. Mieux vaut pour l'appétit du beau un seul plat sur la table qu'un tout y va. Souvent, dans les Alpes, trop de richesse appauvrit l'impression. C'est ici l'heure du Rothhorn. Une telle montagne ne craint aucune comparaison, elle n'en demande point non plus pour briller. Le Rothhorn seul, c'est assez. Que de poésie! que d'art! dans cette apparition.

Mais cet art, cette poésie, sont-ils ici par nous ou sans nous ? Pour mieux voir nous nous laissons glisser sur le gazon moelleux, défleuri déjà par le mois d'août. Abrités du vent qui passe plus haut et sous les rayons tièdes du vieux soleil, nous nous le demandons. Par nous ou sans nous ? La poésie, l'art dans la nature, par nous ? ou sans nous ? Il faut plutôt croire, semble-t-il, qu'étant nous-mêmes à la surface des choses, loin de leur prêter une beauté dont nous serions les créateurs, c'est à peine si nous en pouvons entrevoir du dehors les plus extérieures réalités. Ce n'est pas nous qui jetons de l'eau dans cette source pour nous y désaltérer ensuite. Bien plutôt comme l'éphémère qui boit en passant aux flots d'un grand lac, nous ne saurions ni l'alimenter, ni l'épuiser, ni le tarir.

De cette course le retour fut mouvementé. L'amour des fleurs, un peu tardif en août dans ces montagnes, nous ramena vers les rochers qui relient la Vache, aux hauteurs d'Arpitettaz. Il devait s'y trouver encore des edelweiss, dernières survivantes du printemps déjà fini. De toutes leurs sœurs, plus coquettes et plus fines qui, en juillet font de cette alpe un jardin de Dieu, plus aucune; pas même leurs débris.

Ensuite nous faillîmes nous perdre, au sens le plus sérieux du mot.

Selon nous une trace devait se trouver sur des pentes abruptes qui, de l'alpe d'Arpitettaz, aboutissent directement au fond de la vallée de Zinal et comme par là notre retour allait se trouver fort abrégé, nous avions décidé d'y chercher ce passage. En effet, après plusieurs invitations douteuses, voici qui vaut mieux, c'est bien un vrai sentier. Quelle chance nous avons. Entre nous, cette bonne piste n'aboutissait pas; formée par les bûcherons d'en haut qui vont par là quérir du bois contre les pentes pour le rapporter aux chalets, elle se perd au milieu des précipices. Pour commencer tout paraissait cependant bien en règle. Viennent des endroits fertiles, puis des mélèzes clairse-

més, des rhododendrons gigantesques. C'est charmant. Des petites parois se présentent; on les descend. D'autres encore, on les contourne. Un gracieux couloir s'établit et, au bout, dix mètres plus bas que nous, se montre déjà une jolie terrasse verte. Au même instant, des hautes herbes, un coq de bruyère nous part dans les jambes et plonge, comme un boulet, au fond de l'abîme. Eh bien! par ce couloir faisons comme lui, laissons-nous glisser sur ces gazons. Mais un instant de réflexion. Quand nous serons sur cette petite terrasse, là en bas, si nous voulions remonter.

— Nous remonterons.

— Ce sera impossible.

— Alors nous descendrons.

— Le pourrons-nous ? s'il ne reste plus au-dessous de nous qu'une paroi vive et profonde.

— Eh bien ?

— Eh bien, il vaut mieux retourner tout de suite d'où nous venons. C'est le plus sûr, c'est le seul sage; n'entrons pas dans cette souricière.

Ce fut alors une de ces remontées qui remontent mais qui ne remontent pas.

Ce jour-là, le souper vint à 9 heures du soir... un peu tard... excellent.

Une autre fois nous vîmes très bien le Weiss-

horn, de l'Alpe de l'Allée, admirable belvédère, coté 2200 et quelques. Mais ce n'est pas là son vrai point. Qui veut bien saisir le Weisshorn, doit le considérer du Mettelhorn, au-dessus de Zermatt. Les montagnes, comme les hommes, ont leur angle caractéristique, qui les révèle ou les flatte, c'est sous cet angle qu'il les faut contempler. Montagne de premier ordre toujours, d'ici, de l'Alpe de l'Allée, le Weisshorn ne laisse pourtant point deviner cette hardie royauté dont il s'enveloppe si bien quand on l'aperçoit de l'orient ou du midi.

L'Alpe de l'Allée a aussi, en soi, une figure bien caractérisée. On y monte par un bon chemin, tour à tour dans des bouquets de mélèzes, contre de grands ravins, sur des pentes vertes. Les chalets sont groupés tout au bord du pâturage proprement dit. Ils dominent, comme d'un belvédère, très bien tout le pays de Zinal. A gauche, assez loin, sont les hôtels. En face, l'énorme, l'immense déblai des glaciers du Weisshorn, du Moming. A droite, le glacier de Durand qui conduit aux grands sommets et d'abord au Mountet. En arrière des chalets, sur notre montagne, se développe l'alpe plantureuse et tourmentée. Sauf des blocs épars ça et là que le temps a égrenés sur sa surface, le

gazon y tient tout. Un beau ruisseau la traverse et vient aboutir aux chalets. De toutes parts des éboulis garnissent les pentes dominées par le Pigne (3404 m.) et la Garde de Bordon (3316 m.). Un charme vague et prenant se dégage de ces lieux solitaires. Sans ennui, on y peut retourner souvent.

Nous sommes allés aussi à la Corne de Sorebois (2807 m.). C'est avant tout un panorama qu'on cherche là. Nous y avons trouvé mieux. Bædeker cote à 3 heures cette montée. C'est trop peu, non pour un touriste pédon qui marche pour marcher mais pour un alpiniste sensé. A ce compte-là, trois heures, il n'y aurait guère moyen de placer aux bons endroits quelqu'une de ces petites haltes qui sont la distraction d'un ami de la montagne, son apéritif, son journal. En rêvassant sur le gazon, il lit aussi... les pages illustrées du livre de la nature; l'appétit lui vient, il casse une croûte, il boit un peu aux sources de là-haut et à celles d'En-Haut. De la sorte, il perd son temps. Mieux, il le change en vrai plaisir et se trouve avoir sacrifié quatre heures et demie pour venir s'asseoir sur la Corne de Sorebois. C'est bon marché, sinon bien marché.

Cette corne n'est pas cornue du tout quand on vient de Zinal. Au contraire, on y accède par de grandes dalles rocheuses. La vue y est fort belle sur Anniviers, vers le nord; au sud, sur les hauts sommets de la grande chaîne du Valais, je ne la décrirai pas.

A part cela, et par surcroît de réussite, nous avons vu sur Sorebois également, en montant, des perdrix; en descendant, des hommes; tous plus agréables les uns que les autres.

Avant le sommet, comme nous traversions de grandes verdures, en pente douce, tondues par les vaches, sur des replats très frais, une mère-perdrix se rencontra suivie de ses perdreaux. Soit ignorance, soit perspicacité profonde, toute cette troupe, bien loin de fuir, se contentait de courir devant nous dans les gazons ras. Parfois une courte envolée nous séparait d'elle. Peu après, les voici de nouveau à côté de nous. C'étaient des perdrix rouges, autant que je me rappelle, avec dessins blancs et noirs bien marqués. Quand il finit, leur manège nous manqua. Il nous semblait que nous avions perdu des amis.

Aux hommes, maintenant.

De loin, à la descente, nous avions choisi pour une halte des chalets habités. Un léger

filet de fumée nous y invitait, les ornant de son panache. De fond en fond, de pente en pente, nous y voici. Nous demandons du lait, on nous en apporte. Nous faisons bouillir de l'eau pour le thé, et l'on cause. Le fromager et les bergers, jeunes gars de 16 à 25 ans, se sont peu à peu groupés autour de nous. L'un est en pleine lumière, debout; il a les bras croisés. L'autre fendait du bois; il s'est arrêté et reste penché sur sa hache. Le fromager, patron, un peu dans l'ombre et dans une encoignure du chalet, fume sa pipe, puis, de temps en temps, la *bougraille*[1]. Un *boube* s'est perché sur la claie qui sert de porte. Tous sont vêtus de haillons; leurs figures sales et énergiques sentent l'alpe valaisanne. Peu d'argent, point même, beaucoup de santé; déjà quelqu'ambition; l'inquiétude de l'au delà terrestre, le désir d'autre chose. On les sent éveillés; ils ont soif d'entendre et de dire; mais ils ne parlent pas. Ils attendent que la vie vienne à eux.

— Nous sommes de Genève. Ce monsieur-là est officier de carabiniers et moi, comme

[1] La nettoie. Le lecteur voudra bien ne pas trop se formaliser en voyant apparaître des termes que l'auteur a respectés ou introduits en vue d'arriver à la couleur locale.

vous me voyez, je suis bien un peu fort pour venir par les montagnes.

La présentation est faite; le fruitier m'a déjà pesé d'un regard : c'est son habitude, tout se fait au poids sur les foires, aujourd'hui. Plus rien pour l'esprit des bêtes; plus rien pour la beauté.

— Oui, dit-il, quelque chose comme... hein! est-ce que je me trompe de beaucoup.

Diable d'homme! Quel coup d'œil! Si malin qu'il soit pourtant, de manière ou d'autre, il me fait toujours tort... ou plus ou moins pesant... en tout cas, excusez-moi, pas si lourd.

Nous sommes de Genève.

Quand je l'ai dit, les garçons nous ont mieux regardé.

Genève, pour ces montagnards valaisans, pays diabolique! c'est cependant là où l'eau descend et là où les hommes montent. Un ancien camarade à eux, de ce chalet même, se trouve à Genève depuis peu. Nous devons l'avoir rencontré, ce garçon, car il a écrit qu'il habite près de la ville, dans une écurie où il y a de belles vaches. Pour sûr nous connaissons ces vaches puisqu'elles sont si belles et leur berger aussi. Le monsieur du troupeau a couru les montagnes d'Anniviers l'an dernier. La

Confédération l'avait envoyé voir s'il y avait par ici du bétail malade (nous devons le connaître également, ce monsieur)... malade de... malade du... (c'est un beau monsieur) malade... enfin ?...

— Du microbe ?

— Justement.

— En a-t-il trouvé ?

— Oh! non, on n'a jamais vu ce microbe par ici.

— Mais c'est qu'on ne les voit pas, les microbes.

— Ah! alors, si on ne les voit pas, comment peut-on les trouver ?

— Et il a *retourné* un garçon à Genève ?

— Oui.

— Et ceux-ci, est-ce qu'ils voudraient y aller, à Genève ?

— Alors!

J'en avise un plus *allangué* probablement, tout derrière, qui, depuis un moment, est venu s'asseoir sur un roc, les jambes ballantes. A nous croquer, ses yeux brillent.

— Vous! je parie que vous croyez qu'on est plus heureux à Genève qu'ici! Hein! vous le croyez ?

— Mais! pourquoi donc aurait-on fait des

villes, si l'on n'y était pas plus heureux que dans les montagnes ?

— Ah! ceci, c'est une autre question. Vous voyez bien que nous, nous venons dans les montagnes.

— Pour vous promener, oui, mais vous n'y restez pas, vous n'êtes pas si bêtes! C'est comme ceux qui, à la Chandeleur, vont voir dehors la nuit, quand il fait froid et quand il neige, mais pour avoir le plaisir de rentrer ensuite au clair et au chaud.

— Pas du tout! mon garçon. Ici, vous avez tant de choses que nous n'avons pas là-bas. Vous êtes au bon air! Vous buvez de l'eau fraîche...

— Ah! M'sieu a beau dire.

— Vous voyez ces belles cimes...

— On n'*y* voit plus à force d'*y* regarder.

— Voyons, n'est-ce pas beau, tout cela ?

— Ah! ce n'est pas si beau pour nous que pour vous.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'on voudrait voir autre chose. A force de voir des montagnes, on voudrait voir des plaines.

— Eh bien! écoutez, mon garçon. Je vous suppose une grande chance à Genève. Une

place dans un magasin, pour porter, entrer, sortir les marchandises, aller à la gare avec un camion. 70 francs par mois. Cela vous irait-il ?

— Ah! oui; septante francs. Oui!

— Mais serez-vous riche avec ça! Il faudra vous loger, il faudra vous nourrir, il faudra vous habiller, il faudra tout payer et quand tout est compté, ce sera comme ici. Au bout de l'an, il ne reste que les yeux pour pleurer. Tenez! les habits, par exemple, ici, point de chapeau! des sabots, rien, tout est bon; là-bas, il faut se soigner et ça fait de la dépense.

— Oui, répond l'*allangué*, ce doit être comme ça, ce qui vient d'une main s'en va par l'autre. Mais au moins ils sont au propre.

— Au propre! Et, si vous y tenez tant, pourquoi ne vous lavez-vous pas ?

— Ça ne s'en va pas sans savon.

— Pas très bien, en effet. Mais un peu, tout de même.

— Vous direz ce que vous voudrez, Monsieur. Ils sont au propre et nous, nous n'y sommes pas.

Ils sont au propre! A ce qu'il n'est pas, à ce qu'il n'a pas, l'homme aspirera toujours! Allez, monsieur, allez contre la soif du nou-

veau, allez, si vous le pouvez, contre la recherche de l'autre, de l'autre vie. Autant demander aux hommes de n'être plus des hommes. Laissée à elle-même, l'eau descend; de lui-même l'homme monte... ou descend, croyant ainsi monter; l'horizontal ne fait pas son affaire.

Ils sont au propre! Ce fut son mot.

Au propre! Derrière ce mot-là, c'est l'idéal même qui lève la tête, même un idéal positif et digne. Et nous voudrions le tuer avec notre savon et nos sarcasmes! On ne tue pas l'idéal. Le déchirer, c'est le forcer à renaître; l'attaquer, c'est le contraindre à s'agrandir. Une telle maladie est sacrée, les remèdes irritent le mal, les complaisances l'exaspèrent. Comme dans la fable, pour une tête coupée, il en revient sept autres. L'hydre est immortelle.

Au propre! Tout l'effort des civilisations est là. La pure nécessité ne suffit pas à les expliquer. Il y faut introduire dès l'origine un appel de l'idéal. Et le propre c'est la quintessence de l'idéal, l'essence commune du vrai, du bien, du beau, ce qui doit être en face de ce qui est. D'aucuns disent : en face du monde, c'est Dieu... Ils ne vont pas trop loin, mais ils se trompent peut-être d'adresse.

Au reste, ce garçon disant : Ils sont au propre, n'y mettait pas du coup tout cela. Son sentiment, c'était l'amour du mieux. Sa vision, sa visée du propre se réduisait à peu probablement : une chemise blanche, une paire de souliers noirs, des pantalons sans pièces, une veste sans trous, peut-être même... des bas; peut-être... des mains lavées, et voilà tout.

Mais donnez-lui cela, et vous verrez si réellement, répondant à tout son désir, vous l'avez épuisé jusque dans sa source... Non, non, donnez encore, donnez autre chose, donnez toujours plus, donnez, donnez, donnez. Au propre! Mais ne reste-t-il rien, plus rien à nettoyer. Il faut maintenant nettoyer tout le corps — il faut nettoyer aussi l'intelligence. Le propre, c'est la lumière. Le propre, c'est la vérité... Il faut nettoyer le cœur... il faut nettoyer la conscience... il faut nettoyer les joies et les peines... il faut transformer la Vie... il faut nettoyer l'Etat... il faut nettoyer la Religion... il faut nettoyer le monde humain qui est indigne de l'homme, il faut nettoyer le monde-Univers qui est indigne de Dieu. Au propre! Au propre! voilà un programme! Quelles lessives il y a fallu! Quelles lessives il appelle encore!

Après ce mot : Au propre! nous ne disons plus rien ni les uns ni les autres. Pour les uns, ces bergers, tout était dit. Pour les autres, pour nous, il suffisait d'y penser. S'exprimer en paroles sur ce propre! Absolument superflu; car inutile, car impossible. Je vois encore ce moment et ce chalet, bas, très bas; en murs de pierres sèches. Quelques grosses dalles horizontales et, autour, verticales forment le foyer, la cuve au fromage accrochée au bras d'une grossière potence a été pivotée de côté, les profondeurs un peu partout sont noires d'embarras, d'*enfumées*, et d'obscurités comme celles de la vie. Nous nous chauffons le dos au feu du gros brasier, le visage tourné vers la porte d'où vient la lumière, plantés ou assis sur des *tape-cu*[1] et ces gens nous regardent. Je vois encore tout cela après dix-huit mois, comme si j'y étais. Ce fut un grand silence, un grand tableau. Pourquoi ne sera-t-il jamais fait ?

— Des hommes comme eux, mais des hommes pas comme eux, des hommes qui sont au propre. Des hommes qui vivent à Genève. Il y a bien encore Paris, dit-on, mais c'est plus loin, plus nuageux. Il y a bien aussi l'Amérique.

[1] Siège du berger qui trait la vache.

L'Amérique! C'est là qu'on doit être au propre. Il y a bien enfin le ciel, mais, pour y entrer, tant de difficultés et puis on n'y arrive qu'à son heure. Bienheureux ceux qui s'y trouvent déjà, avec les anges, avec les saints; pour sûr, cette fois, ceux-là, ils sont au propre et pour longtemps.

Après ce mot, le silence prit et ne finissait plus.

— Dites donc, patron, *on* va s'en aller, nous; accepterez-vous un peu d'eau-de-vie ?

— Ce n'est pas de refus.

— Merci! Comme elle est bonne celle-là!

— Et vous, les garçons ? Allons, que la gourde fasse le tour.

— Mais vous, Messieurs, voudriez-vous *pas* encore du lait ? Voudriez-vous *pas* de la crème ? Voudriez-vous *pas* du céré ? Vous n'en emporteriez pas un morceau ? Vous savez, nous, *on* n'a que ça; c'est de bon cœur.

— Assurément. Nous le comprenons; toutefois, comment l'emporter, ce céré ? Votre offre ne nous fait pas moins plaisir... au contraire. Allons, touchons-nous la main. Et vous, les garçons, aussi... Allons, une bonne poignée... hein ?

Au propre!

Il y eut là un peu d'émotion, celle de ce qu'on avait entendu, celle de ce qu'on avait dit, celle de ce qu'on avait pensé, celle surtout de ce qu'on ne peut ni penser, ni dire, entrevoir seulement... moins ou plus... rêver... entendre, oui, comme un bruit qui vient de l'infini.

— Adieu!

Et le temps de descendre une petite pente. Plus de chalets, plus de bergers, plus de fumée. La grande montagne verte où nous cheminons est solitaire; le ciel profond et bleu; et les blancheurs éclatantes des Diablons, du Weisshorn, du Rothhorn, empourprées de soleil couchant nous regardent. Mais pour l'homme ému, l'univers tout seul, si beau qu'il soit, est toujours beaucoup trop froid.

La nuit venait décidément quand un autre chalet se dressa devant nous, avec son grand troupeau immobile posé par le trait du soir et pour le sommeil.

— Dites-donc, garçon, le taureau est-il méchant, ici ?

Un long niais, à qui nous venons de parler, debout contre la porte du chalet, se met à rire au lieu de répondre.

— Vous riez, grand imbécile, est-ce que vous

allez vous asseoir sur les cornes du taureau, vous qui faites le malin ?

— Oh! non, mossieu.

— Eh bien! nous non plus! La témérité n'est pas le courage; on gagne plus de batailles avec la langue qu'avec les mains ou les pieds. Voyons, répondez, est-il méchant, votre taureau ?

— C'est un taureau comme les autres.

— Voilà une réponse, au moins. Où est-il ?

— Là-bas.

— En règle. Puisqu'il est comme les autres, nous allons lui dire bonsoir, en passant, comme aux autres... de loin.

Nous avons fait bien d'autres courses à Zinal. Je n'en parle pas... et pourtant... Non, non, je n'en parlerai pas, si ce n'est pour dire que, de loin... en plus loin... le rhumatisme tenait toujours.

A Zinal, le temps va vite, surtout à l'hôtel des frères Tabin. Le soir, il y avait société sous la vérandah vitrée, jolie société. Nous entretenions volontiers nos douleurs en moiteur par de gracieux dégagés et de savantes courbettes. Voilà qui assouplit bien son homme, après les pénibles montées et les longues descentes. Les

toilettes étaient fraîches. Chez qui courait la montagne, les nez un peu rouges. Signe de jeunesse, le soleil n'est pas encore couché pour ceux-là. Quelquefois, on passait au billard, après dîner : autre distraction très antirhumatismale.

Il fallut s'en aller. De deux que nous étions, nous nous trouvâmes encore cette fois trois, car de nouveau un charmant collègue s'était rencontré. Tous trois donc, entrés en Anniviers par la porte, nous décidâmes d'en sortir ensemble par la fenêtre, le Col de Torrent, une fenêtre du premier étage, même du second.

Ce passage est assez long, jusqu'à Evolène; en quelques points, nous l'avons trouvé superbe.

De Zinal, on ne redescend guère, pour s'y engager. Peu après les derniers mazots, presqu'aussitôt on laisse à droite le chemin d'Ayer pour prendre route dans une forêt. Le sentier bien tracé atteint un bisse et le suit jusque dans le val de Moiry, peu au-dessus de Gremenz. En deux heures et demie, on tient déjà l'alpe de Zatelet, droit au pied du Col de Torrent.

Restent 800 m. à monter, en trois étages successifs, presque toujours sur le gazon et les

éboulis. Le col est à 2924 m. Panorama superbe, absolument remarquable, presque unique en son genre au Sud et à l'Ouest. Les grands monts du Valais méridional s'y développent, de la Dent Blanche, à gauche, à peine visible, jusqu'au pic d'Arsinol, à droite. Ils entourent d'un large et vaste diadème étincelant le profond val d'Evolène, vert et doux. Dans ce vaste ensemble, tous les détails sont bien placés. Ici d'énormes glaciers s'étalent comme un manteau d'hermine, autour de blanches épaules, névés éternels. Là, quelques-uns de ces glaciers persistent et reparaissent encore plus bas entre les croupes des montagnes, semblables cette fois à de gigantesques sauriens qui sortiraient des abîmes en rampant pour étaler au soleil leurs dos sales, rayés et tachetés. Tout en haut, avec les cimes blanches, plus pures encore par le contact du ciel bleu, rivalisent les Dents sombres, aux parois lisses, noirâtres, rougeâtres, hardiment découpées : telles les Aiguilles rouges, les Dents de Veisivi. Plus loin se dressent dans l'azur des forêts de véritables aiguilles, telles que la Zâ, les Dents de Perroc, celles de Bertol. L'imagination populaire, en baptisant toutes ces grandeurs, par un caprice assez singulier, a nommé souvent Dent ce qui

était Aiguille, Aiguille ce qui était Dent. Pourquoi ?

Le jour où nous étions là, par le grand beau temps, on voyait par places se former de petites pluies, chevelures grisâtres flottant suspendues dans l'espace, entre les grandes étendues inondées de bleu et de soleil. Les nuages d'où s'échappaient ces ondées étant fort élevés et peu denses restaient presque confondus avec elles. Elles-mêmes, gaze légère, voiles vaporeux ondulés, laissaient dessinées en elles fort nettement, avec tous leurs détails, les montagnes plus lointaines. Par ces accidents naturels, une beauté nouvelle et vivante s'attachait à cette grande nature. C'était comme un mouvement insaisissable, un bruit silencieux qui venait rendre plus vivantes ces immenses solitudes. Et la crainte, inévitable d'ailleurs, que tel ou tel de ces petits orages, descendant en un clin d'œil des hauteurs en apparence sereines de son origine vint tout couvrir d'un voile épais et nous forcer nous-mêmes à fuir, donnait à notre contemplation même quelque chose de plus anxieux, de plus ardent, de plus empressé, de plus vivant aussi.

Ainsi s'est formé du Col de Torrent, en nous, un souvenir grandiose.

La descente sur Evolène fut longue, sans passages pittoresques mais toujours à large horizon, en pleine poésie.

A Evolène, par la double intention de rester en montagne le plus possible et de perdre définitivement, si ce n'était déjà fait, notre rhumatisme sur la route, une variante fut adoptée pour le retour, le pic d'Arzinol et les Mayens de Sion, puis de là, le lendemain, descente directe dans cette capitale.

Le pic d'Arzinol est à 3001 mètres; Evolène à 1378 mètres, différence : 1623 mètres; l'ascension sera de cinq heures pour des gens un peu las, déjà. Ici d'ailleurs la chaleur, dès les premiers pas, et la monotonie continuelle du chemin vont augmenter nos peines.

Quoiqu'il fût vendredi nous devancions des groupes nombreux de montagnards endimanchés. Leur bonne humeur et leur gaîté ne nous étonnaient pas moins que leur présence. Explications reçues il se trouva que, sans y avoir songé, nous faisions le pic d'Arzinol le jour de la St-Barthélemy (24 août) fête des alpages au Val d'Hérens, peut-être dans tout le Valais. Tous ces mouchoirs rouges, tous ces fichus blancs, toutes ces plaisanteries étaient en l'hon-

neur du saint resté à la paroisse et des autres saints qu'on allait trouver sur les hauteurs. Ce mouvement nous amusait bien à propos, faisant passer la longueur des sous-bois et des prairies interminables. Le peuple que nous coudoyions sur le sentier, soigné, endimanché, éveillé à la vie sociale et à l'intention du plaisir nous plaisait tout à fait. Mais, tout entr'eux et pour eux, ces gens furent insaisissables; les hommes laconiques en restaient obstinément à leurs pipes et les femmes à leur patois. Il n'y eut pas moyen de les faire causer.

Vers midi, nous arrivions au col de la Meina (2706 m.) et j'y restai à cause de la chaleur et du quatrième bruit, un peu faible. Mes compagnons, plus valides, poussèrent jusqu'au sommet d'Arzinol, 300 mètres plus élevé. Vue belle, mais très inférieure à celle de Torrent.

De là, pour descendre sur Hérémence, il n'y a plus de chemin. C'est à l'aventure, très rapide mais facile, notre porteur n'avait jamais fait ce trajet.

Notre première rencontre y fut une soutane et quelques montagnards en promenade de St-Barthélemy qui nous renseignent. Il paraît que nous allons trouver des chalets.

En effet, sur un petit replat et même dans

un enclos, des chalets arrivent. Toujours à cause du bon saint, il y a là nombreuse compagnie, fruitiers, bergers, gens du bas, montés ce jour pour voir les vaches. Des grappes de jeunesse, filles et garçons, se sont posées un peu partout, sur des entassements, des pierres, des poutres, des débris, jusque sur le rebord des toits. Ils nous regardent venir.

A travers les chuchottements, les rires, les politesses qui partout dans le monde alpestre attendent l'alpiniste, nous pénétrons dans le Chalet-Maitre, celui du grand foyer, du grand chaudron, où deux fois par jour se fait le grand fromage. Dans un coin, une sorte de chambre, une sorte de table; voilà du cossu et quelques notables sont autour, assis. Ils boivent, plutôt sirotent de l'eau-de-vie.

— Bonjour.

Déjà nous sommes installés autour du feu. Notre porteur d'Evolène s'explique en patois; il nous présente à ces Messieurs, mais c'est à peine nécessaire; ce qu'il en fait c'est pour se faire valoir.

Dans les chalets on ne demande jamais audience. On est encore reçu le plus souvent avec une antique et facile politesse qui répond mieux que toute autre au sens d'humanité.

Par une impulsion profonde, au milieu de la vaste nature, insensible, adversaire, souvent ennemie, qui sait ? l'homme voyant de loin venir son semblable, s'il ne discerne en lui ni les marques, ni les intentions d'un ennemi, volontiers, après l'avoir regardé jusqu'au fond de l'âme, lui dit encore : Mets-toi là. Il lui a montré son feu, son repas, sa couche, sa hutte. Dès que l'humanité pullule, hélas! ce premier mouvement tend à disparaître. Fraternité est morte, les mauvais frères l'ont tuée.

On nous demande de suite, ici, si nous désirons de l'eau-de-vie. Nous préférons du lait et, si possible, cuit.

Sur un signe du fruitier, une façon d'idiot se met à rallumer le feu et remplit une marmite.

En attendant nous aimerions causer un peu avec ces gens-là; mais, comme ce matin, ça ne mord pas. Souvent il en est ainsi, il faut d'abord un peu réchauffer, *asticoter* les montagnards, ils ne s'ouvrent qu'après. Et plus ils sont nombreux, plus longue est la peine de prendre langue avec eux.

Un seul mot d'ici m'est resté, mais charmant. Je veux le redire.

Montrant l'idiot, par compassion, l'un de

nous avait murmuré : Ce pauvre homme, il est bien malheureux.

Un des notables, qui a surpris le propos, s'écrie aussitôt :

— Malheureux! Cet homme malheureux! Mais, monsieur, il est plus heureux que nous.

— Comment l'entendez-vous ?

— Mais, oui; cet homme est plus heureux que nous. *Il n'a pas d'embarras.*

Le mot est joli. En effet, pour les simples, tout se simplifie; ils n'ont pas d'embarras. Dites à celui-ci qu'il est un imbécile, cette parole ne saurait l'attrister. A ce compliment qui est trop juste pour qu'il le puisse comprendre, rien n'empêche qu'il se mette à rire. Il ignore l'orgueil, l'amour-propre, l'ambition, il n'a pas d'embarras. Le passé, tout de suite pour lui devient un rêve, un rien; tout regret lui échappe. Il n'a pas d'embarras. L'avenir! vague pressentiment tout au plus; préoccupation, tourment, but, jamais. Il n'a pas d'embarras. Ce qui est, voilà ce qui le touche et encore plutôt par le bon côté. Il n'a pas d'embarras. Devoir, convenance, idéal, tout reste hors de lui. S'il souffre, il ne sait point que cela durera, et s'il jouit, il ne se doute pas que cela va finir. Toujours il est arrivé; comme un enfant, il est

tout entier dans chaque pas. Il n'a pas de créanciers; il n'a pas d'échéances; il ne pleure pas ses amis. Il n'y pense plus. Il aimerait avoir des souliers quand il en voit. Dès qu'ils ont disparu, marcher nu-pieds lui est égal. Que le soleil brille, il rit, la lumière est si jolie. Si l'on a froid, on peut s'en réchauffer, autrement, l'on s'en cache. Il ne s'inquiète pas que la sécheresse brûle les campagnes. La pluie tombe, il rit; elle chante une si jolie chanson quand elle vient en filet, en torrent, goutte à goutte, des bardeaux du toit sur la pierre, là. Il ne se soucie pas de l'inondation qui emporte les moissons et noie son frère. Et pas davantage de la politique et de la religion, et du monopole des allumettes, et de l'exposition nationale. Il est plus heureux que nous, c'est dit : Il n'a pas d'embarras.

Allons au fond toutefois, tout ceci n'est que trompe-l'œil. Cet homme a moins d'embarras que nous, pourtant il en a encore. Et il n'en est pas plus heureux. Ses embarras vont avec sa part de vie. Il n'a pas les embarras d'un homme, mais ceux d'un idiot; plus bas, il aurait ceux de la bête. Qui ne veut point d'embarras devra sortir tout à fait de la vie, s'il le peut; il lui faudra se précipiter au néant.

Pour nous, notre embarras majeur, entr'autres, c'était d'aller encore ce soir chercher un lit jusqu'aux Mayens de Sion, joliment loin, sans guide, par des chemins inconnus. Nous voilà partis et au fond du val d'Hérémence. De là, nous nous risquons le long d'un *bisse* [1] qui, de ce fond, part en pente douce. Il doit aboutir aux Mayens, à peu près, et les arroser.

Comme ce parcours est original et tout à fait superbe. Il nous pesait un peu parce que nous en avions trop dans les jambes déjà et, avec les sacs, trop dans le dos, même plein le dos.

Mais tout cela, c'était notre faute, ce chemin n'y était pour rien. Où les pentes s'*escarpent*, tantôt sur des gros blocs, tantôt sur des corniches, tantôt sur des poutres suspendues, le sentier du bisse devient croustilleux. L'eau cascade, il ne faut pas que l'homme cascade avec. Voilà qui réveille et passe vite la fatigue. Ailleurs, comme le bisse répand autour de lui l'humidité et la fraîcheur, dans des lieux perdus, retraites mystérieuses de la montagne, arrivent des arbres gigantesques, plantés par la nature au bord de ces eaux courantes, hêtres,

[1] Conduite d'eau qui descend des montagnes jusqu'aux cultures.

mélèzes, sapins, tels que nous en avons rarement rencontrés, même dans les Alpes méridionales. Ils forment ici d'admirables forêts. Encore un avantage : un bisse ne remonte jamais. Le courant guide et entraîne les marcheurs. Par là, la nuit vint sur nous; puis nous, sur les Mayens. Notre dernière journée avait été la plus fatigante.

Aux Mayens, excellente réception. E... de T... était là. Après souper, nous regardions Sion invisible, dont les lumières scintillaient dans la vallée, lorsqu'il partit. La nuit était d'un noir! Il prit sa lanterne et longtemps on l'aperçut qui descendait à travers les prairies. Lui, pas du tout; l'obscurité était trop épaisse, mais on discerna longtemps sa petite étoile. Elle se précipitait en bas avec une rapidité inconcevable, disparaissait, reparaissait, courait comme une âme emportée par un génie, mignonne. Enfin, plus rien.

Le lendemain, dès le matin, nous la suivions, sur le chemin de mulets poussiéreux, et tout couvert d'un bruit de guerre. Quel contraste! Tambours par ci, clairon par là. De partout sortent des soldats, un peu lourds, un peu pesants, un peu déformés par les peines de la

vie et l'uniforme le laisse voir, plus qu'un costume montagnard. Mais comme ils doivent être durs, persistants, tenaces, ces hommes noueux — terribles mêmes — quand leur patrie chérie est en jeu. Toute la montagne descend ainsi sur l'ordre de sa bonne mère l'Helvétie. Elle s'en va faire en Tessin une petite guerre pour rire, et s'exercer afin de savoir mieux, le malheur venu, en faire une grande s'il le fallait, un jour, pour de bon, comme celles de Morgarten, de Sempach ou de Grandson.

Nous retrouverons plus bas, à Sion, tous ces hommes passant leur inspection générale sur la place d'Armes, puis, vers le soir, dans les cabarets de la ville, chantant les vieux refrains guerriers ou comiques, tel celui du jardinier Nicolas, par exemple, qui répond à la belle... demoiselle :

> Si vous m'aimez, je ne vous aime pas
> Laissez-moi planter mes pois.

Demain, déjà, ils seront du côté des cols, au val Bedretto, à Airolo, vers le St-Gothard, commençant leur expédition militaire, alors que nous arriverons chez nous terminant la nôtre, curative.

En effet, de trois au premier départ, nous ne sommes finalement, nous ne sommes plus que deux au retour, mon officier et moi. Le rhumatisme, troisième, s'est perdu en route. Serait-ce une fausse sortie ? On ne sait jamais bien. Un rhumatisme s'en va comme le sommeil vient, sans dire adieu, ni bonjour.

Enfin, il y a dix-huit mois cependant qu'il n'a donné signe de vie. Au risque de braver la jalousie du destin, intitulons ce petit récit : A Zinal, une cure de rhumatisme.

20 février 1896.

Post-scriptum. — Qu'on nous le permette et qu'on se le dise, aujourd'hui, 15 août 1910, après seize années, le rhumatisme n'a pas reparu.

Une promenade originale au Weissenstein.

(1287 m.)

De Genève, aller au Weissenstein, montagne célèbre du canton de Soleure, et en revenir en 36 heures, mathématiquement, tout compris, voilà un mouvement qui peut s'appeler une longue promenade; bien longue puisque cela fait 431 kilomètres; en même temps bien courte pour sa longueur, 36 heures seulement; et surtout une promenade originale.

Il aura fallu, on le sent, beaucoup d'originalité pour en concevoir la pensée, encore plus pour l'adopter et non moins, le moment venu, pour la faire. Eh bien! tout s'est rencontré, d'abord l'inventeur, puis sept alpinistes plutôt sur le retour, qui s'y lancèrent les 28 et 29 avril 1896, par un temps beau, mais douteux.

A ces sept, l'occasion paraissait plutôt rare (en effet); la saison, fin avril, bien choisie pour ne souffrir ni de la chaleur ni du froid (pas garanti). Le panorama du Weissenstein, si merveilleux quand on le voit et si renommé, exerçait de loin sur eux son prestige (bien à propos). D'autres circonstances les entraînaient également. Entr'autres, on croyait pouvoir se promettre de l'entreprise quelques satisfactions spéciales, beaucoup de plaisir, soit sur la montagne, soit à Soleure au retour. Rien ne manqua et, l'imprévu s'en mêlant encore, la réussite fut plus que complète. Nos compagnons devaient rapporter de ce Weissenstein original, vraiment original, des impressions fines et des souvenirs précieux. On en jugera.

A midi quarante, le samedi 28 avril 1906, la petite troupe quittait Genève par la gare de Cornavin et, le même jour, à 5 h. 45 m. du soir, tous descendaient à Moutiers. Les 207 premiers kilomètres étaient faits, sans fatigue et sans ennui. En passant, chacun avait pu contempler le canton de Vaud, si beau tout en fleurs de cerisiers, et la grande gare de Lausanne, déjà obstruée, quoique l'Express-Orient

n'y passât pas encore. Puis on avait admiré le château de Grandson, de sinistre et glorieux souvenir, les fumées d'un incendie de broussailles sur le Jura de Colombier, les toits réclames d'un chocolat connu, enfin, à la gare de Neuchâtel un public sérieux, en habits noirs, en chapeaux de forme, en dames bien et raides, un monde qui paraît beaucoup s'amuser. Ensuite ont défilé la presqu'île, ci-devant île St-Pierre, sur le lac de Bienne, les gorges de la Reuchenette, les roches de Court. Et Moutiers est enfin venu dans sa prairie, sans fleurs ni neige, vu la bonne saison.

Nous logerons ici ce soir et, tout de suite, il convient de déposer nos petits bagages à l'hôtel. On l'a choisi à un kilomètre de la gare, mais c'est l'hôtel du Cerf, un hôtel bien porté, l'un des mieux achalandés de l'endroit, où la bonne société se trouve tout à fait chez elle, et qui ne saurait que nous honorer.

Avant le souper, il nous reste une heure et demie. Quelques-uns ont remarqué dans la montagne, droit au-dessus de la ville, un pavillon qui doit être à un point de vue. Tentons d'y aller.

Ici se présente notre premier incident, assez caractéristique et certainement gracieux. L'un

de nous, légèrement attardé, suivait les autres de loin, dans une ruelle, lorsqu'il entend dire derrière lui :

— Ces Messieurs seront certainement les clubistes de Genève ?

Aussitôt de se retourner. Il se trouve en face d'un homme jeune, de taille moyenne, un peu replet, mais solide et souple.

— Assurément, Monsieur, des clubistes de Genève, et j'en suis, à votre service.

— Très bien, moi je viens de la gare, à cause de vous. Vous m'avez passé entre les doigts. J'ai lu dans l'*Alpina* qu'une course de Genevois devait arriver ce soir à Moutiers pour faire demain l'ascension du Weissenstein et comme moi-même j'ai l'honneur d'être du Club alpin suisse, il me paraissait convenable de me mettre à la disposition de mes collègues pour le cas où cela leur plairait.

— Comment! mais à coup sûr, votre prévenance nous est aussi précieuse qu'elle est charmante.

Connaissance faite, notre nouvel ami passe devant nous et nous commençons à gravir la montagne. Un premier exercice de voltige nous porte au delà d'une barrière placée là en travers du chemin pour arrêter le bétail. Pauvres

bêtes! elles ne peuvent ni monter au pâturage, ni descendre à l'écurie, sans autorisation. Pour elles, tout se fait par ordre. Idéal militaire et pour certains, religieux. Dans la forêt qui commence aussitôt, le chemin du pavillon est assuré par des marques rouges sur les pins de loin en loin. A 150 mètres au-dessus de Moutiers nous sommes arrivés. On a installé la petite construction à l'origine d'un éperon de rocher qui, de là, se prolonge à l'est jusqu'à surplomber un abîme. Nous nous hasardons prudemment sur ce promontoire. Il domine l'entrée du Val Moutiers, une gorge étroite, entre des rocs perpendiculaires. Dans la profondeur étranglée, en bas, sous nos pieds, passe un torrent qui s'est installé là, chez lui, par droit de conquête; à côté se voit une route insidieuse qui, ensuite, a volé au torrent une partie de l'aisance qu'il s'était faite à grand' peine et enfin, toujours à côté, la voie ferrée pour Delémont, dernière venue, qui va de tunnel en tunnel. De notre perchoir, mince, vertigineux, on voit tout cela. Les trois compères tiennent tout le val. Et l'aspect du défilé si occupé, si solitaire, est tout à fait sauvage.

Voilà pour la gauche; à notre droite, au contraire, tout est riant. C'est un vallon épa-

noui. Encore rapprochées, des montagnes boisées, noires de sapins compacts, occupent l'horizon.

Et littéralement sous nos pieds, spectacle attrayant, dans ce vallon frais, se développe la petite ville de Moutiers, l'une des premières stations en Suisse de la civilisation renaissante et du christianisme conquérant à nouveau le monde occidental après la grande invasion des Barbares. Moutiers, ce fut un Monasterium, Monesterium, Mousterium, Moustier; le nom n'a pas changé, sauf de forme, mais la chose! Actuellement, répandue un peu partout à travers les prés, la ville de Moutiers n'est plus un monastère et ne compte pas moins de 4000 habitants, nous dit notre collègue qui doit le savoir. Ce chiffre surprend plutôt, car vraiment les maisons, partout égrenées, ne paraissent pas tellement nombreuses.

La couleur des toits nous frappe. Dans le vieux Moutiers les tuiles sont gris sale ou brun rouge, tandis que les constructions modernes n'étalent sur le vert du pays que le noir sombre des ardoises ou le rouge ardent des Monchanin. Image exacte du temps présent, qui perd peu à peu la modestie délicate des nuances et tourne trop, ici au noir de l'encre

et là au rouge vif. Mais le temps est un grand maître, rien ne lui résiste. Tout s'adoucira sans doute, à Moutiers et ailleurs, sur les toits et dans les cœurs. Espérons-le.

Dans cet ensemble quelques points nous sont signalés par notre guide bénévole. Entre la gare et la vieille cité s'élève un beau collège tout neuf, avec un vrai clocher de pagode. Plus loin, hors de la ville, derrière un petit bosquet de sapins, se cache et se laisse voir tout à la fois la plus vieille église du pays. L'un au moins de ceux qui, d'ici, l'entrevoient est aussitôt pris de regret. Si ce pavillon où nous sommes, très joli, dû à la Société d'embellissement de Moutiers, ne nous donne après tout, malgré son mérite, qu'un vain plaisir des yeux, au contraire ce petit sanctuaire tout vieillot, où prièrent il y a neuf ou dix siècles, les moines irlandais venus jusqu'ici au milieu des forêts, des lynx, des ours et des loups, pour convertir des hommes... ne nous aurait-il pas inspiré quelque douce et triste rêverie du cœur ?

Ritornare maintenant; il faut aller souper. On reprend la forêt, la piste, les marques rouges, la barrière, la terrasse de la belle église protestante sous le porche de laquelle se lisent

trois mots : Dieu est amour. Après une courte ruelle, voici l'hôtel du Cerf; nous nous y engouffrons.

Avant de quitter le collègue de Moutiers, on lui a demandé son nom et sa profession. Il les dit très simplement. Alors on le prie à souper, on insiste; inutile. Il refuse, prétextant sa famille qui l'attend. Il promet de venir plus tard, mais il n'est pas venu... probablement par discrétion exagérée, pour n'avoir pas l'air d'avoir cherché une invitation. Scrupule noble et rural. En deux mots cet homme est très bien, mais, comme nous-mêmes, un peu original. Quand on ne l'attendait pas, il a paru... par amabilité et quand il avait promis de venir, il est resté... invisible... par délicatesse. Assurément, en un temps où l'on n'en trouve guère, quoiqu'on en parle sans cesse, voici enfin un vrai type. Au plaisir de vous revoir, bon Suisse, aimable collègue, nous savons maintenant qui vous êtes réellement... à bientôt, vous ne nous échapperez pas toujours.

Le Cerf nous sert parfaitement et, vers la fin du repas, nous arrive en dessert un huitième collègue, de Bâle, ancien de Genève, qui fait mentir le proverbe : Loin des yeux, loin du cœur. Il est venu par amitié, nous sachant

ici, si près de chez lui. Ces montagnes lui sont familières; il se fera demain notre guide.

Jusqu'ici le temps douteux s'est montré doux et lumineux. En venant, cet après-midi, le long du Jura, on apercevait très bien, du wagon, les préalpes et quelques sommets découverts, blancs de neige fraîche. Et voilà que certains fâcheux, déjà au retour du petit pavillon, ont prétendu tout à l'heure voir de la pluie à l'horizon. De la pluie! s'il vous plaît, des gouttes peut-être. Mais de la pluie! vous vous moquez! le beau temps est assuré.

Ces gens néanmoins ont réussi à nous inquiéter. Pendant la soirée, plusieurs fois, quelqu'un sort pour voir si... Non, rien ne coule que la fontaine. Et tranquillement, comme sûre du beau temps, la bourgeoisie de Moutiers va et vient dans la nuit des rues mal éclairées. Elle fait les *olivettes* et prend l'air du samedi soir, en famille. La température est toujours très douce, le croissant de la lune est parfaitement net, sans le moindre hâlo. Oui, nous avons le beau, le vrai beau. Allons nous reposer, maintenant, pour mieux jouir demain de notre belle chance.

Avant 5 heures du matin, deux d'entre nous,

amateurs de vieilles émotions, sont déjà sur la route de la chapelle antique aperçue hier soir. Ils ne sauraient quitter ce petit pays sans avoir vu de près son vénérable sanctuaire. Mais... on dirait qu'il a plu cette nuit; quelques gouttes même tombent encore égrenées et dans la fraîcheur humide d'un matin qui ne promet plus rien de bon, nos hommes ne se sont lancés qu'après avoir hésité un peu et s'être munis de parapluies d'occasion.

Dans la ville endormie, la lumière électrique, attardée, éclaire encore le jour. En dix minutes nos pèlerins arrivent vers un enclos de murs dont un portail est fermé et l'autre, entr'ouvert. La petite église du passé dort là, tranquille, entourée de tombes et de débris. Le seuil même de la porte, encore fermée, vu l'heure matinale, a été formé d'une dalle calcaire qui recouvrit autrefois la tombe d'un soldat romain mort le 12 des Ides de mars. On n'y lit que cela, point de nom, point d'autre date, ceux qui viennent prier ici ont, sans s'en douter, il faut le croire, effacé, usé peu à peu tout le reste. Un coup d'œil; encore un; que ce sanctuaire est suggestif! Mais il faut vite retourner à l'hôtel, maintenant, car le train part à 6 h. 3 minutes pour Court, d'où nous devons prendre,

à travers les montagnes, la direction du Weissenstein.

Grand changement! vu le temps dont les apparences sont menaçantes ce matin, nos Messieurs déjeunant à l'hôtel ont déjà modifié le programme. Si le temps devenait mauvais, disent-ils (devenait! est joli), mieux vaut ne pas s'aller jeter sur les crêtes du Jura, avec le brouillard, entre la neige d'en haut et celle d'en bas, en pleine tempête, peut-être! On va donc préférer, pour approcher du Weissenstein, la grande route de Balsthal jusqu'au Gänsbrunnen. Là, au pied même de notre montagne, qui vivra, verra

Combinaison pratique assurément, qui s'impose pour ainsi dire; mais bien regrettable aussi, car au lieu des charmes imprévus et pittoresques d'un chemin de bois, de prés, de rochers, après nos 200 kilomètres de wagon, tout va se continuer ainsi sur une grande route et par un pays monotone.

La route préférée se déroule comme un ruban, tout droit vers l'est, elle suit le Grand Val. On voit au moins où l'on va. D'ailleurs une jolie distraction nous y est offerte. La pluie de la nuit, discrète et insistante, a juste assez *humidifié* (j'invente le mot pour essayer de

dire la chose) la surface de cette chaussée, sans pénétrer plus bas, pour que nos semelles de montagnards, armées de clous, en agrippent des morceaux entiers qu'elles emportent à chaque pas. C'est fort original. Si, par là, l'effort de la marche se complique et se ralentit, du moins à cet exercice on n'a plus le temps de s'ennuyer. Quel *pacot!* quel *diot!* excusez ces vieux mots, toujours neufs, si vrais, si expressifs. Pour échapper à ce travail, tel se jette dans les champs à droite ou à gauche de la route, tel autre préfère à ces boues *seccotinées* les plaques de macadam frais, à cailloux anguleux. Plus de gaîté, plus même de conversation. Chacun peine et chemine en silence, lentement. Pourvu que les nuages ne s'aperçoivent pas trop vite que nous nous attardons par ici.

Nous profitons d'une éclaircie matinale mais précaire. De toutes parts déjà le vent fait rage dans les hauteurs, où la pluie manifestement tombe. Pour nous, la douche ne saurait tarder.

— Bon! je viens d'en recevoir une sur la main.

— Alors, ça y est.

Quelqu'un lève le nez et regarde les nuages.

— Non, rien; c'est déjà fini.

Mais pour recommencer. Au village de Grandval (613 m.), à une heure de Moutiers, la pluie est établie.

Là, sortant de sa remise, une voiture de poste s'avance contre nous. Au haut d'un escalier, à l'abri, des gens l'attendent; ils vont évidemment partir pour... Balsthal. Ce nom est inscrit noir sur la portière jaune. Tout à l'aise, ils nous regardent marcher tranquilles et stoïques sous l'ondée. N'exagérons rien; les gouttes d'eau sont petites; elles se posent comme des diamants sur le drap de nos habits. On dirait qu'elles n'osent pas pénétrer. Heureux d'avoir échappé aux boues de tout à l'heure, nous plaisantons de cette pluie pour rire. Nous ne savons pas ce qui nous attend. Il va pleuvoir ainsi petitement, tranquillement, modestement onze heures d'horloge sans interruption. Cette timide humidité va s'enhardir; elle va passer du drap aux doublures, au linge, à la peau, jusqu'à la moelle de nos os. Vers les crêtes nous dirons : Il ne pleut plus parce qu'il neige et après, il ne neige plus parce qu'il pleut. Et nous rions encore! qui rira le dernier ? Si pendant cette longue journée nous réussissons à nous mettre par moments à l'abri, nous n'en resterons pas

moins toujours vêtus d'humidité jusqu'à la fin, au bain marie ou dans la glace, des pieds à la tête. C'est dit.

A deux heures de Moutiers trois ou quatre maisons apparaissent dans un pré à droite, c'est Gänsbrunnen (747 m.), la fontaine des oies. Où sont ces oies ? Ici les fontaines de la terre rivalisent avec les fontaines du ciel. Ne pourrait-on, avant d'attaquer les hauteurs, au pied desquelles nous voici parvenus, faire une halte à l'abri ?

Une maison se présente qui tient cabaret. La salle à boire a quelque cachet, toute en boiseries, un peu sombre derrière ses murs épais où s'ouvrent des fenêtres basses et taillées en embrasures. Sur le large rebord intérieur et poussés vers les vitres de ces petites baies, si étroites, se sont déjà groupés des géraniums qui veulent entretenir de lumière leur verdure moelleuse et former leurs boutons. Avec la saison nouvelle ils vont aller plus avant et garniront alors les embrasures du pauvre cabaret, de vert, de rouge, de rose, de blanc, de poésie et de gaîté. L'armée de la fête estivale, si courte à Gänsbrunnen, prépare ainsi sa sortie prochaine et triomphante.

A l'intérieur de cette salle, tout est soigné,

pauvre et propre, tables grossières, chaises de bois. Le meuble le plus important est un gros poêle allemand, en pierres ollaires, avec son siège de même, qui, depuis six ou sept mois, selon la coutume, est chaud en permanence, d'une chaleur douce, pénétrante, confortable. Là, en se serrant un peu, on pourrait s'asseoir quatre de front, sur la pierre tiède et, ma foi! à trois nous nous y installons pour prendre un peu de chaleur. C'est rudement bon pour qui, comme nous, se sent déjà trempé de transpiration et de pluie.

Pendant cette courte halte à l'étuve, les uns, et c'est la majorité, boivent sans manger, un autre mange sans boire, et le dernier ne boit ni ne mange, tempérament superbe. Il en conclut qu'il ne doit rien payer, solution plutôt litigieuse, car, enfin, il a profité de cette salle de cabaret, de cet abri, de cette chaleur, de cette chaise et, par là, il doit pourtant quelque chose à l'aubergiste ou à ceux dont la dépense lui a procuré un aussi réel avantage.

Au départ, toujours sous la pluie, l'ascension de la montagne commence par un *raidillon* excessif de 20 minutes. Puis nous laissons à droite le chemin de la Hasenmatt dont les derniers sommets se perdent aujourd'hui

dans les brouillards épais et les giboulées de neige.

Une pente régulière de petite route forestière se dessine à gauche dans une forêt d'essences variées, hêtres et sapins surtout. Nous nous y engageons, à pas lents. Pour arriver au Weissenstein, il va nous falloir une heure à peu près. Toujours à la bonne, sans effort, sans agrément mais sans ennui. D'abord sur des feuilles sèches, ni boue, ni pierres, puis sur la neige vieille et sous la neige qui tombe. De vue, point ou presque point. Sans nous cacher tout à fait l'horizon, les troncs minces et multipliés du grand bois masquent assez le pays pour qu'on puisse à peine l'entrevoir à demi. Les nuages couvrent les hauteurs. Evidemment nous perdons peu.

A mi-chemin, une piste moindre que la nôtre se détache à droite, c'est le sentier de l'Hintere Weissenstein, charmant et pittoresque par comparaison, nous a dit notre collègue de Bâle qui, tout à l'heure, au bas de la montée, ôtait encore la pipe de sa bouche, réel sacrifice, pour nous conseiller fortement ce détour, malgré le temps. Le moment venu d'insister, plus rien. Ni la pipe, ni la bouche, ni la langue ne se dérangent. Tous, lui le premier, ont

bien remarqué l'inscription : Hintere Weissenstein! mais chacun fait comme s'il ne l'avait pas vue du tout. De la sorte on se sentira moins battu. Sans le dire, ce qui serait mal, on pourra laisser supposer aux autres que si l'on a manqué l'Hintere Weissenstein, c'est uniquement par inadvertance et non par avachissement.

De là, tout insensiblement, notre promenade de printemps se transforme en une course d'hiver. La neige, vieille ou neuve, a tout envahi. Et le plus joli fut sur la crête de la montagne où nous arrivons enfin. Là, le vent du sud-ouest, en rafales, chargé d'une giboulée enragée et compacte, redouble ses efforts pour défendre le passage. On a de la neige plein les yeux, plein la bouche, plein les poches. Ce sont des statues de neige ou de marbre blanc qui franchissent le dernier col. Apparition redoutable. Tout transpercés que nous sommes déjà, une impression glacée nous saisit là par surcroît, mais rien ne nous décourage. Nous savons que nous allons arriver. La crise surmontée, une légère descente nous amène tout de suite vers des chalets. De là part à travers la neige un large escalier de troncs transversaux qui monte. Au même moment le brouil-

lard pour une seconde s'entr'ouvre et, à deux pas au-dessus de nous, se dessinent comme un rêve les bâtiments du Weissenstein Kurhaus. Il est dix heures et demie. De Moutiers ici, il ne nous a pas fallu 4 heures.

Et maintenant, voyons; le dîner étant commandé pour 1 h. $^1/_2$, contraints que nous sommes par la tempête de nous remiser ici et d'y rester, nous avons devant nous trois heures d'attente monotone et mouillée, avant de le manger. Quoiqu'il fasse tiède en cette salle, c'est décidément trop, surtout vu l'état où la pluie et la neige nous ont mis. Il faut avancer le repas.

L'hôtelier du Weissenstein est d'accord. Certainement. Pourquoi pas ? On servira plus vite. « Mais voilà, ajoute-t-il, il faut tenir compte d'un fait, on vient seulement de mettre la choucroute sur le feu, et *la choucroute veut du temps pour cuire.* » Réflexion évidemment pleine de bon sens, en même temps, subrepticement, de mystère.

Naïfs, nous ne nous en doutions pas!

Au fond, je le présume d'après l'événement qui survint, cet homme tenait à ne pas trop précipiter les choses parce qu'il restait per-

suadé que, malgré cet affreux temps, quelques Soleurois allaient venir quand même dîner avec nous. Il savait leurs projets et nous les ignorions. Il pensait plus poli et même plus avantageux de les attendre. Il avait la foi, nous ne l'avions pas, nous ne pouvions l'avoir. Sa choucroute était un argument sérieux, elle allait devenir surtout un moyen dilatoire.

Une lutte s'ensuivit. Nous-mêmes, très insistants; lui, temporisateur par calcul, en son sens par principe. Nous revenons sans cesse à la charge, et lui, comme en un ménage la bonne femme ou le bon mari, il dit toujours : Oui, oui, et n'en fait qu'à sa tête.

— Alors, c'est entendu, ce dîner!

— Oui, oui; oui, Messieurs, oui.

. . . .

— Eh bien! ce dîner ?

— Oui, Messieurs. Je vais justement jusqu'à la cuisine pour voir où l'on en est.

. . . .

— Alors ?

— Eh! Messieurs, ça avance; mais cette choucroute...

. . . .

— Et puis ?

— Je m'impatiente comme vous. Je vais voir...

Revenant :

— Voilà, le temps est si bas, il paraît que la cheminée ne tire pas bien. Avec ces bourrasques, la marmite *ne prend pas le bou*. Cela va encore durer. Pensez. Et puis, c'est dimanche. C'est comme vous; il faut que je fasse le poing dans ma poche...

. . . .

— Dites donc, vous savez, c'est que le temps passe.

— Je le vois bien... Que faire ? Tout sera bientôt prêt. On a mis le lard dans la choucroute. Enfin! vous ne voudriez pas que je vous la serve mal cuite. A des gens comme vous! Qui sont délicats... A qui je tiens.

. . . .

Il est onze heures et demie.

. . . .

Il est midi.

. . . .

Ah! on commence à mettre la table. Bon signe! n'est-ce pas ?

Maintenant, on entasse sur le poêle des assiettes. C'est pour qu'elles se réchauffent. Bon.

Voici le pain et la corbeille en place. Deux d'entre nous se regardent souriants.

. . . .

Tout cela à longs intervalles. C'est ainsi qu'on nous amuse. L'hôtelier est toujours d'accord, mais têtu comme une borne. Son personnel se donne beaucoup de mouvement, sans avance. Tantôt nous nous prenons à ce manège, tantôt nous sentons nettement qu'on nous berne. Mais comment se fâcher. Retranché derrière sa choucroute, l'homme est invincible, nous n'arriverions qu'à souligner notre impuissance.

Avec tout cela le temps passe.

Midi et quart.

Midi et demi.

Midi et trois quarts.

. . . .

— Est-ce que vous vous fichez de nous, à la fin ?

— Mais, Messieurs, je vous prie. Cela va venir, la choucroute est cuite, maintenant.

Vers une heure, tout à coup, voici du nouveau. Du bruit dans les corridors; toute large, la porte s'ouvre. Deux beaux gaillards, jeunes, bien plantés, consciencieusement mouillés, pittoresquement *enneigés,* font irruption. Nous nous levons. Nous leur serrons la main. Alors.

Vous voilà. Charmants. Très bien. Vous êtes clubistes ? Et de Soleure ?

— De Soleure; oui. Mais du Club Alpin; non.

Fausse entrée. Ces messieurs sont des amateurs. Rien de plus. Pas nos hommes, pas du tout. Sans l'avoir marqué, ils ont dû être bien étonnés de notre réception chaleureuse. Elle va leur rester longtemps; et parmi nous les démonstratifs, les vrais Welsches sont plutôt càpots.

Au demeurant, ce quiproquo, tout de bonne grâce, n'eut rien de pénible. Nous avons dit : Grouchy; c'était Blucher. Ici pas de bataille perdue, pas de déroute, pas de Waterloo, pas de Ste-Hélène, pas de tombeau. Une soudure manquée, voilà tout; faute de colophane.

Maintenant, ces messieurs se sont tout bonnement attablés, ils venaient pour cela. Ils boivent une bouteille de vin rouge à leurs propres frais. Puis, poliment, ayant fait leur halte, ils nous saluent et retournent à la tempête de neige qu'ils ont désirée ce matin à Soleure, qu'ils sont venus chercher, qu'ils ont trouvée et dont ils veulent prendre encore une tranche. Bon voyage!

Grâce à cet incident, la foi de l'hôtelier se trouve ébranlée pourtant. Ces Soleurois-là,

en effet, ont déclaré venir du Hintere Weissenstein et n'avoir vu ni un chat, ni un homme depuis ce matin, soit sur les chemins, soit sur les pentes, soit sur les hauteurs.

Nos Soleurois à nous deviennent donc, même pour l'hôte, tout à fait problématiques, et la nécessité de céder à notre insistance lui paraissant d'autant plus en convenance, enfin, nous voyons entrer une femme de chambre qui apporte une large soupière fumante. Ah!

Sur ce simple signe, instantanément, du poêle que nous entourons, nous voilà tous à nos pièces : une parole de chef a été superflue. Quand la soupe est là, il faut la manger. Et successivement tout le repas défile. Inutile de dire qu'en bon rang arrive la fameuse choucroute et des côtelettes de lard bouillies. Délicieuses. Elles sont bien cuites, presqu'un peu trop.

A l'entremets, nouveau bruit de corridors, comme tout à l'heure. La porte s'ouvre et laisse passer, l'un après l'autre, deux hommes solides, souriants, entre deux âges. Cette fois, ce sont nos gens. Deux membres du Comité central du Club Alpin suisse, dont l'un, le caissier en personne *(der wohlgeborene Kassier)*. Ils arrivent de la Hasenmatt. Incroyable et pour-

tant vrai. Ils s'expliquent. Informés à n'en pouvoir douter que quelques Genevois partis la veille devaient coucher à Moutiers et allaient ce jourd'hui faire l'ascension de la Hasenmatt, puis se rabattre sur le Weissenstein pour dîner, ces messieurs ont formé la résolution de venir rencontrer, sur cette Hasenmatt même, leurs collègues de la Suisse romande. La pluie n'a pu les arrêter. Ils ont quitté Soleure ce matin à 7 h. $^1/_2$, par la pluie; par la pluie et la neige, ils ont fait leur ascension. Arrivés sur le sommet, ils nous ont attendu là plus d'une heure, s'abritant dans une petite auberge isolée qui s'y rencontre. Toutes les cinq minutes, ils sortaient à tour de rôle pour pousser dans la montagne de longs cris d'appel. Par ce temps affreux, de tourmente, de brouillards, de tourbillons de neige, ils étaient vivement préoccupés que nous n'allions nous égarer et nous perdre sur ces hautes solitudes si inhospitalières, si perfides, même à qui les connaît, lorsqu'on n'y peut plus clairement discerner son chemin. Enfin, rien ne venant à eux, comme, d'après leurs calculs, l'heure d'attendre était largement passée, ils se sont repliés ici, par la Hintere Weissenstein, avec une dernière espérance, qu'à ce

second rendez-vous, ils pourraient trouver mieux qu'au premier. En route, ils se sont même momentanément égarés quoiqu'ils soient tout à fait habitués à cette montagne, leur promenade favorite. Et les voilà contents. De leurs sacs entr'ouverts, ils sortent des bouteilles de champagne, à 2 kilos pièce, qu'ils ont hissées jusque là-haut pour la coupe de l'amitié que nous allons boire tout à l'heure. Auparavant, il faut pourtant qu'ils se sèchent un peu, car on peut croire qu'ils sont mouillés et autrement aussi, se mouillent un peu car on peut bien imaginer qu'ils sont secs après six heures de haute lutte. Quels robustes compagnons et quels cœurs! Bon, la porte s'ouvre de nouveau, en voici encore, un, tout seul. Retenu ce matin à Soleure, il est venu directement. Parti sur le tard, par la pluie, il arrive ici par la neige, avec un chien. Tous deux, l'homme et le chien, ont pressé beaucoup pour ne pas nous faire attendre. Ils n'ont mis que 1 h. 35 m. en tout pour accomplir leur action. Et pourtant la ville de Soleure est à 3 kilomètres du pied de la montagne et la différence d'altitude est de 860 mètres. Une telle rapidité par un tel temps est extrêmement remarquable. Le chien, berger d'Ecosse, à longs poils,

est tout *dégoulinant,* tout frétillant; cela va à ses ancêtres qui vivent en lui. L'homme, par la transpiration, bien gagnée, s'est défendu de l'humidité ambiante. Ils s'installent; ils se mettent aussi à manger. Après une courte effervescence, autour de ces Soleurois, un silence significatif s'établit, d'absorption chez eux, de délicatesse chez nous, qui semble leur dire : Reprenez-vous, chers amis, refaites-vous, on vous attend et vous allez trouver à qui parler. Puis, dans la béatitude du repos, d'une bonne chaleur, d'un bien-être vivement senti, à côté de la tourmente qui court dans le ciel, se déchaîne sur la montagne, fait grincer les girouettes de l'hôtel et gémir et craquer douloureusement ce grand bâtiment qu'elle secoue; et jette vainement contre les vitres ses paquets de neige, nous nous prenons cette fois à fraterniser.

Ces messieurs regrettent beaucoup qu'un si affreux temps soit venu nous ravir le grand panorama qu'on peut contempler du Weissenstein et les aperçus variés du Jura soleurois. Ils déplorent que la saison soit si peu clémente et en un sens, si mal choisie. Pour nous, nous le déclarons, au risque de les stupéfier, nous ne regrettons rien, mais rien du tout. A défaut

d'un printemps gracieux dont nous n'eussions pas eu les fleurs sur ce Jura, vers la fin d'avril, il nous est resté la chance d'y rencontrer encore l'hiver et les impressions sauvages d'une tourmente de neige. Et à défaut de ces horizons lointains de la nature alpestre, ne sentons-nous pas au Weissenstein passer vers nos cœurs les grandeurs et les perspectives, plus rares et souvent plus lointaines, de la vraie fraternité. C'est dans l'adversité de la vie que se réalise la spiritualité de l'homme. Sans cette tourmente, aurions-nous jamais, les uns et les autres, connu, ce qui s'appelle connu, la valeur de l'intention amicale à laquelle ils ont obéi. Impulsion gracieuse, en rencontrant sur son chemin l'orage et la neige, elle s'est approfondie, elle s'est réalisée dans la peine et le sacrifice; plus elle leur a coûté, plus elle leur rapporte en ce moment même. Ils ont saisi l'occasion d'être des hommes, et ils en jouissent sans nous ôter notre profit, à nous, qui n'avons d'autre mérite que de cueillir la fleur d'amitié et de la respirer avec eux. Ces Soleurois mouillés mais vainqueurs ne donneraient pas pour beaucoup leur journée qui nous enrichit tous. Il en est ainsi des joies supérieures; qui les prend, les donne en même temps,

et qui les donne, par le fait même, les retient. Ah! ces instants de sentimentalité vraie, au sein des scènes sévères, dures et sauvages de la montagne insensible, qu'ils nous sont riches et doux. Rarement, sans doute, les hôtes de ce Kurhaus se seront-ils fait autant de bien, que nous par le cœur, le 29 avril 1906, vers 2 heures de l'après-midi, entre une bonne choucroute au dedans et une mauvaise tempête au dehors.

Quand il fallut partir, ces Messieurs de Soleure, nous proposèrent le chemin le plus court et le plus pittoresque. Sous leur conduite, de la terrasse même de l'hôtel, nous nous jetons dans un profond ravin. Pour l'aborder, la plupart reculent devant les hasards d'une glissade vertigineuse, ils préfèrent tailler des trous en descente contre une sorte de mur de neige presque perpendiculaire. Aussitôt commence un sous-bois grandiose, encore tout neigeux de vieille neige et où flottent de toutes parts les flocons du jour. Une pente très rapide nous amène bientôt à l'entrée du sentier bien connu qui, tantôt en escalier, tantôt en corniche, zigzaguant par les parois, les gorges, les ravines descend ici des sommets du

Jura jusqu'aux grands bois qui couvrent les pentes inférieures de la montagne.

Au sortir de ces forêts deux chemins se présentent pour gagner Soleure. Une route jolie prend au plus court, mais le sentier par l'ermitage de Santa Verena est bien plus intéressant. Il nous amène à l'entrée d'un défilé fort étroit, entre de grands rochers, où se gîte à gauche l'ermitage, petite hutte, petit oratoire, moderne sur un emplacement autrefois consacré. En face, à droite du ruisseau et du passage se montre une église appliquée au rocher, si j'ai bonne souvenance; et tout de suite, cela m'est resté vivant, une installation pieuse, un Gethsémané nature, dans le goût des Sacro-monté italiens. Sous des roches surplombantes, en plein air, en un lieu protégé par elles, on a placé des apôtres en bois, de taille surhumaine; ils sont diversement couchés, accoudés. endormis sur le sol. Un peu plus haut, dans une anfractuosité de la paroi, Jésus prie, en bois aussi, et un ange vient le réconforter, en bois également. C'est parlant, grossier, populaire, au demeurant assez peu artistique pour des raffinés, mais n'est-ce pas mieux ainsi que si toutes ces sculptures étaient d'un Michel-Ange ou seulement d'un Pradier? De l'enfantin,

du naïf se trouve parfaitement en place dans de tels lieux. Que de choses se disent mieux en patois qu'en beau langage. Trop d'art souvent nuit à l'art. Dans cette gorge étroite, sous ces voûtes naturelles, sans prétentions mais non sans grandeurs, trop de finesse, trop d'expression détruirait l'impression. Qu'est-ce que le beau ? qu'est-ce que le laid ? il faut parfois du laid pour produire le beau. Ces affreuses poupées, qui ne bougent pas même les yeux, ni ne parlent en nazillant comme des phonographes, pour être moins modernes en sont-elles moins suggestives ? Aux délicats elles disent assez : Nous ne sommes pas pour vous, nous le savons, passez. C'est aux autres que nous avons à faire. Et les autres, c'est tout le monde.

Après quelques instants de contemplation muette, donnés à ces horreurs si touchantes, nous nous engageons de là dans un joli vallon qui ne se terminera qu'aux portes même de Soleure.

Le défilé du commencement s'est un peu, très peu desserré, le ruisseau coule tranquillement entre de grands arbres plantés par la nature sur ses bords et contre les pentes voisines. A chaque fois qu'un rocher s'est pré-

senté, ou en place ou détaché jusqu'au milieu du courant, on en a profité pour rappeler la mémoire de quelque grand citoyen de la petite ville de Soleure. Le sentier, toujours tracé en chemin de parc, descend ainsi, passe à tout propos d'une rive à l'autre et forme une ravissante promenade.

Il aboutit enfin à de grandes avenues d'arbres presque gigantesques qui viennent jusqu'aux fortifications de la ville. Une grosse tour sur un bastion, encore intacte, fort belle, marque ce qui fut autrefois l'angle N.-E. de l'enceinte fortifiée, ailleurs presque partout ébréchée et même, par larges places, anéantie.

Avant d'entrer en ville, il ne nous reste plus qu'à voir les musées.

En effet, ces Messieurs de Soleure qui sont venus là-haut, jusqu'au Weissenstein, à notre rencontre ont eu également l'extrême amabilité de faire les démarches nécessaires pour que, malgré l'heure un peu tardive de notre arrivée probable, il nous fût encore possible sinon de les visiter à fond, au moins de jeter un coup d'œil sur les deux grands musées de Soleure, celui des Arts et Sciences et celui des Armures. Mouillés ou non, fatigués ou non, nous devons faire honneur maintenant à une intention

aussi intelligente qu'aimable. Fatigués, nous ne le sommes; mouillés, peu; nous ne recevons la pluie que depuis 8 heures ce matin et 4 heures du soir vont sonner.

La ville de Soleure a un musée d'art remarquable. Il s'élève devant nous sur un point de l'ancienne enceinte renversée, transformé en jardin anglais. Si l'on songe que d'après les déclarations de nos Confédérés, cette ville ne compte guère que 10,000 habitants, le bel édifice, tout à fait moderne, où l'on a logé diverses collections d'art, d'archéologie, de science, est véritablement étonnant. D'une architecture soignée, luxueuse même, il paraît très bien compris. Nous n'avons vraiment parcouru que la galerie de tableaux. Les toiles intéressantes s'y rencontrent nombreuses, soit en peintures italiennes de la Renaissance, soit en primitifs italiens ou allemands. Les modernes sont assez bien représentés. Evidemment notre impression n'est que sommaire, purement à vol d'oiseau, car le temps nous manque pour tout voir et même, bien regarder ce que nous voyons. Une pensée nous poursuivait d'ailleurs dans ce musée. A côté de la crainte de glisser avec nos souliers ferrés sur des parquets et des dallages parfaitement polis, nous nous sentions obli-

gés d'arriver encore à temps pour visiter aussi le musée des Armures, l'un des plus riches de la Suisse.

Ce second musée se trouve dans le Zeughaus (arsenal), vieille construction de style allemand, en un sens moins appropriée que la précédente à sa destination actuelle, mais bien plus caractéristique, même tout à fait intéressante. S'il y manque un peu de lumière, les armures du Moyen Age s'accommodent très bien du mystère et de la pénombre.

Le rez-de-chaussée du Zeughaus est occupé par l'arsenal proprement dit; nous ne faisons que passer là en y laissant nos sacs et après avoir glissé entre nos habits humides quelques vêtements plus secs nous gagnons au 1er étage les locaux où se rencontrent des armes actuellement démodées mais déjà modernes par leur date et leur nature. A cet étage, qui ne nous retiendra pas, une drôlerie nous accueille. Vers la porte d'entrée un grand mannequin de bois, qui se trouve un automate, se dresse habillé du costume de parade que portait le contingent helvétique à la Grande Armée. Au bruit de la porte qui tourne sur ses gonds ce soldat fait demi-tour, fixe le visiteur de ses gros yeux ronds et lui présente les armes. Cela par trois

fois. L'idée singulière d'avoir planté là un vétéran bien pomponné, toujours éveillé et si bien accueillant nous va tout à fait. Il s'y rencontre comme un souffle de gaîté, une joie enfantine, un amour du bibelot qui se communique à nous et nous fait vraiment plaisir.

Mais dans le musée des Armures à Soleure, l'essentiel se trouve encore plus haut, au 2me étage.

Là, une richesse admirable de vieilles cuirasses, de casques, de gantelets, de cuissards, de jambarts, de souliers conformes, tout en fer, se présente non entassée, mais ordrée, et encore des lances, des boucliers et des épées à une, à deux mains. Aussi des Morgenstern et des hallebardes. Diverses provenances se rencontrent, côte à côte; principalement, de Suisse, de France, d'Italie. Même des pistolets, une mitrailleuse, qui ont quatre ou cinq siècles d'âge. On a tout rangé, autant que possible par batailles selon les renseignements obtenus, ou par époques, selon les détails d'armures. Le travail a été dirigé, il y a quelques années seulement, par un spécialiste, M. Bron, de Genève, très au courant, nous disent nos Soleurois. Vu l'heure avancée, naturellement nous ne

pouvons encore faire de ce musée qu'une visite sommaire. Il mériterait beaucoup plus.

Pour rompre la monotonie apparente de telles collections, on a eu soin d'ajuster ici quelques armures authentiques sur des mannequins qui portent le nom du premier occupant d'autrefois, comte ou baron, ou simplement Freiherr, Seigneur libre, Seigneur de lui-même. De ces premiers essais timides et réussis, les organisateurs ont glissé vers la tentation de faire davantage, de restituer l'histoire. Il en est résulté deux originalités, l'une touchante, l'autre comique; toutes deux du meilleur aloi.

Voici la première. Dans l'un des coins de la vaste salle on a installé en séance permanente et pour ainsi dire éternelle la célèbre diète de Stans où discutant précisément de l'admission de Soleure dans la ligue suisse, les vieux Confédérés s'échauffèrent si fort que sans Nicolas de Flue, on ne sait ce qui serait arrivé. Moins de mouvement mais plus de dignité se rencontre dans la diète de Stans à Soleure. Diversement assis sur des sièges grossiers, une double rangée de chevaliers suisses bardés de fer, casque en tête, épée ou Morgenstern entre les jambes, écoutent sans oreilles, auditoire re-

doutable, le vieux moine qui s'est avancé au milieu d'eux, légèrement penché sur son bâton, dans un long froc qui dissimule mal son excessive maigreur. Et campé là, tremblant, Nicolas leur parle sans voix et suit le fil d'un discours qui, n'ayant jamais commencé, ne pourrait non plus finir. Cette naïve évocation du passé, vue par nous au terme d'une forte marche et d'une longue journée de neige, de pluie, de montagne, de transpiration, de muscles ébranlés, de nerfs oxygénés — dans le demi-jour du vieil édifice déjà envahi par les premières ombres de la nuit — se revêt d'un charme et d'une émotion indéfinissables.

On ferme encore à demi les yeux pour mieux voir en regardant moins et, sans grand effort, il semble presque que ces rudes lutteurs de la diète, fatigués d'être assis immobiles, deviennent vivants sur leurs sièges. L'un médite, le regard fixé sur les dalles vers la pointe de son épée. Un autre se tourne interrogateur vers son voisin. Un troisième fait, de sa tête de fer, *vierœckiger Kopf*, un signe imperceptible d'approbation. Celui-ci caresse encore son Morgenstern, comme si l'envie lui venait de cogner. Et le vieux, chancelant sous le poids de

l'âge et de son émotion patriotique, parle toujours. Si long que soit son discours, il trouvera le défaut de ces rudes cuirasses et passant par là tout doucement la pointe de son épée faite de conscience, d'amour et d'esprit, il ira transpercer tous les cœurs. Il les convertira, il les convertit et la Suisse, encore naissante, sera sauvée dans son berceau.

Pour qui a la force de se faire ici naïf, petit et simple, en un mot enfant, afin d'être un homme, cette diète en permanence est vraiment solennelle.

Que dire de l'autre bizarrerie qui va se rencontrer deux pas plus loin ?

On y arrive après les vitrines où sont pieusement conservées les armures, les bannières de Bourgogne prises à Grandson, à Morat, à Héricourt, à Nancy. La tradition a, paraît-il, désigné l'un de ces trophées, une armure courte et grosse, comme ayant été celle du Fou de Charles-le-Téméraire, lequel aurait par mépris craché contre les Suisses, ou avant, ou pendant, ou après l'une de leurs victoires. Ce détail nous est mal connu. Afin de la mettre en évidence on a également monté cette armure sur un mannequin de bois.

— C'est le Fou du Téméraire, me dit un de nos amis Soleurois.

— Ah! très bien.

Et je contemple le fou.

— Mettez-vous de côté, ajoute ce Monsieur.

— Pourquoi ?

— Mettez-vous donc de côté.

— Pourquoi ?

Ma foi! il faut savoir obéir autant que savoir raisonner! je me range.

— Parce qu'il va cracher.

Pfit! voilà mon fou de bois qui, de ses lèvres minces, lance à cinq mètres un *giclet* sur le plancher. Pfit! et encore une fois! Pfit! et encore une autre.

Il suffit d'une légère pression, il s'exécute.

Bizarre, n'est-ce pas ? Ce fou cracha, dit l'histoire.

Fou malheureux, devant ces gens que tu méprises
Rien ne sert de cracher, il faut partir à temps.

Et le fou fut tué.

On nous explique tout cela complaisamment. C'est bien intéressant mais trop court.

Le temps presse et le jour tombe. Avant de quitter Soleure, il nous faut encore manger

au restaurant Schopfer, où l'on nous reçoit plus en amis qu'en clients. Le Comité central a bien voulu accepter de s'asseoir à notre table. Tous les retours du Weissenstein sont présents, avec les autres. Après les Soleurois d'antan, rencontrés au musée, nous avons les Soleurois d'aujourd'hui, qui ont moins de cuirasses mais autant de cœur. Le président lui-même, à peine remis d'un grave accident, une fracture du tibia, se lève à la fin du repas et nous souhaite la bienvenue. Aussitôt nous répondons, et c'est bien facile assurément en présence de tels collègues. A côté des compliments, un point doit être éclairci. Ces Messieurs semblent plutôt surpris que, profitant de l'heure propice, nous ne nous fassions auprès d'eux les délégués d'aucune réclamation, d'aucune explication, il leur est contre-expliqué que nous sommes uniquement, à Genève, dans le Club alpin, des fossiles, si l'on préfère des mannequins de bois, comme les leurs du musée, mais sans cuirasses et par là aussi impropres à représenter la Genève d'aujourd'hui qu'à figurer celle d'hier. Vénérables, s'ils le veulent, aussi vénérables qu'il leur plaira; collègues aussi; mais rien de plus.

Après cet éclaircissement, aimablement tous

les convives de ce dernier souper viennent nous accompagner à la gare d'Alt Solothurn. Il pleut tranquillement. On n'ouvre pas les parapluies : pourquoi faire ?

Vers 8 heures arrive le train express, interminable, qui doit nous déposer à minuit 56 minutes en gare de Genève.

Là, il pleut toujours. C'est ainsi qu'après 36 heures de mouvement dont 17 heures de pluie, dans l'humidité la plus complète, devait se terminer notre course originale au Weissenstein.

Triste temps, plus que triste, déplorable, affreux.

Charmante journée, plus que charmante, vivante et suggestive,... superbe.

Notre bêtise fut grande d'y aller ce jour-là; oui, vraiment, on l'a pensé; on le pense encore; on le pensera.

Aux innocents, les mains pleines.

12 mai 1906.

Promenade dans les Grisons.

De Bellinzona à Peidenbad par le Zapport et le Lugnetz.

Le 4 septembre 1899, vers le soir, nous nous trouvions à Bellinzona, tristes et désœuvrés. Une belle fête du Club alpin suisse venait de se terminer. A 6 heures et quart précises, à l'hôtel du Cerf, devant 250 convives, le président Rossi avait prononcé le mot fatal. Déjà tout l'état-major avait disparu et les *fêtards* s'étaient dispersés, qui au nord vers le Saint-Gothard, qui au sud du côté de Locarno. Fêtards aussi, nous seuls restions au bord du chemin où la fête venait en quelque sorte de nous poser. Nous avions pris gîte à Bellinzona même, après avoir retenu nos places à la diligence du Mesocco qui partait le lendemain, à 5 heures du matin, avant jour.

Il s'agit maintenant de tuer la soirée. On sait ce qu'est un moment comme celui-ci : Après la fête! Pendant quarante-huit heures, on a été choyé, régalé, transporté, prévenu, gavé de gentillesses, de boire et de manger, de discours en trois langues, de musique légère, de lampions, de fusées, d'embrasement... c'est fait. Les élus restent là, harassés ou émoustillés, remplis ou vides selon qu'on préfère, satisfaits ou déjà dégoûtés du repos qui leur vient. Alors! après! enfin! déjà! et puis!

Que faire pour ne rien faire en faisant quelque chose, car d'aller se coucher à 8 heures du soir, ce serait une vraie déroute. Quoique la fatigue s'en mêle un peu, de l'estomac, de l'esprit et du cœur, il faut tenir bon, ne pas courir tout droit à la paille. Un quartier général de ralliement est donc indiqué, centre pour ceux qui ne trouveront rien de mieux, un café sous les arcades de la place. On s'y rafraîchira de gazoza; on s'y réchauffera de café noir; on y saisira au passage les rares survivants en Bellinzona de la joyeuse bande dispersée. L'affaire joue mais pas longtemps Un Unterwaldien, quelques Vaudois, des Genevois tombent dans cet antre de concentration, pour un moment. Puis tout se disperse de

nouveau. Les uns ont appris que rue de la gare se trouve un *Beuglant*, d'où sortaient tout à l'heure des cris musicaux, encadrés de harpes et de violons. Ils y courent, mais la soirée est déjà finie. Il est 8 heures et demie : à Bellinzona, c'est bien tard; le Beuglant était désert : on ne recommencera pas pour eux.

Autre idée. L'un des alpinistes se prend à faire tout seul le tour de la ville déjà endormie dans le silence et la solitude. Pour satisfaire la curiosité, cela manque de charme. Déjà devant la poste, premier point que notre homme rencontre, une vaste place termine les lieux habités. De là une route à peine éclairée longe à l'ouest le rocher crénelé sur lequel s'élève le grand château. C'est la route cantonale; le promeneur la prend; le voilà hors ville. Mais par bonne rencontre un chemin se détache brusquement de cette route, à gauche, et traverse par une brèche pour revenir à Bellinzona, la fortification Moyen Age du château. Sans hésiter le curieux s'y engage et retrouve bientôt des maisons. Dans ces ruelles, tout est fermé, tout est désert. Au premier soir, sans doute, des gens étaient venus là avec leurs chaises s'asseoir dans la rue, devant leurs portes. Et c'était un caquetage musical en la langue du

Dante, accommodée à la tessinoise. A cette heure déjà toutes ces poules sont *réduites*. Que faire ? faudrait-il les imiter ?

Seuls deux ou trois d'entre nous ont eu la bonne idée. Ils ont lu sur les murs de la seconde capitale du Tessin, qu'une troupe chante ce soir la *Favorite* del maestro Donizetti, au théâtre social de Bellinzone, représentation de gala, en l'honneur du Club Alpin suisse. *Gli Excellenze Clubistice* ne paieront que moitié place. Histoire de voir les toilettes, la salle, si possible le « Tout Bellinzona », plutôt que de contempler le palais de l'Alcazar, délices des rois maures, nos collègues avisés se paient en ce moment, à demi-tarif, une loge et la tête de leurs confédérés. S'entend au meilleur sens du mot. Ils furent charmés, dit-on, de tout, surtout du public aimable et vivant.

A 5 heures du matin, nuit noire, mais la passion d'aller par là-haut nous a pris, pas un ne manque au rendez-vous; on sait que les diligences fédérales n'attendent pas. Par un couloir vaste, tordu, mal éclairé, les voyageurs, exceptionnellement nombreux aujourd'hui, pénètrent dans une grande cour fermée où les voitures sont déjà attelées. Le conducteur ap-

pelle en premier M. D., qui a pris neuf places, paraît-il. Etonnement dans le public. Neuf places! Voilà un monsieur qui n'est pas gêné, ni d'argent ni d'audace. Serait-ce un père de famille qui émigre avec ses douze enfants, les plus jeunes à demi-place, ou un faiseur juif qui voudrait, en négociant ses droits, faire sur nous une *bedide avaire.* La Confédération autoriserait-elle un tel trafic ? Non; tout s'explique au mieux. Monsieur D. n'est qu'un prête-nom; il a neuf places parce qu'il a neuf corps. Monsieur D., c'est nous. Instantanément, il prend pour lui ce qu'il a payé. M. Saratz, secrétaire de la section Bernina, s'installe à côté de nous; il sera des nôtres. Et de dix. Seulement après, montent en voiture le peuple présent et quelques aristocrates d'ici; ceux-ci se casent dans les hauteurs, c'est leur goût; ceux-là, selon l'usage, où ils peuvent, ce n'est pas leur goût, mais qu'y faire ? Maintenant les postillons sont en place; la grande porte cochère, jusqu'à la dernière minute fermée, s'ouvre à deux battants. Et diligence devant, suppléments à la file, le convoi s'ébranle tout entier. Les grelots tintent; les fouets claquent, les roues craquent sourdement sur le pavé et sous les voûtes de l'édifice, quelques

chevaux piaffent indociles avant de se lancer, bruit d'un moment qui va s'éteindre ici, car il part avec nous.

Les voitures roulent bon train sur la route de la Lévantine; de noire, la nuit devient gris-deuil et le deuil s'éclaircit petit à petit, comme tous les deuils. Sans que la plupart s'en doutent, nous passons devant Arbedo, terrible champ de bataille où, en 1422, 3000 Suisses tinrent hardiment contre 24,000 Milanais. Mais de ces 3000, 2000 furent tués. Quelle robustesse de corps et d'esprit!

Au confluent du Tessin et de la Moësa, qui vient du Misox, notre route tourne à droite et, de loin en loin, se présentent successivement des lieux habités. Quelques façades blanches, des enseignes : Vino-Birra. A chaque fois la route se pave et nos voitures redondent. Et, si c'est en un village que nous arrivons, plus avant, de longs murs se déroulent à droite et à gauche, tantôt crênelés par les ans, ailleurs de faîte arrondi et cimenté, ou couverts de pierres plates. Au-dessus apparaissent des enchevêtrements branlants, des poteaux en granit, des perches où s'accrochent et pendent des vignes luxuriantes. Point d'habitants, ils en sont encore à leurs rêves. Alourdie par l'hu-

midité de la nuit et la fraîcheur du premier matin, la poussière dort toujours. Mouvante comme une étoffe froissée, au contact des roues rapides, elle ne fait que se retourner dans son lit. Tant mieux.

Cette fois, le jour est venu et le Misox, tout à fait. Mesocco, joli nom, large vallée, très encaissée. A droite, à gauche se déroulent des montagnes sombres que couvrent, au bas, le velours des châtaigniers, plus haut, les mélèzes et les sapins, plus haut encore, les pâturages alpestres, plus haut enfin, les rochers dorés déjà par l'aurore. Le plat du pays, tout à fait plat, entièrement d'alluvion, est tour à tour fertile ou stérile, selon que la Moësa turbulente s'approche ou s'éloigne de la route. Un instant, ce sont des sablonnières, des graviers, des mâquis d'aulnes, de genêts, de buissons épineux; et l'eau roule à côté. Plus de rivière, et subitement voici des maïs gigantesques, des pommes de terre phénoménales, des prairies, des vignes entremêlées de figuiers, de pêchers, d'amandiers. Tout riche ou tout pauvre, moderne en cela, le vieux Mesocco répond au dernier cri de la civilisation.

Déjà nous sommes dans les Grisons; la frontière est franchie, et ce bourg, c'est Roveredo.

Une ruine qui l'écrasait autrefois le domine encore, mais « pour rire ».

Voici maintenant, à gauche, la profonde fissure qui mène au pittoresque Val Calanca, repaire d'hommes, d'ours et de chamois, et par où vient la Calancasca, mauvais torrent qui aime à l'occasion sonner comme son nom : on le voit aux blocs énormes qui dorment aujourd'hui sur son lit, pour l'heure à sec. Ils attendent patiemment que la violence impétueuse d'une prochaine crue les porte plus loin dans leur destinée.

Assez de descriptions.

Endormis nous-mêmes par le mouvement monotone des voitures et les grelots de nos chevaux, nous n'avons vu tout cela que d'un œil et, comme nous avons peu monté depuis Bellinzona, à peine 200 mètres sur 30 kilomètres, c'est aussi un peu toujours la même chose.

Mais au pied du côteau de Soazza, la vallée plate se relève et vivement tout change. D'un coup, plus de figuiers, plus de vignes; contre une pente abrupte grimpent les beaux châtaigniers entremêlés de rocs énormes autrefois éboulés, toujours entreposés sur le sol. De petites parois disent que nous sommes dans le gneiss; la route entasse lacets sur lacets. Une

chapelle blanche apparaît sur un mamelon tout vert. Encore un lacet, le village, Soazza, se découvre. Et la montée continue, continue lentement, contre le flanc de la vallée. Bientôt apparaît en avant, puis se déroule au-dessus de nos têtes, une ruine magnifique, hardie, imposante; c'est le château de Mesocco ou Soazza, détruit en 1526 par les Grisons. Il ne s'en est pas relevé. La route monte toujours. Un replat. C'est ici le premier des trois plateaux que nous devons successivement escalader. Droit à l'entrée de cette petite plaine, Mesocco, le village (777 m.). Relai.

Personne ne dort plus. Plusieurs même de notre compagnie ont fait la montée à pied, afin de n'en rien perdre. Ce grand pittoresque les a charmés.

Avec Mesocco, un pays d'en haut commence. La vallée elle-même se continue, en prairies plates où se groupent çà et là villages après villages, tandis que notre route, prévoyante, profite des pentes latérales plutôt dépouillées pour s'élever peu à peu vers le Pian San Giacomo qui, déjà bien plus élevé (1146 m.), se relie à celui-ci par des lieux abrupts. Nous dominons bientôt le fond tranquille du petit pays vert. Plus nous montons, plus la végétation

change. Les sapins et les mélèzes s'annoncent. Ils viennent enfin; avec eux San Giacomo. Ce second plan, très horizontal, n'est intéressant que par la vue qui, de ses bords, se déroule en arrière sur la vallée d'en bas, lointaine, et plus près, sur Mesocco et ses villages, à nos pieds.

D'ici, nouvelle ascension. Il s'agit d'escalader encore 550 m. à travers une forêt de sapins, lacet après lacet. Le café del Lagho, à l'ouverture de la troisième et dernière terrasse de la vallée, peu avant San Bernardino Dorf, est bien, en effet, à la cote de 1700 m. à peu près. Son nom lui vient d'un petit lac du voisinage, sans doute; il rappelle en même temps quelle fut, aux temps géologiques, la configuration de ces lieux superbes. Ces trois terrasses, Mesocco, San Giacomo, San Bernardino, ont été très certainement trois lacs avant d'être trois plateaux. Et petit à petit, comme l'oiseau fait son nid, la nature a fait ici sa figure. L'histoire en serait facile à raconter, mais par là peu en place aujourd'hui.

Au café del Lagho, crête avancée et dominante de la terrasse San Bernardino, l'air est frais, le coup d'œil splendide. Nos marcheurs nous attendent; ils se réinstallent et les che-

vaux, qui se sentent encore une fois à la fin de leurs peines, partent en hennissant sur la route en légère descente. Un quart d'heure (1626 m.), San Bernardino Dorf. Une source d'eau minérale. Quatre ou cinq hôtels. Sur la terrasse du premier, des petits enfants italiens, délicieux, visages simples et bons, aux traits jolis, fins, ouverts, de vrais chérubins que tous les jours on habille, on déshabille et qui babillent, regardent arriver cette cavalerie avec la joie du nouveau et l'étonnement de la naïveté. On n'ascende plus guère à San Bernardino le 5 septembre et ne voilà-t-il pas une invasion de barbares qui viennent du Midi, pour changer. Pied-à-terre. Nous sommes un spectacle.

Adieu le far niente. La peine et le plaisir, le vrai plaisir vont commencer. Nous le pensons du moins. Mais sans tromper notre attente, l'événement n'y devait pas non plus répondre tout à fait. Il y a loin de la coupe aux lèvres. Entre ce qui doit venir et ce qui arrive, quelle différence. Ce fut ici comme toujours.

On s'est empressé, après le dîner, de répartir entre tous les sacs des boîtes de conserves qui dormaient à San Bernardino, poste restante.

Maintenant il faut trouver un guide et un porteur, l'un et l'autre indispensables pour aller coucher à la Zapporthutte ce soir, faire demain quelqu'ascension dans le massif du Rheinwaldhorn et passer après-demain le Zapportgrat. Tel est le programme des premiers jours.

Quant au guide, nous sommes sûrs de notre affaire. Sur l'indication du dernier Tschudi, quelqu'un a écrit à Johann-Jacob Fontana.

— Hôtelier, faites donc chercher Johann-Jacob Fontana. Il a reçu une lettre de nous.

— Il n'a rien reçu.

— Comment! il n'a rien reçu, qu'en savez-vous ?

— Et ce serait difficile de le faire chercher.

— Et pourquoi ?

— Il y a deux ans qu'il est mort.

— Ah! ah! voilà qui va bien. N'y a-t-il pas quelque autre guide dans le village.

— Oui, il y a un autre Fontana.

— Eh bien! celui-là aura reçu notre lettre.

— Pour sûr, non.

— Mais, au nom du Ciel, qu'en savez-vous donc ?

— C'est qu'il est à la chasse.

— Eh bien ?

— Il n'y serait pas allé s'il avait eu une lettre de vous. Il vous aurait sûrement attendu. Vous valez bien deux ou trois chamois. Mais où le prendre maintenant ? Au Val Calanca! au Tre Uomini! au Piz di Muccia! au Marscholl!

— Alors, il n'y a plus de guide au village ?

— Pardon, il y en aurait peut-être bien un.

— Ah! un troisième! eh bien, il aura peut-être reçu la lettre si, par hasard, il se nommait aussi Fontana.

— Oh! non.

— Et comment le savez-vous ?

— Il serait déjà là.

— Est-il bon, ce guide ?

— Celui que je pense est excellent.

— Que n'en parliez-vous tout de suite ? faites-le venir ?

Entre temps un officieux nous glisse à l'oreille que ce dernier guide est parfait et nous voilà bien renseignés d'autant que, quoique dans le canton des Grisons, nous sommes encore ici sur le versant italien des Alpes.

Le guide n° 3 est déjà devant nous, on n'a pas eu besoin de le chercher loin; il attendait à la cuisine, probablement. Sa mine... toutefois

il commence par un aveu qui l'honore. Il sait où est la Zapporthutte; plusieurs fois même il a fait l'ascension du Rheinwaldhorn, mais le Zapportgrat, jamais il n'y est allé. Quant à nous rendre aujourd'hui jusqu'à la hutte, il ne serait pas d'accord. Pas de traverse possible par la montagne, pour l'atteindre. Il faut donc nécessairement suivre la grande route jusqu'à la Rheinbrücke (pont du Rhin), près d'Hinterrhein, et de là remonter la vallée. Ce n'est pas de cinq heures, ni même de six, qu'il s'agit pour arriver à cette cabane, mais au minimum de six heures et demie. Or une heure et demie du soir ont sonné. Si nous partons maintenant nous ne serons qu'à 8 heures, de pleine nuit, au milieu des précipices.

Ce compte nous étonne; l'homme n'en démord pas.

Si nous voulons, il viendra avec nous, mais nous n'arriverons pas. Le mieux serait encore de coucher ici, à San Bernardinodorf. — L'hôte s'avance, nous serions très bien chez lui et pas cher. Il en répond. Demain dès le matin on se mettrait en route... à la papa, pour aller coucher à la cabane. Pour aujourd'hui, il y aurait de charmantes promenades, des ascensions même, à portée. C'est très beau, ce pla-

teau. Après-demain on ferait le Rheinwaldhorn. Et ainsi de suite. Ce ne serait que 25 francs par jour pour le guide, qui part s'assurer un porteur indispensable, selon lui, en attendant que nous nous soyons décidés.

C'est un coup monté et notre parti est pris. Toutefois, comme par convenance le guide doit avoir l'air de chercher un homme qui est déjà tout trouvé, et même, sans doute, au cabaret voisin, nous, tout décidés, par convenance également et pour la forme, nous consentons à réfléchir. En réalité, deux d'entre nous, dont Saratz, notre ami grison qui connaît l'hôtelier d'Hinterrhein, premier village dans la vallée du Rhin, se glissent au télégraphe. On lance une dépêche à Hinterrhein : Envoyez un guide et un porteur à la Rheinbrücke, vers quatre heures. Réponse payée : Saratz de Pontresina. L'autre revient bientôt, il a stylé son porteur. S'il s'agit de porter plus de 10 kilos, celui-ci demandera également 25 francs par jour; pour moins, ce serait 20 francs. D'ailleurs il ne partira pas aujourd'hui. Arriver de nuit à la Zapporthutte serait trop dangereux. L'hôte approuve.

Mais voilà, nous avons réfléchi de notre côté qu'il nous vaut mieux ne prendre personne ici

et partir tout de suite. Adieu, braves gens, adieu, soignez-vous bien, portez-vous mieux.

Déjà les premiers s'en sont allés et s'échelonnent sur les pentes qui conduisent au Col. Les marcheurs plus rapides attendront encore une demi-heure au télégraphe même, la réponse d'Hinterrhein.

Nous sommes à la fois ennuyés et dépités, mais dès les premiers pas la nature nous prend et nous enchante, malgré tout. Tantôt sur la route postale, tantôt sur les accidents moelleux et presque partout gazonnés d'une montagne granitique, jadis burinée et polie par les glaciers, nous nous élevons lentement. Jusqu'au Col il faut gagner en altitude 400 mètres à peu près; pas davantage; une heure. La route, après avoir longtemps hésité, passe sur une étroite fissure le torrent qui vient des glaciers et des hauteurs neigeuses de Muccia et de Marscholl, fort rapprochées. Les gazons sont frais, sans fleurs malheureusement vu la saison, les rochers granitiques sont francs, un soleil clair et doux se joue dans ces tranquilles solitudes. N'étaient les sacs qui, trop chargés à ce premier collier, tirent un peu aux clavicules, tous nous serions absolument ravis. Ce guide et ce porteur, nous n'y songeons plus;

en mieux nous allons les retrouver à la Rheinbrücke. Qu'il faut peu de chose pour jeter en poésie sur une telle montagne une âme d'alpiniste. En l'écrivant seulement, cette impression de là-haut me revient encore. Vers le Col (2063 mètres) survint un petit lac sombre, absolument calme, dominé de ci de là par les derniers mamelons verts de la montagne et par quelques petites falaises de granit plongeant à pic dans les flots. La belle route blanche le suit et le borde par ici; ailleurs courent quelques grèves sablonneuses ou des gazons coupés francs sur la terre noire par le mouvement des eaux. Par moments, quand il fraîchit, un petit clapotement répond tout le long des rives, au vent du Col. Ah! divine, éternelle nature, quels trésors de paix, de fraîcheur, de grâce tu as cachés là pour ceux qui n'en sont pas trop indignes. Après tant de jours écoulés, notre âme de si loin s'y rafraîchit, s'y tranquillise, s'y vivifie encore. Que ne sommes-nous toujours au Bernardino-pass, devant ce mystère et dans cette bonté.

A cinq minutes plus loin, devant nous, une maison se dresse au bord du lac, ce sera quelque auberge, nous y pourrons prendre halte pour nous faire un plus grand souvenir. Mais,

de près, la maison n'est qu'une masure sale, raffalée, nous passons sans autre. Trois pas plus loin, une croix; et la descente tout doucement commence.

Nous avions espéré un panorama sur ce versant-ci; il n'y en a pas. La vue est restreinte et ne nous offre que des crêtes de montagne, sans caractère. Dans ces régions l'altitude de 2000 mètres ne donne aucune maîtrise sur l'espace.

Vers un contour de la route, tout à coup, se découvre à nos pieds la vallée, Hinterrhein, le Rhin, le fameux pont. Ah! il y a quelqu'un là-bas. On nous attend déjà. Mais si cette ligne noire, immobile, est bien un homme et le guide de notre espérance, pourquoi est-il seul ? Ne doivent-ils pas être deux.

Près du contour nouveau; coup d'œil. Il est toujours là, l'homme; il attend bien en effet. Toutefois, un méchant a murmuré : Cet homme, ce n'est qu'un poteau. Tollé général. Ah! la mauvaise parole!

Au contour suivant, on aperçoit toujours la même ligne noire. L'homme n'a pas bougé. Cependant cette immobilité devient plutôt inquiétante. L'invraisemblable serait-il vrai ? Ne serait-ce là qu'un poteau seulement ? On se le demande; la mauvaise parole fait son chemin.

De ce moment, assez longtemps les bois nous enveloppent. L'anxiété nous tient de voir enfin de près ce qu'il en est. Une perspective s'est rouverte sur la vallée : Cette fois, il n'y a plus rien, ni homme, ni poteau; rien.

Rien sur ce pont, rien près de ce pont. Et alors! C'est comme ça. Pourquoi ? Comment ? en quoi ? par quoi ? c'est comme ça. Mais qu'était-ce donc, car nous l'avons vu... de nos yeux ?

Au même instant, comme nous franchissons le Rhin, l'arrière-garde vient de nous rattraper. Hinterrhein a répondu qu'il n'y avait pas de guide présent au village, ils sont tous à la chasse du chamois. Que faire ? nous décidons de pousser jusqu'aux maisons qui sont à deux pas pour y prendre gîte. C'est forcé.

Premier mécompte qui s'impose. Mais non sans compensation, ce site est intéressant, un beau village de chalets à 1624 mètres, dominé par un rocher splendide, original, planté là-haut à 3000 mètres sur les plus hautes crêtes et qui bientôt va s'empourprer de soleil couchant.

Le froid devient vif, ce soir, pour qui arrive de Bellinzona.

Chez Loretz, à la Poste, nous sommes fort bien.

Malgré notre déconvenue du San Bernardino et de la Rheinbrücke, hier soir, nous irons ce matin jusqu'à la cabane Zapport, au moins. Après être venus de si loin, si près, il serait vraiment dommage de manquer ce coin perdu, sauvage, partant si intéressant des Alpes grisonnes. Aussi Saratz, qui y tient, et quelque autre avec lui, s'est-il rendu hier soir avant le souper chez le président de la commune et, par ce moyen, ces Messieurs ont décroché deux montagnards, hommes de 25 à 30 ans, chasseurs de chamois, point guides. Ils n'ont à disposition ni piolets, ni cordes, ni ascensions. Leurs sommets sont là où ils réussissent à rencontrer nez à nez quelque chamois et à le mettre bas. L'un d'eux veut même prendre sa carabine. Ils se sont engagés à nous suivre aujourd'hui et demain à la Zapporthutte et jusqu'au glacier de Canal, par de là le Zapportgrat.

Il fait beau, il fera chaud, nous sommes contents.

Le trajet commence dans la monotonie. Jusqu'à la Rheinbrücke, la route d'hier. De là, des graviers, en quelques points des buissons gris épineux, et des plaques de neige dans les fonds, bien cachés du midi et du couchant

par les montagnes de la rive droite où nous sommes.

Le fait que nous avons pris cette rive du fleuve que domine San Bernardino nous donne le soupçon que nous allons trouver la preuve de la duplicité du guide n° 3 et de son compère. En effet, la voici. Un excellent sentier descend de la montagne vers notre trace. D'où vient-il? de là-haut sans doute, de San Bernardinodorf, abrégeant de deux bonnes heures le trajet que nous proposions hier. Et ces hommes ont osé nier que ce sentier, escompté par nous, sur examen de la carte, fût une réalité ? Ah! les gueux! Pour gagner un jour sur nous et complaire à leur sacripant d'aubergiste ils nous ont fait perdre nos bonnes chances. Les montagnards qui nous accompagnent croient que nous avons raison pour ce sentier, toutefois leurs terrains de chasse ne se trouvent point sur cette rive du fleuve.

Bientôt nous allons passer, d'ailleurs, à la rive gauche par un pont superbe, non branlant mais instable, une magnifique arche de neige, où quelques-uns s'aventurent en tremblant. Les épaisseurs qui apparaissent à la tranche sont fortes sans doute jusqu'à pouvoir porter de l'artillerie, mais quelque fissure in-

time, une paille comme on dit en métallurgie, pourrait se rencontrer dans ce bloc et former une boîte aux lettres froide, glissante, définitivement très humide, enfin mortelle. Les plus minces se rangent à distance derrière les plus gros qui font, sans s'en douter, l'épreuve du pont pour tous.

Presqu'aussitôt nous entrons dans les gazons de la Zapportalp.

Halte pour se reposer et regarder. Déjà les hauteurs neigeuses que nous allons chercher se laissent apercevoir. Les chalets ouverts sont déserts. Quelques instants après, un homme arrive des hauteurs juste à point pour nous vendre des boules de laitage qu'il apporte, crème ? beurre ? fromage ? caillé ? enfin tout doit s'y rencontrer. Pour nous, mets nouveau, délicieux. On mange sur place l'une de ces boules, grosse comme la tête. On en emporte deux.

D'ici, nous allons voir enfin ces précipices affreux qui faisaient trembler et pâlir nos alpinistes patentés de San Bernardino. L'Enfer! Le Paradis! ce sont leurs noms populaires.

Voici déjà l'Enfer. L'Alpe de Zapport s'est terminée par un petit plateau, tout petit, posé du côté du Rhin sur des précipices à pic, sérieux. Tout au bas roulent, bondissent, gron-

dent dans les rocs les eaux tourmentées du fleuve naissant. Au-dessus de nous se sont formés aussi des précipices ravinés et, entre ces deux « à pic », nous nous engageons dans un sentier étroit, à sauts et corniches, des plus faciles, très ordinaire en son genre. Tel est le terrible passage. Assurément de nuit il y faudrait quelque soin et une lanterne. Mais, enfer! non, pas du tout ou uniquement par contraste avec le gai pâturage que nous venons de traverser et les pentes plus fraîches encore que nous allons atteindre.

Bientôt, en effet, nous débouchons de nos raideurs empierrées, par moments mouvantes, sur des rochers fermes, étagés en petites parois qui supportent des terrasses herbeuses, fertiles, petites aussi. Ici, tout est propre, vert, facile. A notre troisième ou quatrième corniche, ou cinquième, la cabane du C. A. S., Zapporthütte, 2320 m., est devant nous.

Serions-nous déjà au Paradis ? Non, pas encore; le Paradis se trouve en face de nous, mais à 100 mètres, tout près, par delà les lieux étroits, fissurés, profonds où circule le Rhin invisible. Nous n'y saurions arriver sans grands détours et non moins grandes difficultés. Là *outre* (ultra), sur une croupe rocheuse,

encore dominée par un glacier qui la recouvrait naguère, entre les neiges d'en haut et les abîmes d'en bas, s'est développée une verdure intense. Des ruisselets la sillonnent; des écharpes de rochers la divisent en larges rubans. Vers la mi-juillet, ce doit être un vrai jardin, fleuri de ces petites fleurettes qu'on sait, enfant du miracle, fantaisie bienveillante de la Toute-puissance, dans les hauteurs terribles et la solitude infinie, sourire et paradis du Bon Dieu. En tout temps, paraît-il, dès que la neige est fondue, les chamois affectionnent ce coin-là Pauvres bêtes! on le sait et les chasseurs profitent de la petite maison où nous sommes pour les attendre, les viser à loisir, carabine sur la fenêtre, et les tirer.

— Ce serait arrivé ce matin même, si nous écoutons un chasseur qui se trouve ici, indûment installé dans la propriété du Club Alpin suisse, avec ses armes, une tranche de lard et une miche de pain sec.

— Alors, vous en avez tiré un ?

— Oui, oui, Messieurs.

— Où était-il ?

— Justement là, là, vers le bas, où vous voyez cette bande de rochers et cette herbe épaisse; il broutait là, au point du jour.

— Et vous ne l'avez pas eu ?

— Non.

— Ah! ah! vous l'avez manqué, *nicht gut geschossen.*

— *Nein, nein, gut geschossen.*

— Alors ?

— Ah! je l'ai bien attrapé, mais il a couru comme ça — par là — il boîtait un peu, il chancelait de même, puis il est descendu, il a tourné, je ne l'ai plus revu.

— Vous l'avez manqué ?

— Non! Non! Il sera tombé dans le Rhin; à moins qu'il n'ait péri sur quelque rocher.

Ainsi, à 2320 m. d'altitude, comme d'autres parfois rencontrent en plaine l'éternel féminin, nous avons rencontré l'éternel chasseur. Cela fait toujours plaisir.

— Après tout, s'exclame quelqu'un, bien ou mal, il n'importe, vous avez tiré comme un Anglais.

D'où vient cette locution ? Proverbiale, sans doute. Quel sens a-t-elle pour ces gens-là ? Je ne sais. Mais le chasseur regarde celui qui a parlé, nos deux hommes le regardent également, et les voilà qui partent tous trois d'un éclat de rire. Ce qui ne les empêchera pas tout à l'heure d'aller ensemble, et de terrasse en ter-

rasse, et jusque tout au bas de ces casse-cous, soi-disant pour découvrir où le chamois sera gîté, en tout cas pour nous en *faire accroire.*

Il n'est pas 10 heures du matin, que faire en cette cabane ? Manger, passe pour un moment; boire, mais pour peu que cela dure, même avec de l'eau et de la citronnelle, de boire va nous donner soif; dormir, oui, mais ceux-ci en ont déjà fait l'expérience, il y a trop de mouches par ici, et trop vivantes au gros du jour. Il ne nous reste qu'à rôder aux alentours de la maison et à regarder partout. D'ailleurs, une question se pose. Qu'allons-nous faire aujourd'hui ? encore une ascension, ou une simple promenade, ou la traversée du Zapportgrat ? Pour se décider, il faut voir. Voyons.

En un quart d'heure, nous avons escaladé les dernières terrasses de la montagne verte où nous sommes, digne vis-à-vis du Paradis, et le plateau glaciaire du Rheinwald est devant nous. Une couronne de pics l'entoure, disons mieux, un diadème, puisque ce cercle est interrompu du côté de l'Est, où le Rhin s'en va. Qu'on nous permette d'en énumérer les principaux sommets : Le Moesola au S.-E. (2902 mètres), en face de nous le Zapporthorn (3149

mètres), le Rheinquellhorn (3200 m.). Nous montons toujours, comme on voit. Le Vogelberg (3220 m.). Puis le point culminant, à droite, au fond du glacier, au S.-O., le Rheinwaldhorn (3398 m.). Suit une longue crête, sans pic, toute blanche. Derrière nous le Guferhorn (3393 m.). C'est tout.

L'ascension du Rheinwaldhorn nous tente fort; il domine tout; il paraît facile. Sauf quelques passages délicats comme on en trouve partout, il l'est certainement. Mais il n'en est pas moins évident que par la Lentalucke et ses grands champs de neige, route ordinaire, c'est là une ascension du matin. Autrement, la neige serait trop douce, trop tendre si l'on veut, trop sentimentale, enfin, on risquerait d'y rester pris dans des longueurs interminables, sans compter le reste. D'ici, à gauche du Pic, des rochers font toute une haute paroi et par là l'ascension doit être également possible, mais de nouveau, le matin seulement. Pour que cette face précipitueuse de la montagne soit si noire, il faut nécessairement que le dégel venu, les pierres s'en donnent à cœur joie, chaque jour, par là-bas. A cache-cache. A casse casse. Il ne faudrait pas mettre à ce jeu sa tête comme enjeu.

Alors! le Zapportgrat, cet après-midi ?

Possible, oui; intelligent, non.

Nous irons préférablement faire une grande promenade sur ce glacier qui nous regarde et en prendre bien par nos yeux, dans nos yeux, la photographie. Le reverrons-nous jamais ? Déjà quatre de nos collègues reviennent de là. Ils n'y ont fait qu'un petit circuit parce qu'ils ont décidé, pour mille motifs dont ils restent juges, de retourner à Hinterrhein aujourd'hui même et, de là, par poste chez eux. L'un de nos montagnards va les accompagner : parmi eux s'en rencontre un qui a peur de l'Enfer.

— Adieu, bon retour.

— Vous aussi. Bon voyage.

A notre tour, maintenant. La promenade fut fort belle. En deux heures, nous voici au pied du Rheinwaldhorn, toujours sur la glace continue, un vrai parquet de salon. A s'amuser autour des ruisseaux glaciaires, des lacs, vers les entonnoirs, le temps a passé comme un charme. Déjà le soleil descend à l'horizon, le vent du soir fraîchit. Une trouvaille! C'est une épingle à cheveux de dame, toute rouillée, épave d'un désastre, d'un crime ou d'un déballage. Il faut ensuite revenir et, vers la cabane, nous assistons à la chute du jour, toujours si

saisissante et si mélancolique en de tels parages. La cîme toute blanche du Rheinquellhorn, droit au-dessus du Paradis déjà sombre, s'ensoleille une dernière fois; puis, c'est fini. Il est délicieux de rentrer maintenant au chaud dans la bonne cabane, pas jolie, maison de pierres couverte comme un chalet, mais à *ventcoulis,* où par là l'on respire mieux que souvent dans nos jolis refuges des Alpes, si hermétiquement fermés. Après souper, déjà le chasseur et les autres sont couchés que nous chantons encore, à l'allemande, en français, religieusement, les livres sur la table, autour de deux candélabres rustiques « des bouteilles porte-bougies ».

Nos hommes, de leur lit de foin, écoutent.

— Nous aussi, disent-ils à voix basse et nous les entendons, nous aussi nous savons celui-là.

Qu'on était bien là! Et voilà maintenant, que du dehors, la grande nuit est entrée dans notre abri; nous sommes tous endormis.

Il est 5 heures, le jour pointe à peine. Tout s'agite. On fait le paquetage. Nos braves montagnards se chargent comme des mulets, pour nous soulager. Quels hommes! Aucun de nous ne se doute qu'à passer le Zapportgrat, il va

rencontrer une de ses plus belles journées d'alpinisme.

Cette haute crête et ses approches, hier, du glacier, nous ont paru fort ordinaires, presque banales. Sur ce versant, aucune difficulté ne nous y attend. Même la fameuse Plattenschlucht, ni Schlucht, abîme, ni Platten, roc, dalle, va faire mentir son nom. Dussions-nous l'escalader tout du long, 600 m. en altitude, il y en aurait pour deux heures; une heure seulement, nous disent les montagnards, parole d'enfant.

Droit au-dessus de la cabane, nous commençons par des petites terrasses et des bandes gazonneuses. Seulement à mi-hauteur du passage, nous abordons la Schlucht, mais uniquement pour la traverser, puis attaquer immédiatement sur l'autre rive un éboulis et des pentes extrêmement raides, tout en petits couloirs, en touffes d'herbe alternant avec la pierraille. On avance lentement par ici, et même, tout à coup, plus du tout, car l'un de nous vient de signaler un chamois passablement plus bas, qui s'intéresse à notre présence sur les hauteurs, sans en paraître effrayé. Pourtant notre porteur est armé de sa carabine. Plusieurs ne voient point ce premier chamois de la journée,

car ils ont le nez contre la montagne, les mains accrochées au gazon, et les pieds crispés dans des positions plutôt instables. Ils seraient fort reconnaissants même qu'on voulût bien avancer au lieu de disserter sur un charmant quadrupède qui ne nous veut ni bien ni mal après tout; ni nous à lui. Abréger les casse-cous par la continuité de la marche, serait vraiment pratique. Enfin, Messieurs les chasseurs et amateurs de fauves consentent à interrompre leurs cris et leurs sifflets pour reprendre l'ascension et permettre aux mal-suspendus de se suspendre mieux. Très gentils! Mieux vaut tard. Encore dix minutes, voici le sommet (2850 m.). Nos façons de guides auraient pu éviter cette petite *varappe* [1]. Toutefois, rien ne défatigue, rien ne repose comme ces grimpées-là.

Sur l'autre versant du Zapportgrat, que nous voyons très bien maintenant, le pays change de caractère. Un glacier, le glacier de Canal, prend vers l'arête même de notre montagne ruinée et descend ensuite comme un

[1] Circulation hasardeuse dans les pentes, où les mains et les pieds ont également leur emploi.

grand névé. En même temps le nouveau panorama, qui se dévoile à nos yeux, est nul, sans aucun intérêt, tandis que, si nous nous retournons, le cirque glaciaire du Rheinwaldhorn qui n'a cessé de grandir à mesure que nous montions, fait maintenant un très beau spectacle. L'un de nos montagnards, tout en nous l'expliquant, vient à prononcer un nom ignoré de nos cartes : Ceci, dit-il, tout ceci c'est l'Adulakette!

Adula! à ce mot le vers classique nous revient.

> Au pied du Mont Adule, entre mille roseaux
> Le Rhin tranquille et fier.....

C'est à peu près cela. Ce Boileau, il savait donc la géographie et en même temps il ne la savait pas du tout.

Comme il est dangereux de décrire ce qu'on n'a jamais vu. Au mont Adule, des roseaux! mille roseaux! pure sottise! c'est sous des ponts de neige, dans les fissures des rocs et des glaces que le Rhin... tranquille et fier (combien peu tranquille et pas fier, en réalité) ramasse péniblement à travers l'Enfer et le Paradis le commencement de ses eaux. Mais la rime

n'est-elle pas aussi riche que banale, roseaux, les eaux, et nous nous plaindrions!

Pour descendre, maintenant, une première difficulté se présente; entre la montagne et le glacier il y a partout une rimaye, tantôt cachée, tantôt ouverte et modeste, semble-t-il, mais il ne faut jamais se fier à ces modesties-là. Où prendre un passage ? nous n'avons pas même un brin de corde pour braver impunément ces oubliettes.

C'est fait et déjà sur la surface blanche la troupe s'est orientée, au mieux de la situation, lorsque l'un de nous : Voilà des chamois!

Toute une famille de ces jolies bêtes détale prudemment, peu au-dessous de nous, sur la glace. Ils viennent de gauche et vont au petit trot, s'arrêtant de moment en moment, selon leur coutume, pour voir derrière eux de quoi il retourne. Un gros, tout gros, court devant, aussitôt après lui et successivement en viennent quatre autres, deux femelles probablement et deux jeunes de l'année. Ils voudraient gagner les hauteurs et passent en écharpe devant nous. Sans en avoir l'air, ils vont vite. En trois minutes, ils auront fait un kilomètre, ou peu s'en faut; ils s'approchent d'une paroi de rochers. Toujours sur la neige et la glace,

nous les distinguons très bien, comme des points noirs, articulés et vivants. C'est bien joli vraiment. Ils trottinent à la file indienne, rapides, sans s'échauffer. On dirait qu'ils vont aborder un couloir qui se dessine sur la paroi, monteraient-ils par là ? Tous arrêtés. Le gros seul continue à marcher. Tout à coup, d'un bond, il se colle déjà haut contre le rocher perpendiculaire, mais, à peine en place, d'un second bond presqu'aussitôt, celui-ci prodigieux, invraisemblable, il se rejette en arrière et retombe sur le glacier comme une statue de bronze. Le passage est impossible, paraît-il. Toujours immobiles, les quatre autres attendent le signal du chef. Maintenant le train reprend et, cette fois, tout allant bien, nos gracieuses chèvres de la montagne se sont perdues dans les rochers accidentés et gris-noirs.

Spectacle enchanteur, toujours nouveau, même pour qui l'a souvent contemplé. Que pensent ceux, et parmi nous il en est plusieurs, à qui les hasards de la haute montagne n'avaient jamais offert une pareille chance ?

De là, nouveau plaisir. Nous nous sommes portés à gauche pour essayer de sortir des glaces et des fausses moraines et prendre une première crête de gazons enfin découverts. Ra-

pides, ils nous conduisent vers un petit vallon vert, fertile. Un petit ruisseau le traverse qui semble limpide et court sur des pierres dont on distingue déjà la couleur, jaunes et brunes, très plates. L'un de nous murmure à voix basse : Un chamois. En effet, un peu plus bas que nous, vers ce ruisseau, à 150 mètres à peine, une bête rousse, fauve, paît tranquillement. Oui, c'est bien une bête.

Tous s'arrêtent pour regarder et bientôt tous voient l'animal. Mais voici qu'un porteur de jumelles les tire de leur étui, les met à ses yeux, en quelques tours de vis les ajuste à sa vue, considère lentement et :

— Messieurs, ce chamois est un âne. Je lui vois les oreilles et la queue.

Bon éclat de rire. On ne se gêne plus pour faire du bruit. Maître Aliboron n'a pas bougé. En tout cas peu curieux pour un âne. Nous reprenons notre marche qui nous mène droit à lui. Tout à sa pâture il n'a pas même relevé la tête et nous ne sommes plus qu'à 100 mètres, même déjà à 50 mètres seulement. Alors il fait un mouvement, il se dresse et tout à coup sa queue disparaît, ses deux oreilles se changent en cornes, il bondit de pelouse en pelouse, de roc en roc, gagnant les hauteurs.

A peine a-t-il ainsi mis entre nous et lui quelque distance, il s'arrête et nous regarde.

— Messieurs, cet âne est un chamois superbe. Vous le voyez.

Il repart, il s'arrête, il repart, il s'arrête encore. A chaque fois, beau à tirer. Et notre porteur qui a apporté une carabine toute chargée! Mais il est chargé lui-même, il a fourré cette carabine entre les sacs. Bref, il n'essaie pas même de la dégager et de risquer un coup, de loin. Voilà un chamois qui a de la chance. Qu'il ne s'y fie pas trop.

Ainsi, en deux heures de temps sur le Zapportgrat et ses versants nous aurons à trois reprises vu des chamois. Rien ne dit mieux le caractère sauvage, abandonné, lointain des lieux que nous traversons.

Encore une bonne descente, longue et longue, et nous atteignons, cette fois, hors des neiges, le fond d'un grand vallon où court un torrent qui vient du Güferhorn, à deux pas, tout entouré de glaciers.

Quelques premiers chalets s'y rencontrent, blottis entre ce torrent et un promontoire herbeux. Ils sont encore habités, mais, paraît-il, jusqu'à demain seulement. On nous y vend du lait au prix courant et cela nous étonne.

— Que devons-nous ?

— Zehn Rappen, der Halbliter. Dix centimes le demi-litre.

Dans ce pays perdu, au fond de la vallée de Lugnetz, à l'extrémité du Zervreila, au pied des glaciers de Canal, admirons cette ronde simplicité.

— Que devons-nous ?

— Dix centimes le demi-litre.

On est cependant moins primitif ici que dans ces chalets de plus en plus rares où les pâtres s'offensent si le passant veut leur glisser la pièce après s'être réchauffé à leur feu et désaltéré à leur baquet. N'est-il pas un homme, cet inconnu, et eux, que sont-ils donc ? Auriez-vous le droit de payer ce que la fraternité vous laisse prendre ou vous donne ? Si vous êtes trop fier pour accepter, que n'étiez-vous trop fier pour demander et recevoir ?

Ici, nous voici descendus de cet esprit patriarcal à la notion du troc; sans déshonneur on peut aussi échanger honnêtement ses produits; l'un donne son lait, l'autre sa monnaie. Chacun fait ce qu'il peut. C'est dix centimes le demi-litre ni plus, ni moins. Mais au moins ne sommes-nous point par là tombés de la fraternité qui donne avec joie et fierté jusqu'à

cette fraternité fausse qui ne se vend pas davantage, en apparence, mais qui, en réalité, tend la main : Vous donnerez ce que vous voudrez. — Sur cette base dernière et misérable, on arrive trop facilement à ceci : L'un n'aura jamais assez reçu et l'autre croira souvent avoir trop donné. A ce compte-là, la fraternité, que devient-elle ?

Ah! puisqu'il faut, hélas! tôt ou tard, descendre des hauteurs idéales, — à cette fausse facilité je préfère mille fois le système des chalets de Canal. Tu demandes du lait! en voici. Si tu n'as pas de quoi payer, dis merci, pauvre voyageur et passe ton chemin, c'est un frère qui t'a désaltéré. — Ce que tu dois ? très bien. Dans ce cas c'est 10 centimes le demi-litre. Le commerce facile et loyal n'est-il pas aussi un échange digne ? Et cela n'empêche pas l'amitié; au contraire : Vieux Suisse, une bonne poignée de main, et réciproque, en serrant un peu puisque cela part du cœur. Aïe! pas trop.

Après ce lait, en route pour Zervreila où, vient-on de nous dire, nous ne trouverons plus personne. Quel dommage! Adieu l'auberge et la soupe rêvée. Ce désappointement glisse un peu de mollesse dans notre marche et de paresseuse mélancolie dans nos cœurs. De prime

abord il nous empêche même d'admirer le site superbe où dorment à Zervreila les chalets déserts et leur petite chapelle blanche. Mais! quoi! une fumée sort de ce toit là-bas et aux fenêtres ouvertes, quelqu'un. Ce sont des nôtres. Ah! regardez comme ce pré vert est joli au milieu des rocs, qu'il fait bien ce hameau couché au bord du torrent! Et ce pont rustique! et dans le ciel! hein! voilà du fantastique! un Cervin! plus même! cela, c'est quelque chose! En un clin d'œil les espérances de l'estomac nous ont rendu la vue, réveillant au bon moment nos esprits.

En effet, ce qu'on voit là-haut peut vraiment compter. Comment le décrire ? un immense rocher, franc, blanc, assurément granit, à pic de toutes parts, et même penché vers nous, comme un énorme tronc sec et sans écorce, s'élève dans le ciel, haut lui-même de 500 mètres sur une croupe de montagne déjà de 2400 mètres au moins. C'est le pic de Zervreila, en allemand, le Zervreilerhorn, et j'aime presque mieux ce nom sous cette forme-là, Zervreilerhorn (2899 m.) Unique en son genre, vu d'ici; ses parois sont perperdiculaires, son sommet brusque et horizontal; il illumine en quelque sorte tout ce coin

perdu des Alpes, en jetant sur le paysage un effet supérieur d'alpestre beauté. Et dire que le val Lenta, à deux pas plus loin serait encore plus beau, dit-on. Mais le temps nous manque pour le visiter.

Heureusement que l'auberge d'ici nous reste. Nous entrons gaîment.

— Bonjour, Messieurs, bonjour. C'est gentil, cette auberge! Chambre de chalet, toute boisée! deux lits! — une bonne table! Que peut-on bien avoir ici ?

— Rien.

— Rien!

— D'abord vous n'êtes pas où vous croyez. L'auberge est fermée. Nous sommes dans un chalet particulier qu'on a ouvert à nos montagnards. Mais les habitants n'ont rien.

— Du vin!

— Point de vin.

— Du lait!

— Point de lait.

— De la soupe!

— Point de soupe.

— De l'eau claire!

— Oui, ah! oui, cela! de l'eau claire tant qu'on en veut.

— Et du pain!

— Point de pain.

— Et du fromage!

— Point de fromage.

— De quoi vivent-ils donc ?

— D'abord ils vont partir. Evidemment aussi, s'ils ont de quoi vivre, eux, ils n'ont pas de quoi nous nourrir, nous.

Comme il arrive volontiers, d'une telle disette sortit l'abondance. Avant de mourir de faim, on décida de manger tous les restes. Les huit sacs furent fouillés et vidés. Que ne donnèrent-ils pas ? Du thé, des conserves de viande, du lait condensé, des conserves de fruits; on retrouve aussi quelque vin dans les gourdes et un peu de liqueur dans des petits flacons et même des crochons de pain, si j'ai bonne mémoire. Les braves gens de la maison vont nous faire de l'eau chaude tant que nous en voudrons; voilà le thé assuré. Le repas fut presque pantagruélique, si bien que tout à fait repu l'un des convives déclare qu'il est à point et qu'il va faire la sieste. Il veut même rester à Zervreila aujourd'hui, il l'a décidé définitivement; il trouve cet endroit magnifique, il en a assez de courir par la montagne. Il est midi et demi. Bonsoir, le voilà dans une grange voisine, sur le foin, il va dormir.

Inattendu très pénible. L'homme est excellent, on ne pourrait le penser meilleur, mais décidé, entêté. On l'a supplié. On l'a morigéné, rien. Le laisser ici, en arrière, c'est impossible. Rester avec lui, ce serait un véritable désastre. Littéralement nous sommes attérés. Que faire ?

L'un de nous se lève, il n'a rien dit, il sort.

Un autre : Tiens, je parie qu'il va lui parler encore, attendons, ils sont intimes. Qui sait ?

Sur le seuil de la grange, on entend une voix forte et décidée :

— Hé, dors-tu ?

— Non, mais ne viens pas me *bassiner*. C'est dit, tu sais, je reste. Allez seulement. Demain, je vous retrouverai à Vals. Bonsoir.

— Dors, dors seulement, mon petit. Je ne viens pas te déranger, au contraire. Je veux dormir aussi, moi.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai sommeil.

— Tu as sommeil. Et pourquoi ?

— Parce que j'ai sommeil, je te dis.

— Mais pourquoi ?

— Oh! quel nigaud! fais-moi une place. Là. Bonsoir. Je suis comme toi et je ne pars pas.

— Tu dis ?

— Je ne pars pas.

— Et pourquoi ne pars-tu pas ?

— Par exemple. Elle est forte, celle-là. Je suis fatigué. Je trouve Zervreila très joli. Je veux encore passer la nuit à la montagne. Nous avons assez de provisions pour deux (si tu restes; du moins, comme on l'a dit) une boîte conserves poires, et une demi-boîte, réduite au quart, de lait condensé. Nous partagerons. Bonne nuit.

. . . . .

. . . . .

— Dis donc. C'est pour moi que tu restes ?

— Oh! là, là!

— Je ne veux pas.

— Je reste parce que c'est mon droit.

— C'est ton droit. Et si je pars, moi.

— Bon! tu es libre. Liberté! Libertas.

— C'est comme ça. Eh bien! je pars.

— Adieu! *Fais-leur bien mes amitiés.*

(Il bâille). Aaaah!

. . . . .

. . . . .

— Tu sais, si tu restes, plus jamais je ne t'adresserai la parole, plus jamais de ma vie. Non, tu ne seras plus mon ami.

— C'est comme ça. Comment dis-tu ? Tu n'es qu'un tyran. Je n'ai pas à te demander ton avis pour rester à Zervreila, pas plus que tu n'as pris le mien. Tu veux faire à ta tête et tu ne veux pas que les autres en aient une. Je te connais. Je ne m'en irai pas. Non, je ne m'en irai pas, ou... entends bien, je ne m'en irai que si tu portes mon sac, toi-même.

— C'est dit. Je le porterai. Allons, marche.

Sur la porte du chalet, quand les deux paraissent, on les applaudit :

— Le Bismark de Zervreila *bougonnant!*

— Vous applaudissez, Messieurs, Cet homme-là, sans doute! c'est un tyran. Il ne veut pas; il ne veut pas me laisser dormir et rester ici. Je cède, j'ai cédé, mais...

— C'est vrai; je ne veux pas que tu restes ici pour moi.

— Je marcherai, je marche, mais à une condition. Il portera mon sac, ce sera sa punition.

— Et moi, réplique aussitôt l'un des assistants, je prendrai le sien et ce sera ta récompense.

Tout finit par là. Aux plus petites affaires, aussi, il faudrait souvent de grands artistes et les plus grands artistes sont, après tout, bien souvent, les hommes de cœur.

— Maintenant, que nous reste-t-il à marcher pour Vals am Platz, le prochain village ?

Question grave, elle s'adresse à deux montagnards qui passent. L'un répond :

— A Vals, quatre heures pour vous, une heure et demie pour moi.

Aristocrate! tu crois!

— Non, dit à son tour l'autre, pas tant. Trois heures pour tout le monde.

Et nous voilà comme un malade qui a consulté deux médecins, ou un Chinois qui a regardé ses deux montres.

Prenons la moyenne, jamais vraie, mais toujours plus rapprochée du vrai, il nous faudra sans doute trois heures et demie. Allons voir.

Pour commencer, la descente sur Vals am Platz va remonter dans la montagne. Les premiers pas sont par le grand pré de Zervreila, ancien lac comblé de pierres par le torrent, de terre par les intempéries qui ont décomposé ces graviers, et de végétation par l'invasion des gazons prolifiques. Au bout du pré qui n'est pas long (un quart d'heure), le torrent Valser Rhein se précipite dans les profondeurs d'une gorge abrupte, on ne le reverra qu'à Vals am Platz; et le chemin monte. Par ce mouvement, il entend se dégager des ravines

et des précipices qui sont partout sur ces pentes.

Ainsi jusqu'à 2100 mètres à peu près. Alors des croupes viennent plus douces, le sentier s'épanouit en un chemin de mulets qui, progressivement, de beautés en beautés, devient magnifique et tel que nous en avons vu rarement dans nos Alpes.

C'est d'abord à travers des clairières ravissantes, des bouquets d'arbres artistiques, quelques entre-forêts bien gazonnés, partout la fraîcheur, de longues perspectives qui vont se perdre au fond des bois, un chemin parfaitement horizontal. En quelques endroits on a paré aux fondrières marécageuses par un pavage de troncs transversaux, couchés côte à côte sur le sol. Ailleurs la petite route forme une véritable avenue de parc sur un terrain doux, ferme et presque sablonneux. Des buissons d'airelles en larges massifs offrent ici leurs baies noires, là des fraisiers suspendus aux égratignures de la montagne laissent voir de petits fruits rouges et tentateurs. Nous nous avançons en ces lieux tranquilles sans souci de l'heure qui passe, ni de celle qui va venir.

Il faut s'arrêter aussi par instants, car, à l'horizon, tout nous retient. A gauche, droit

au-dessus de la gorge profonde, horrible, où coule le Rhin, sur l'autre rive, des chalets suspendus étincellent dans les verdures aux rayons du soleil. Ils sont dominés par des rochers bizarres, découpés dans le ciel comme une dentelle de pierre. En arrière, si nous nous retournons, le pic de Zervreila, qui n'est qu'un point sur le vaste horizon, saisit tout, domine tout.

De moment en moment il se transforme à cause du temps qu'il va faire. Il était dans le ciel bleu, bien dessiné comme un vieux tronc de granit gigantesque, tranché jadis par un coup franc du bûcheron éternel. Maintenant, tout a changé, de gros nuages blancs forment au pic un fond sur lequel son roc se cuivre par un soleil d'orage. Retournez-vous donc : les nuages sont déjà gris, gris fer. Encore. Voyez comme à présent dans le gris le noir pointe par endroits, et le colosse de granit, découvert, reste toujours jaune empourpré. Croyez-moi, par là-haut l'orchestre se met en place, d'un moment à l'autre on entendra les archets mal tenus qui râclent en passant sur le rocher et les souffles et les sifflets sinistres et la grosse caisse. Invitation à la valse, le bal va commencer, du ciel, de la terre, des nuages,

des forêts, du bois mort, de la neige, du vent, tout autour de ce pic, mais il ne dansera pas. Sur sa base affaissé, il est trop fatigué.

Un bruit de pas s'est fait entendre, troublant notre contemplation silencieuse; ce sont nos deux montagnards qui nous rattrapent avec un faucheur d'ici. Remerciés et payés à Zervreila, plutôt que de retourner chez eux par les solitudes glacées de Canal, ils vont gagner à Vals, pour rentrer, un autre chemin moins pénible et moins long. Ils nous saluent gracieusement et font mine de nous attendre.

— Ce n'est pas nécessaire, braves gens. Allez seulement.

— Mais ne craignez-vous pas de vous perdre, vous ?

— Non, non. Doit-on monter encore beaucoup ?

— Pas trop. Jusque vers la chapelle.

A ce mot de chapelle, un monde de souvenirs me revient. Que de chapelles nous avons vues dans les Alpes, et chacune avait son caractère. Il en est de gaies; il en est de tristes; passons. Celle d'ici n'est ni l'un ni l'autre. Chapelle de sommet, dans l'air pur et les grands horizons, au haut de la rampe et de la descente. Là, où la peine commence; là, où elle

finit. A qui vient de monter, elle dit : Muletier, laisse ici reposer ta bête; à cause du créateur des mondes, ô homme, sois humain! Et doublement humain, prends aussi pitié de toi-même. Fais une prière qui, dans la vie, est le repos et l'action suprême de l'âme. A qui descend, elle dit : O toi qui vas vers les abîmes, confie-toi en Dieu, ou, si tu n'en as la force entière, au moins recommande-toi à sa bienveillance.

Près du petit édifice, très joli sur son rocher, dans la verdure, nos montagnards se sont assis. L'habitude, la religion, peut-être toujours la crainte de nous abandonner aux hasards de la route, les ont retenus là quelques instants. En nous voyant, ils se lèvent, et nous, pour les éviter encore, nous nous asseyons au bord du chemin. Auront-ils compris, cette fois, que nous désirons être seuls ?

De cette chapelle, la descente commence, toute en merveilles, en sublimités; pour d'autres, sans doute, en terreurs.

Contre les pentes, vivement attaquées de la gorge abrupte, la forêt s'épaissit en arbres magnifiques. Et la montagne se précipite tout à fait. Les rochers moussus, moelleux, partout vertigineux, de sauts en sauts, nous laissent entrevoir, tout en bas, le Valserrhein, dans ses

abîmes, écumant, bouillonnant et grondant aussi. Mais, avouons-le, de ces lieux où nous sommes, son bruit ne s'entend plus. Pour un instant tout a changé. Plus de rochers. Sur des pentes invraisemblables mais continues, la forêt, trouvant quelque sol fertile, a tout pris du haut en bas. A travers la colonnade ombreuse des sapins, on aperçoit encore le fleuve naissant. Même les ours d'autrefois, s'il s'en rencontre encore par ici, n'ont jamais pu circuler en ces lieux raides et terribles. Entre les gros troncs rapprochés, plus près, plus loin, des entassements de bois mort se sont formés, qui vont rester en place jusqu'à ce que ce bois se soit fondu, ou les siècles, consommés.

Au milieu même de ces horreurs, une idylle. Un replat s'est formé, tout petit; un ruisseau vient d'en haut par mille cascades, tranquille maintenant. Son eau limpide court sur le roc pur. Elle en remplit les canaux, elle s'épanouit dans les vasques, elle forme encore, par habitude, de petites chutes. Pas un caillou, pas une berge terreuse, tout dans le roc. Il faut absolument s'écarter du chemin, s'asseoir et boire. Puis, revenus à la route, du haut d'un pont vermoulu, nous regardons encore ce filet d'eau traverser une dernière assise, bondir et

se fondre, invisible, dans l'abîme. Adieu, toi qui fus et qui n'es plus!

Aussitôt après, commencent des grandeurs indescriptibles. La pente de notre chemin s'accentue, se couvre de dalles tantôt inclinées, tantôt en escaliers. Quel travail! quelle variété! quels aspects!

Toujours en parois, la montagne, mais brisées, et en terrasses étroites où la végétation prend ce qu'elle peut. Aux places humides, d'énormes fougères; ou sur les tours détachées, des mélèzes, des sapins. Sur quelques corniches, des gazons ras et des buissons, parfois débordants, qui descendent dans le vide par de longs rameaux fatigués.

Voici encore du nouveau; des cavernes se creusent, et, toujours dallée, souvent en escaliers, là, la petite route, serrée par le précipice, se glisse sous leurs voûtes. Le long des parois à pic, de grandes pierres se dressent, l'une après l'autre, marquant un grossier et chancelant parapet.

C'est la fin. Nous touchons au fond. Nous avons descendu 1000 mètres à peu près. Vals am Platz, avec ses prairies, est là. Le Rhin de Zervreila se reposant de la gorge douloureuse coule tranquillement à côté d'un hôtel-pen-

sion à deux étages. Nous avons marché trois heures de temps seulement.

Ce Vals am Platz n'est pas à décrire; un groupe de chalets, quelques maisons blanches vers l'église, au milieu des prés, sans pittoresque bien apparent, tel est le centre, le marché, le cœur du petit pays de Vals, qui a six lieues de longueur et certainement, en tout, moins de mille habitants.

Nous ne voulons pas rester longtemps ici. Déjà, comme convenu dès Zervreila, les premiers arrivés se sont informés des moyens de transport pour aller plus loin. La poste part le matin, il est le soir; n'en parlons pas. Mais la route est bonne et qui cherche, trouve. Moyennant finance, des bonnes volontés se sont rencontrées; nous serons transportés jusqu'à Peidenbad, à 12 ou 13 kilomètres, sur un véhicule qui va s'amener. C'est un équipage original et chanceux, un char à échelles, de 2 m. 50 en longueur et de 0 m. 70 en hauteur, un de ces petits chars de montagne qui, çà et là, progrès récent, remplacent dans nos Alpes la bête humaine pour transporter les bottes de foin. En vue de l'usage spécial qu'on en va faire pour nous emporter nous-mêmes, on l'a

légèrement transformé. Trois planches clouées sur les échelles de ce chariot, en travers, de l'une à l'autre, les retiennent et les consolident; ce seront les bancs. Le véhicule est si bas sur roues qu'on pourra s'asseoir là-dessus presque sans avoir des pieds quitté le sol, puis en passant les jambes par dessus les échelles, on se trouvera en place, très facilement.

Au moment fatal, quelques-uns se demandent bien si... Mais nul ne dit mot. Qui voudrait laisser voir son hésitation. Trois par banc et le cocher seul devant. Tout le monde y est.

Ce cocher, chaque jour, le matin, est postillon officiel; ses pantalons le trahissent et nous rassurent. Ce n'est pas de trop, car, ici, voyageurs à part, il n'y a de bon que cet imperturbable postillon et ce grand cheval montagnard (officiel aussi, sans doute), long, nerveux, solide, tranquille et rapide; le train, les échelles, les planches, tout craque sous l'effort et sous le poids de la marchandise, menaçant de nous laisser là sur la route, carambolés, à chaque coup de collier qui enlève, à chaque contour, qui fait valser nos douze quintaux de chair humaine. La machine roulante se trouve nécessairement en équilibre très instable, car le train du char ne va pas au delà de 125 kilos

et, avec la charge que nous venons de dire, le centre de gravité se trouve relevé d'autant, trop haut du côté du ciel, petite gravité. A la moindre inclinaison, toujours possible, gare la culbute certaine. Chacun le voit, chacun le sent et l'on s'est cependant de cœur léger juché là-dessus. Il est vrai que ce n'est pas cher; en bloc, 10 francs, plus 1 franc de bonne-main et encore 1 franc pour les sacs, mais, bien entendu, la casse, s'il y en a, nous restera pour compte.

Et hue! Nous filons rapidement.

Aux contours abordés sans détour ni retenue, aux pentes entamées sans sabot, d'aucuns se récrient.

Au bruit qu'ils font, le postillon se retourne et rit de toutes ses dents.

— Mais regardez donc en avant et pas en arrière.

Il se retourne encore plus, et il cause à fil avec le premier banc.

— Mais taisez-vous donc. Ne lui dites rien, au nom du ciel!

— Ah! le voilà encore qui pivote sur lui-même. Toupie, va! Postillon, regardez donc courir la bête.

— Et hue! Ne sait-elle pas où elle va.

— Pas si fort!

— Et hue! elle connaît assez la route.

— Mais mettez donc le sabot!

— Et hue! Elle retient avec les jambes.

— Ah! arrêtez! Ma planche ne tient plus!

Ceci est plus grave. Mal cloué, peut-être pas du tout, le troisième banc, peu à peu, à la descente, glisse sur le second, avec sa cargaison.

Un chalet se trouve heureusement là, juste à point, pour nous fournir des clous et un marteau. L'avarie est réparée.

— Am Platz! En place! Et hue! A la grande descente. Retenir le cheval risquerait de le faire tomber. Et hue! qu'il aille en bas!

Déjà nous avions traversé une gorge superbe et, par des maisons, des prés, une chapelle, un pont, notre route allait s'appliquer contre une longue paroi transversale où on la voyait taillée dans le vif lorsque, à deux pas d'un second pont, survient un incident.

Notre grappe humaine, emportée à toute vitesse, criant, geignant, riant, s'abandonnant à la Providence, a rattrapé avant ce pont un gendarme et son chien. Le chien se prend à pousser des cris lamentables. Nous l'aurons blessé. Le cocher et tous le croient. Halte! Une chienne de police! Il faut s'excuser. La bête, pelotonnée

sur elle-même, crie en toutes les langues; en romanche, le cocher exprime son regret; en français, en allemand, les voyageurs s'apitoyent. Tous croient que c'est arrivé. Mais, comme effrayée par le char, notre victime se prend à reculer, à reculer toujours plus du côté du précipice; elle va glisser et partir en bas; le gendarme averti la saisit juste au bon moment par la peau du dos. On leur offre à tous deux une place jusqu'à Peidenbad. C'est bien le moins. Le gendarme refuse. Tant mieux. Cent kilos de surcharge! Nous nous en passerons. Adieu! Le cheval s'allonge, et à peine avons-nous franchi le pont que des cris retentissent de nouveau, cette fois à l'arrière. C'est le gendarme qui court en gesticulant, son animal le suit en silence. Nouvel arrêt. Le brave homme a réfléchi, voilà tout. Il monte sur le char, au premier banc, à côté du cocher et le chien, tout guéri, trotte et gambade autour de nous. Quelle drôlerie! Comédie ? Miracle ? Mystère ? Ce chien nous reste incompréhensible. Tout à l'heure, il a crié comme si on l'écorchait, il n'a pas une égratignure. Quant au gendarme, la pâte des hommes et un bon Suisse, comme il va paraître.

Il s'est retourné. Faute d'un autre sujet de

conversation, on lui a expliqué tant bien que mal, en *schwyzertutsch*, que tous ces voyageurs sont Genevois, venant de Lugano et réintégrant leur domicile.

— Aus Genf ? dit-il.

— Ya, aus Genf.

— Ach! aus Genf!

Il nous regarde tous longuement, il nous regarde encore. Tout à coup son visage devient sérieux, il se dresse (qu'est-ce qu'il lui prend ?) et, d'un geste large, il se découvre et lève son shako bien haut.

— Hoch für Genf!

Nous sommes toujours sur cette même route étroite, descendante, précipitueuse, dans ce même char branlant et craquant, avec ce postillon bavard et lourdaud et devant, ce grand efflanqué de cheval qui va son long trot, nous y sommes et pourtant nous n'y sommes plus.

Au salut du gendarme, simple, convaincu, dans l'ombre du soir, si naïf et si beau, salut qui n'est rien et qui pourtant est quelque chose un frisson nous a pris, on sent un esprit qui passe; la grande solidarité nationale a parlé, les cœurs sont émus. Pas un son; pas un bruit. Ne sachant mieux, chacun se lève sur la

machine roulante et, chancelant dans le mouvement, tend au gendarme sa main.

— Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il fait ?

— Il a salué Genève.

Successivement il les prend toutes.

Maintenant, c'est la nuit. A la rigueur, il faudrait nous éclairer d'un falot, mais comme la police voyage avec nous et désire arriver, elle ne nous arrêtera pas, je pense.

Au premier village, trop tôt, ce bon gendarme nous quitte, pour nous impérissable souvenir... Nous repartons en descente au double trot.

Peidenbad est là; contre toutes les plus sages prévisions, nous sommes intacts. Pour montrer que malgré nos folies, il nous vient parfois des accès de prudence, avant de pénétrer dans l'établissement des Bains, nous concluons avec le tenancier un traité en règle. Nous souperons, nous coucherons, nous déjeunerons, nous boirons même à volonté de l'eau minérale ferrugineuse, sur le prospectus *aciérée (Stahlbad)*, tout à bonnes conditions. Et c'est le moment d'y aller, sans plus longs délais, car des éclairs lointains passent déjà partout sur les cimes, éclairant l'horizon et là-bas, là-bas, là-

haut même, les tombereaux du ciel commencent à décharger leurs pavés.

Ah! quelle journée nous avons vécu là! Et de Bellinzona jusqu'ici, que n'avons-nous pas vu ? Du beau! du touchant! du senti! vieilleries qui reviennent, surprenantes découvertes, la Vie! Alpes du Bernardino, du Rheinwald, du Zapport, de Canal et de Zervreila, Zervreilerhornpass, je vous salue! Quand vous reverrai-je ? Adieu!

10 octobre 1899.



Table des Matières

